

1937

7

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

NOUVEAUX
CONTES FASIS

Recueillis d'après la tradition orale et publiés par

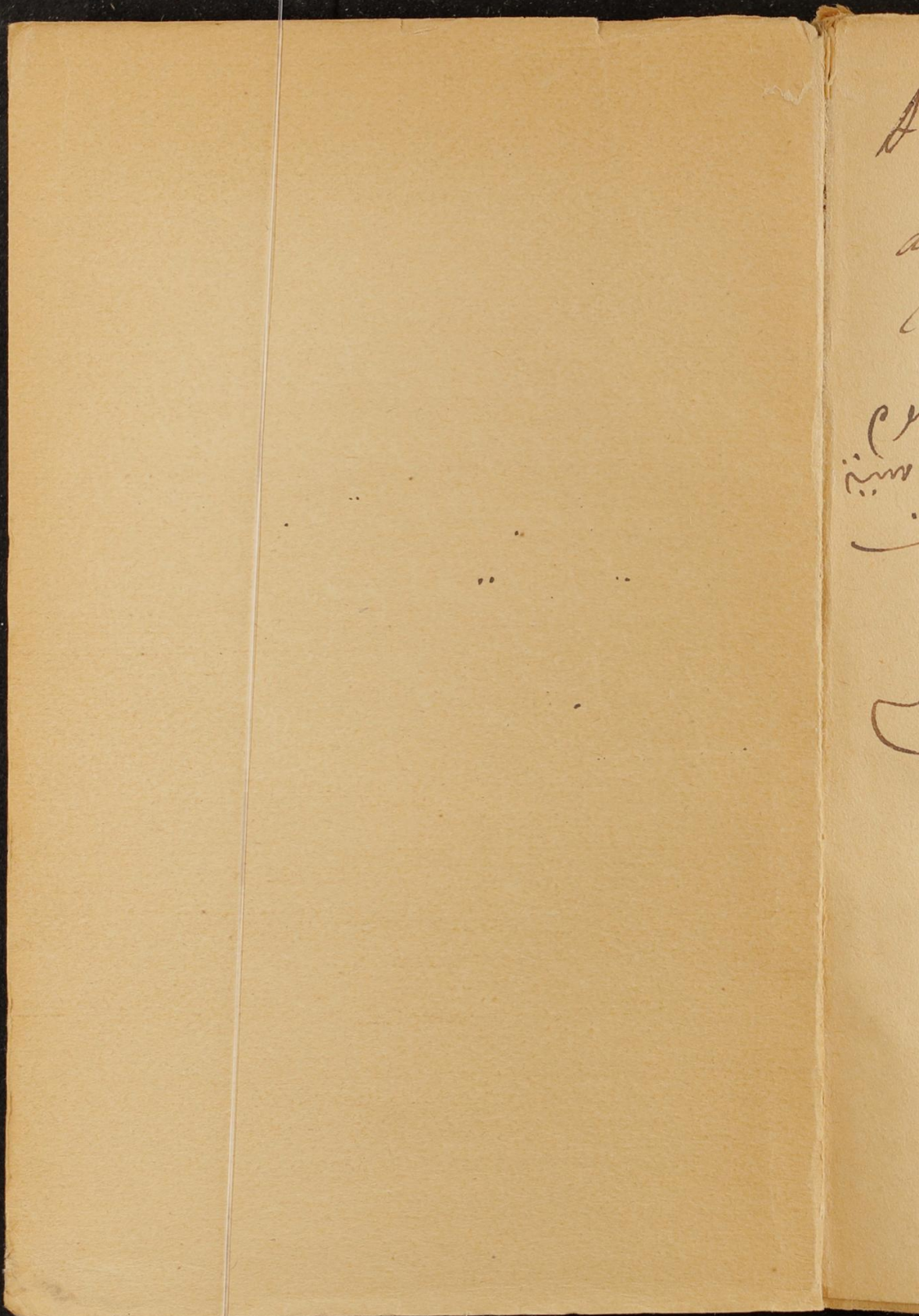
MOHAMMED EL FASI

et

E. DERMENGHEM



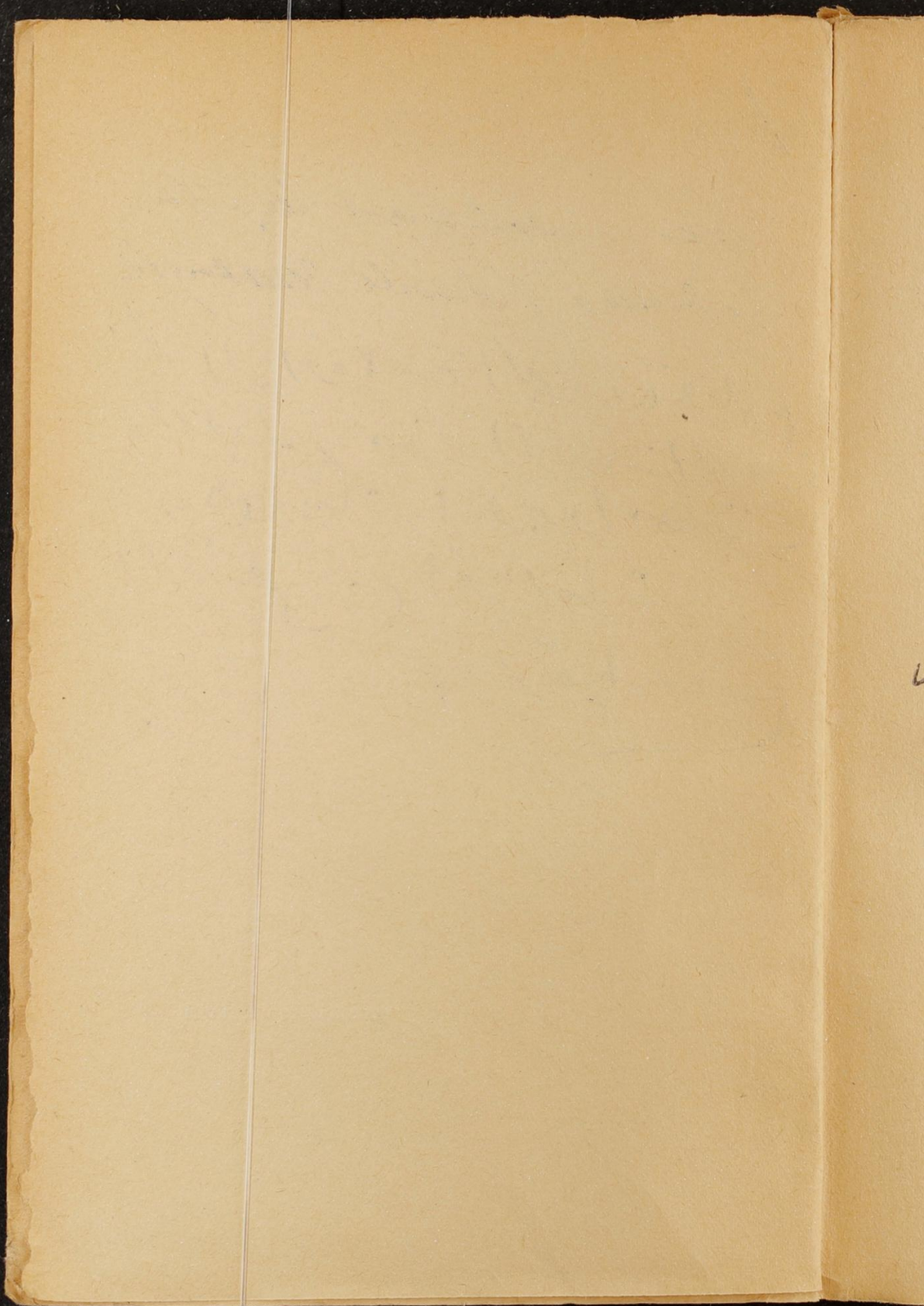
LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE
PARIS



A M. Van Gemep

avec les sentiments le plus
cordiaux d'amicable Remembrance

الى الكرامة البجائية في علوم
البلد كله هذه الحيايات الباسية
التقليدية بنات اللاديسوامهات
السفر مع احترامات
موراليس



NOUVEAUX
CONTES FASIS

بسم الله الرحمن الرحيم

DES MÊMES AUTEURS

CONTES FASIS, Paris, Rieder, 1926.

OUVRAGES D'ÉMILE DERMENGHEM

LA VIE AFFECTIVE D'OLIVIER MINTERNE, 1917.

MELCHISÉDECH, suivi de SYMIAMIRE, 1920.

JOSEPH DE MAISTRE MYSTIQUE, 1923.

LES QUATRE DEMEURES, 1925.

LA VIE ADMIRABLE ET LES RÉVÉLATIONS DE MARIE DES VALLÉES,
1926.

THOMAS MORUS ET LES UTOPISTES DE LA RENAISSANCE, 1927.

Edition de

LA FRANC-MAÇONNERIE, *Mémoire au duc de Brunswick*, par JOSEPH
DE MAISTRE.

En préparation :

VIE DE MAHOMET.

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

NOUVEAUX
CONTES FASIS

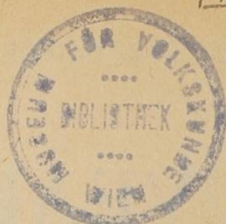
RECUEILLIS D'APRÈS LA TRADITION ORALE ET
PUBLIÉS PAR

MOHAMMED EL FASI
ET
ÉMILE DERMENGHEM



PARIS
LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
MCMXXVIII

9614 IV



Myth. Bibl. no. 1031

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME
UNE PREMIÈRE ÉDITION QUI
SE DÉCOMPOSE COMME SUIT :

10 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE A
A J, NON MIS DANS LE COMMERCE.

30 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE 1
A 30.

10 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR
FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE
VOIRON, NUMÉROTÉS DE K A T,
NON MIS DANS LE COMMERCE.

300 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR
FIL DES PAPETERIES LAFUMA,
DE VOIRON, NUMÉROTÉS DE 31
A 330.

Inst. f. Dt. Volkskunde
F. St. Mythenkunde

Sachbez.: *1.6*

Inv. Nr.: *58*

PERLE DANS SA BRANCHE
OU LA JEUNE FILLE INTELLIGENTE
ET LE JEUNE ROI DES OGRES

EJ-JAOUHAR FEGHÇANOUH 2198

UN homme avait sept filles toutes intelligentes, et la plus jeune était la plus intelligente. Il avait perdu sa femme et ne voulait pas se remarier.

Un jour, il se dit : — L'éternité de l'état où l'on est est impossible. Je m'en vais aller en pèlerinage, ainsi qu'il est commandé dans notre saint livre.

Inquiet pourtant du sort de ses filles, il alla trouver un vieil ami et lui dit :

— J'ai grande envie de visiter le Prophète d'Allah. Or je ne puis prendre avec moi toutes mes filles, et si je les laisse seules ici, je crains pour leur pudeur. Conseille-moi.

— Achète sept œufs, dit l'ami, et demande à chacune de tes filles ce qu'il faut en faire. Tu verras ce qu'elles répondront. 21987

Ainsi fit-il; et il demanda à ses filles ce qu'il fallait faire de ces œufs avant son départ.

— Car, disait-il, si je les prends avec moi ils risquent de se casser, et si je les laisse ici ils se gâteront.

— Ne te tourmente pas, mon père, dit l'aînée. Nous allons les manger à la coque.

La seconde proposa de les faire cuire sur le plat dans du beurre, la troisième dans de l'huile avec du sel et des piments, la quatrième dans du beurre avec du sucre et de la cannelle. La cinquième voulait les manger avec de la viande conservée, la sixième avec des saucisses.

Mais la septième conseilla :

— Ne te tourmente pas, mon père, tu peux partir tranquille. Il faut prendre un petit panier plein de paille, y mettre les œufs et le suspendre au plafond. Ainsi se conserveront-ils, et tu les retrouveras sains et intacts à ton retour.

En entendant cette réponse le père embrassa sa fille, s'étant rendu compte que c'était elle la plus intelligente et la plus sage.

— C'est toi, dit-il, qui garderas tes sœurs pendant mon absence.

Il acheta donc d'énormes provisions pour un an de beurre salé, de semoule pour le couscous, de blé, de sel, d'huile, de sucre, de thé, de viande en jarres, de charbon, d'allumettes, de bougies... Il ferma la porte du toit et celle de la rue et en donna les clefs à la plus jeune de ses filles sans le dire à ses sœurs, et en lui recommandant de ne sortir qu'en cas de nécessité ou de danger. Il fit percer dans la porte de la rue

un trou étroit pour la planche à pain que chaque matin les sœurs n'auraient qu'à déposer sur le seuil pour que le *tarrah* la portât au four du quartier.

Toutes les précautions étant prises, il fit ses adieux à ses filles, leur recommandant de passer leur temps à carder et filer la laine, à leur habitude, et il leur demanda ce que chacune voulait qu'il leur rapportât.

Un beau caftan, dit l'aînée. Un bracelet, dit la seconde; des babouches brodées, des bagues, une *louha*, un *taba*, souhaitèrent les autres...

Mais la plus jeune avait reçu peu de temps auparavant la visite de sa tante qui lui avait dit mystérieusement :

— En souhaitant bon voyage à ton père, tu lui demanderas de te rapporter *Ej Jaouhar Feghçanouh*, Perle dans sa Branche.

La petite demanda donc à son père Perle dans sa Branche, et le père répondit qu'il ferait son possible. Il partit sur le chemin d'Allah. Et voilà pour lui.

Solitaires et tranquilles vécurent alors les sept sœurs dans leur maison fermée, usant de leurs provisions au jour le jour et travaillant la laine.

Un jour qu'elles filaient dans leur petit jardin, l'une d'elles laissa tomber son fuseau dans le puits. Or, il y avait des provisions de toutes sortes de choses, mais il n'y avait pas de provision de fuseaux... Sans se déconcerter la plus jeune dit :

— Ce n'est pas difficile. Prenons une corde, et je vais descendre dans le puits.

Arrivée au fond du puits, elle aperçut, juste au niveau de l'eau, une petite porte, qu'elle ouvrit, curieuse, et qui donnait sur un étroit escalier sombre. Ayant suivi cet escalier, puis un couloir humide elle se trouva tout à coup dans la cour d'une grande maison voisine et en contre-bas de la sienne. Au milieu de cette cour il y avait un beau bassin près duquel un homme faisait chauffer une marmite gigantesque et dans un coin il y avait une grande planche à pains avec beaucoup de pains.

— *Salam aleikoum*, lui dit-elle tranquillement; mais lui, fort surpris, s'écria :

212
Sawabim
229 — *Djinn aou inns*. Es-tu djinn ou un être humain?

— Je suis de la race d'Adam. Qu'est-ce donc que tu fais là?

— Je fais cuire le dîner de mes camarades qui vont rentrer tout à l'heure.

— Si j'en juge par la taille de cette marmite, tes camarades doivent être fort nombreux. Mais laisse-moi goûter à cette sauce.

40 Elle avait deviné qu'il s'agissait d'une troupe de quarante voleurs qui désolaient la ville. Chaque matin, ils partaient trente-neuf pour leurs rapines, laissant l'un d'eux à la maison pour faire la cuisine et le ménage. Par la permission de Dieu (qu'il soit exalté!) elle venait de découvrir le repaire de ce maudit clan des Quarante.

Ayant donc goûté à la sauce, elle poussa un cri perçant, et se frappant la cuisse de la main, s'écria familièrement :

— *Ouili, ouili, ya khla dari*. Mais cette sauce est beaucoup trop fade. Où est le sel?

Or l'homme n'avait pas de sel sous la main, sa provision était au grenier.

— *Yalâtif, yalâtif!* Eh bien, monte à l'échelle; je te la tiendrai pour que tu ne tombes pas, dit la rusée jeune fille.

Bien entendu, quand il fut dans son grenier, elle s'empressa de retirer l'échelle. Puis tranquillement, sans faire attention à ses cris, elle enleva tout ce qu'elle trouva, marmite, pains, viande, se dirigea vers le puits, appela ses sœurs, attacha aux cordes tout ce butin et remonta chez elle.

Pendant ce temps, les trente-neuf voleurs arrivaient à la porte de leur maison. Mais ils eurent beau frapper, nul ne vint leur ouvrir. Ils entendirent seulement les cris furieux de l'homme dans son grenier, et ils durent se résigner à aller chercher un serrurier pour ouvrir la porte. Rentrés chez eux, ils remirent l'échelle, firent descendre leur camarade et l'accablèrent de reproches et de moqueries.

— C'est sans doute une *djinnia* qui m'a fait ce tour, disait-il pour s'excuser.

Le lendemain, ils en laissèrent un autre à la maison.

A la même heure la jeune fille redescendit et apparut subitement devant le cuisinier.

— *Salam aleikoum.*

210 — *Djinn aou inns?*

— Rassure-toi, je suis un être humain comme toi: Mon foyer s'est éteint, et je suis venue te demander du feu pour le rallumer. Donne-moi, s'il te plaît, un peu de feu.

— Volontiers, dit l'homme, encore méfiant mais en la laissant s'approcher de sa marmite.

— Que fais-tu cuire là? dit-elle.

— Des poulets.

— Tes poulets, mon ami, dit-elle après les avoir examinés, sont si maigres et si durs qu'ils ne cuiront jamais avec si peu de feu. Il faut ajouter du charbon.

— Tu as, ma foi, raison, dit l'homme, apprivoisé maintenant. Les femmes seront toujours plus expertes en cuisine que nous... Je vais aller chercher du charbon à la cave.

Mais aussitôt qu'il fut à la cave, elle referma sur lui la porte au verrou et remonta chez elle, comme le jour précédent, avec toutes les victuailles, pendant que les trente-neuf voleurs étaient obligés d'enfoncer la porte pour rentrer chez eux.

Le jour suivant, elle revint encore et trouva un troisième voleur qu'on avait laissé avec l'espoir qu'il serait plus intelligent que les autres. C'était un tout jeune homme qui aimait rire et plaisanter et passait pour plus malin que la plupart de ses cama-

rades. Après avoir échangé quelques paroles, la perspicace jeune fille lui dit :

— C'est, en vérité, bien triste pour un jeune homme de passer sa journée enfermé dans une maison comme une femme à faire la cuisine. Amusons-nous ensemble. Jouons à nous attacher avec cette corde. Tu me lieras d'abord, et puis je te lierai : Nous verrons qui fera les nœuds les plus solides.

Elle fit tant et si bien qu'après s'être fait lier et délier en riant, elle le laissa solidement ficelé dans une corde incassable.

— *Allah ihannik !* Dieu te garde ! lui dit-elle ironiquement en partant avec tout ce qu'elle pût emporter.

Le quatrième jour les voleurs laissèrent un grand gaillard, moins déluré que le précédent, mais très vigoureux. La jeune fille le trouva en train de faire cuire des poissons. Dès qu'il la vit il fut émerveillé de sa beauté et ému plus qu'il ne fallait pour garder sa lucidité et son sang-froid.

— Veux-tu que je t'aide à laver ces poissons ? dit-elle.

— Volontiers, ô Lalla, si cela n'est pas indigne de tes jolies mains blanches.

Quand elle eut lavé, vidé, écaillé les poissons, elle demanda une poêle pour les faire frire. La poêle était dans le sous-sol où l'on met les provisions. Ne soupçonnant rien et ne pensant qu'à son amour, l'homme alla l'y chercher. Or le bassin de la cour

communiquait par un tuyau avec le sous-sol. La jeune fille ouvrit le robinet et repartit chez elle en hâte, laissant l'infortuné à moitié noyé. Elle n'eut que le temps de disparaître, car les voleurs arrivaient justement. Avant de remonter par le puits, elle les entendit arrêter l'inondation, sauver leur camarade noyé, le soigner, le frictionner, le faire revenir à la vie. L'un d'eux dit ensuite : C'est moi qui resterai demain, et je ferai du couscous.

Ayant entendu ces paroles, la jeune fille fit de grands préparatifs, elle prit sept rasoirs, quarante miroirs, quarante radis, du hachich, du khol, du fard, de l'écorce de noyer avec laquelle les femmes se frottent les dents pour se fortifier les gencives, et de la *bissara* de fèves pilées. Ayant mis le tout dans un couffin, elle descendit le lendemain dans la maison des voleurs avec toutes ses sœurs et dit au cuisinier :

— *Allah aounek*, que Dieu t'aide ! Nous sommes venues t'aider à faire le seksou, et s'ils le veulent bien, nous resterons dîner avec tes camarades, et nous nous réjouirons à la limite de la réjouissance.

Quand les trente-neuf arrivèrent en effet, les sœurs se mirent à sourire aimablement, et la petite déclara :

— Je ne vous ai joué des tours que pour rire. Nous nous ennuyons beaucoup toutes seules, enfermées toute la journée, et ce sera un plaisir pour nous que de dîner avec vous ce soir.

Pleins d'illusions et séduits par la grâce des sœurs, les voleurs acceptèrent et se mirent à manger en toute confiance, avec l'idée de profiter de la circonstance.

Mais les jeunes filles avaient mêlé beaucoup de hachich à la semoule, sauf dans leur plat à elles, si bien qu'au bout de peu de temps les quarante hommes s'endormirent ivres-morts. Alors elles se mirent à les raser tous comme des femmes, à les farder, à noircir leurs yeux de khol et leurs gencives d'écorces de noyer. Puis elles attachèrent les miroirs à leur cou, enfoncèrent les radis dans leurs derrières et pour comble de dérision remplirent leurs pantalons de purée noire...

Quelle fut leur fureur quand ils se réveillèrent le lendemain matin dans un pareil état! Ils émirent bien des menaces de vengeance. Mais avant toute chose ils devaient se laver; aussi envoyèrent-ils l'un des leurs louer le hammam à cette intention.

Les sœurs qui les guettaient dans l'escalier du puits entendirent ce projet. Elles sortirent alors et leur dirent qu'elles n'avaient fait tout cela que pour s'amuser, qu'il ne fallait pas leur en vouloir...

— Nous irons aussi avec vous au bain. Nous vous laverons, nous vous soignerons et vous ferez de nous ce que vous voudrez.

Les voleurs acceptèrent, cette fois encore; mais non sans arrière-pensée.

La jeune fille emporta une petite tasse de cuivre

trouée, du savon noir, un tamis plein de cendres, une souris vivante et des bracelets en or. Elle mit le tout dans le seau du hammam, et tous ensemble les sept sœurs et les quarante hommes se rendirent au bain.

621370
218
Grâce à la cendre qui tombait du tamis, la jeune fille était sûre de retrouver son chemin. Une fois au hammam dans la salle où l'on se déshabille, elle dit aux voleurs :

— Laissez-nous bien nous laver, quand nous aurons terminé vous viendrez et vous ferez de nous selon votre bon plaisir. Mais pour l'instant écoutez le bruit de notre tasse de cuivre; tant que vous l'entendrez cogner contre le pavé du bain, c'est que nous n'avons pas fini.

Les voleurs acceptèrent volontiers d'attendre, car ils étaient résolus à faire mourir les jeunes filles : ils allèrent chercher pour cela une marmite immense où deux bœufs eussent pu cuire tout entiers, la posèrent sur un trépied, allumèrent un grand feu et y firent bouillir de l'huile et du goudron pour y jeter leurs victimes.

Pendant ce temps, les jeunes filles, étant entrées dans la salle chaude, enduisirent de savon tout le pavé et attachèrent la souris par la queue au trou de la tasse. Si bien que la petite bête affolée courait de tout côté, faisant résonner la tasse sans cesse, comme si les sœurs étaient toujours en train de se laver. S'étant approchée du réservoir d'eau chaude,

la plus jeune se mit à parler au *fornatchi* qui surveillait le feu de l'autre côté du mur, par le petit trou ménagé à cet effet.

— Sauve l'âme que Dieu a défendu de détruire, dit-elle.

Et lui promettant ses bracelets d'or, elle lui demanda de faire un trou dans le mur par où elle se sauva avec ses sœurs, laissant la souris promener la tasse de cuivre en tous sens.

Au bout d'une heure, les bandits commencèrent à s'impatienter. Ils cognent à la porte; mais n'obtiennent aucune réponse. Enfin ils se décident à entrer, ouvrent la porte et se précipitent tous ensemble dans la salle chaude du hammam. Patastras! Glissant sur le pavé savonné ils tombent tous les uns sur les autres se foulant le pied ou se luxant le poignet.

La plus jeune des sœurs s'était attardée derrière le mur pour les épier et assistait à cette catastrophe. Quand ils furent de nouveau sur leurs jambes et remis de leur émotion, elle les entendit qui disaient :

— N'ayons l'air de rien. Invitons-les demain à une partie de plaisir à la campagne dans un jardin, et tuons-les quand elles seront en notre pouvoir, non toutefois sans user d'elles auparavant.

Ainsi prévenues, les jeunes filles acceptèrent l'invitation et se rendirent avec les voleurs dans un jardin clos des environs, mais en prenant la précau-

216 | tion d'emporter le tamis et de semer des cendres sur toute la route.

Une fois dans le jardin, les voleurs fermèrent la porte et leur firent comprendre leurs intentions sanguinaires.

— Tuez-nous si vous voulez, dit la petite, mais respectez Dieu. Restons séparés. Quand vous aurez fini de manger et de boire, vous ferez ce que vous voudrez.

Certains de les tenir en leur pouvoir, les bandits cédèrent à ces prières et les laissèrent seules dans un coin du jardin, tandis qu'eux-mêmes festoyaient joyeusement et s'enivraient de *mahia*.

La petite monta à un arbre et par-dessus le mur aperçut un moulin.

— Sauve l'âme que Dieu protège, cria-t-elle au meunier en lui offrant un autre bracelet d'or.

Et le meunier vint leur mettre une échelle par où elles s'évadèrent.

— Nous entrerons cette nuit chez ces diablasses, se dirent les voleurs une fois rentrés dans leur maison. Et nous passerons en enfonçant la porte de leur terrasse.

Mais la maligne enfant les entendait de son puits et fit ses préparatifs en conséquence. Elle alla acheter sept tiges de fer servant à cautériser les plaies ou à marquer les bêtes, et plaça un fourneau derrière la porte du toit.

La nuit venue, les Quarante montèrent sur la ter-

rasse et firent silencieusement un trou dans la porte. Mais quand le premier passa la tête dedans pour ouvrir le loquet intérieur, il sentit une vive douleur au front et recula brusquement, criant « Ah! » et marchant sur les pieds de ses camarades. Ceux-ci le traitèrent de froussard, de visionnaire possédé par quelque djinn, de lâche qui se laissait effrayer par l'idée seule d'avoir affaire à quelques faibles femmes et qui fuyait pour avoir seulement coupé une brique... Tous firent de même et l'un après l'autre, la petite les marqua sur le front au fer rouge, comme des moutons, tous, même le chef de la bande.

Ils s'enfuirent découragés cette fois, et se disant :

— Il n'y a rien à faire. Il nous faut fuir cette terrible femme qui est certainement une sorcière ayant à son service de puissants esprits. Nous allons quitter la ville où elle demeure, car il nous est désormais impossible d'habiter à côté de sa maison.

La jeune fille entendit ces paroles. Aussitôt elle prend dans les affaires de son père absent un turban et un *selham* pour s'habiller en homme, loue une mule avec une selle, se place à l'entrée de la rue, guette les quarante voleurs, les voit quitter leur maison, traverser la médina, sortir par Bab Guissa et prendre la grande route de Meknès. Sans perdre un instant elle va, non loin de là, au *mechouar* du Sultan et s'écrie .

— *Ech chekoua lillah ou lik, a moulay.* La plainte à Dieu et à toi, ô Monseigneur!

— Qu'as-tu? demanda le Sultan.

— Que Dieu rende innombrables les jours de ton règne, ô Sultan, dit-elle. Mon père, qui est mort, m'a laissé quarante esclaves. Or ces méchants se sont révoltés, et devenus des bandits dangereux ils font du mal aux gens dans les rues de Fès et sur les routes de ton royaume. Ils sont tous marqués à la tête.

Le Sultan envoya aussitôt une troupe de Mokhaznis qui ne tardèrent pas à rattraper les voleurs et les amenèrent au mechouar. Ils protestèrent vivement quand ils entendirent que ce jeune homme qu'ils ne connaissaient pas les réclamait comme ses esclaves.

— Voyez les marques sur leurs têtes, dit l'inconnu tranquillement.

— Pour t'en débarrasser, dit le Sultan, je te les achète quatre mille douros, et j'en ferai des Mokhaznis.

La jeune fille rentra chez elle avec l'argent, quitta son déguisement, s'empara de la maison des voleurs, et reprit sa vie ordinaire avec ses six sœurs en attendant l'arrivée de leur père. Et voilà pour eux...

.....

Or le père était sur le chemin du retour. Il avait acheté tous les cadeaux réclamés par ses filles, sauf *Perle dans sa Branche*, qu'il n'était nulle part arrivé à trouver. Il avait même fini par oublier cette commission. A mi-chemin pourtant il s'en souvint, et voulant absolument tenir sa promesse, il quitta la

caravane où il se trouvait, revint seul sur ses pas et se trouva dans un désert où il n'y avait ni oiseau qui vole ni animal qui rôde. Jetant son regard au loin, il voit comme une étoile brillante et se dirige vers ce but : c'est un vénérable cheikh tout habillé de blanc, assis sous un arbre, comme en extase.

— Salam aleikoum, lui dit-il.

— Aleikoum salam. Que veux-tu? Que viens-tu faire ici?

— Je cherche Perle dans sa Branche.

— Il te faut dix jours pour y aller. Ferme les yeux et tu te trouveras instantanément transporté devant sept ogres redoutables, assis l'un dans un gland, l'autre dans une coquille de noix, le troisième dans une coque d'œuf, le suivant dans un huitième de moudd, l'autre dans un quart de moudd, l'autre dans un demi-moudd et le septième dans un moudd. Tâche de les amadouer.

Après avoir remercié le vieillard, le voyageur ferma les yeux en se souhaitant devant les sept ogres; il s'y trouva effectivement et remarqua qu'ils étaient assis dans les trônes bizarres de grandeur croissante que lui avait décrits le cheikh, et chaque ghoul était un peu plus grand que son voisin. Il marcha vers le premier, le plus petit, et le salua poliment, s'inclinant profondément et lui souhaitant la paix.

— Par Allah! s'écria le ghoul, si ta parole n'avait précédé la mienne et ton salut le mien, j'aurais fait

*Herold's
St. p. 114/113*

de ta chair une bouchée, de ton sang une gorgée, et tes os auraient craqué entre mes dents. Que veux-tu?

*Such
Orist*

L'homme raconta son histoire.

— Va vers mon frère plus âgé, dit le ghoul.

— Salam aleikoum, dit-il donc en s'inclinant devant celui qui se trouvait assis dans une coquille de noix et qui lui cria :

— Par Allah! si ta parole n'avait pas précédé la mienne et ton salut le mien, j'aurais fait de ta chair une bouchée, de ton sang une gorgée et tes os auraient craqué sous ma dent. Que veux-tu?

Ayant entendu le récit, il lui dit de s'adresser à son frère plus âgé et ainsi de suite; le voyageur, ayant salué tous les ogres, le septième et plus grand qui trônait dans un moudd, lui dit que Perle dans sa Branche, était justement leur roi et il offrit de le conduire. Le père des sept sœurs vit tout un makhzen, comme celui du Sultan, un beau palais avec des cours et des koubbas et des jardins et des colonnades de porphyre avec de merveilleuses sculptures sur plâtre et sur bois de cèdre. Et au milieu d'une grande salle, pleine de graves vizirs drapés de blanc et de brillants mokhaznis, il y avait un joli petit être sur un trône d'or devant lequel se prosterna l'étranger. Le roi des ghouls l'y ayant invité, il raconta son histoire et l'objet de sa démarche. Perle dans sa Branche l'écouta avec bienveillance et lui dit enfin :

— Voici deux boîtes pour celle qui t'a envoyé!
Elle devra brûler le contenu de la première après avoir bien lavé et arrangé sa chambre, aller ensuite elle-même au hammam, revêtir des habits neufs, rentrer chez elle et jeter dans le feu l'autre boîte.

Congédié par le Sultan des ogres, le voyageur ferma les yeux et se retrouva subitement au milieu de la caravane qu'il avait quittée et qui continuait son chemin vers Fès, où ils arrivèrent quelques jours après.

Le père fut heureux de revoir toutes ses filles saines et sauvées, comme les sept œufs conservés intacts dans la corbeille de paille. Il leur donna les cadeaux souhaités et félicita la plus jeune de sa prudence et de son courage quand elle lui eut fait le récit des événements qui s'étaient passés en son absence.

Ayant reçu les deux boîtes mystérieuses, la jeune fille suivit toutes les recommandations, et, dès qu'elle eut fait brûler une poudre qui se trouvait dans la première, vit arriver des négresses qui arrangèrent sa chambre comme celle d'une mariée et ornèrent de même toute la maison, qui était celle des voleurs, et disparurent.

Après le hammam, elle fit brûler le contenu de la deuxième boîte, et voici qu'arriva un petit nègre avec un anneau dans l'oreille, habillé gentiment d'étoffes de soie brillantes. Il lui dit qu'il était son esclave et celui du puissant Perle dans sa Branche

et qu'il était chargé par ce dernier de la soigner, de lui faire la cuisine, de la servir en tout ce dont elle aurait besoin. Elle était désormais mariée au gentil roi des ghouls et ne devait pas sans sa permission sortir de la maison. Elle ne devait au reste s'étonner de rien, même si certaines choses lui paraissaient extraordinaires.

Elle vécut donc seule dans l'ancienne maison des voleurs, avec le petit page nègre qui chaque soir versait, sans qu'elle s'en aperçut, un soporifique dans un verre de lait qu'il lui donnait à boire et qui l'endormait aussitôt profondément.

Alors arrivait, par un tuyau de verre conduisant de son pays lointain à la *tarma* de la chambre à coucher, Perle dans sa Branche. Il contemplait son épouse endormie toute habillée encore et parée de bijoux. Puis il buvait le thé servi par le petit nègre. Celui-ci déshabillait doucement sa maîtresse, la portait sur son lit et se retirait. Perle dans sa Branche s'en allait à l'aurore avant que la jeune femme se fût éveillée, car lorsque des génies s'unissent aux mortels, les époux ne doivent point se voir le jour avant d'avoir eu un enfant.

Les jours succèdent aux jours, et un jour deux colombes viennent se percher sur le rebord de la fenêtre et se mettent à causer entre elles. La jeune femme demande au nègre ce qu'elles disent. Il répond qu'il ne convient point de le traduire. Mais comme la scène se reproduit trois jours de suite, à

force d'insistance, elle finit par arracher au page l'explication.

— Elles disent que ton père et tes sœurs languissent après toi.

Ce qui la fit tant pleurer tout le jour que le génie lui trouva le soir les yeux rouges et gonflés.

Il interrogea le nègre.

— Accorde-moi l'aman et je te le dirai.

— Je te donne l'aman, quoi que tu dises.

Et quand l'esclave lui eut raconté l'histoire des colombes, il ajouta :

— Pourquoi as-tu dit ça? Il n'y a pas de bonheur pour elle d'aller les voir, mais maintenant, si elle n'y va pas, elle sera malheureuse. Demain, au moghreb, tu la conduiras chez son père et tu viendras la rechercher le lendemain au moghreb.

Et quand il s'en alla le lendemain à l'aube, laissant son épouse toujours endormie par la drogue, il renouvela ses instructions au petit nègre en lui remettant sept corbeilles pleines de louis d'or pour son beau-père et ses belles-sœurs.

Le père fut content de revoir sa fille et de recevoir un beau cadeau. La jeune femme passa la nuit à la maison, et le matin, les sœurs lui proposèrent de l'emmenner au hammam. Arrivée au bain, elle s'aperçut qu'elle avait oublié son peigne.

— Où? dit une sœur.

— Chez moi dans ma tarma.

— Je vais aller te le chercher.

Heureuse d'avoir trouvé ce prétexte pour satisfaire sa curiosité, la sœur partit à la maison voisine et y chercha partout ce qui pourrait la renseigner sur le mystérieux mari qu'on ne voyait jamais. Entrée dans le petit cabinet de toilette où devait se trouver le peigne, elle fouilla de tous côtés, inspecta tous les murs et finit par découvrir l'orifice du tuyau de verre. Elle eut aussitôt l'intuition que c'était là la clef du mystère, et s'étant penchée sur le trou, elle aperçut comme la lueur d'un lointain soleil. Prenant sur la toilette de sa sœur une pierre de lave, elle lança dans le tube fragile ce projectile qui cassa tout et alla jusqu'au pays des troubles et des ghouls.

Le soir venu, la jeune épouse de Perle dans sa Branche rentra chez elle avec son nègre. Mais quand le génie arriva, il fut atrocement blessé par les éclats du verre cassé qui entrèrent profondément dans son corps délicat. Les ogres, ses sujets, accoururent à ses cris, le tirèrent du tube de verre où il était engagé et dont il n'arrivait pas à sortir, essayèrent de le soigner, firent retentir l'air de leurs hurlements de colère et de tristesse. Quant à lui, il fit venir le nègre et lui dit :

— Voici ce que tu vas faire, tu mèneras ma femme dans le désert, tu la tueras et m'apporteras sa chemise teinte de son sang.

— Sur ma tête et mes yeux, dit le nègre.

Mais il était fort triste et pleurait en songeant combien sa jeune maîtresse était gentille et douce

envers lui, qui était au fond la cause involontaire de tout le mal, pour avoir dit ce que chantaient les colombes.

Il avertit donc la jeune femme qui cacha tout ce qu'elle put de bijoux dans ses cheveux et partit avec lui toute en larmes.

Arrivé dans un désert où il n'y avait ni oiseau qui vole ni animal qui rôde, l'esclave se prépare à exécuter l'ordre de Perle dans sa Branche et à tuer sa maîtresse. Mais au moment où il baisse sur le beau cou de celle-ci son sabre, un coq, providentiel dans ce lieu sauvage et vide de tout, vient se jeter sous le tranchant du fer et se fait couper la tête. Après avoir laissé couler son sang sur la chemise de la femme, la bête merveilleuse ressuscite, recolle sa tête à son corps, et s'envole en poussant des cocoricos...

Devant cette claire manifestation des volontés célestes, l'esclave et sa maîtresse louèrent Dieu qui ne laisse à l'abandon aucune de ses créatures. Puis le nègre laissant la pauvre femme toute seule dans l'affreux désert et toute nue dans ses longs cheveux, prit le chemin de la cité du roi des ogres, auquel il montra la chemise sanglante.

Perle dans sa Branche témoigna de la tristesse quand il entendit l'esclave dire qu'il avait tué, selon ses ordres, la femme qu'il aimait encore malgré sa colère. Il commençait à regretter sa justice expéditive, et à se demander si c'était elle la vraie coupable. Songeant aux nuits de bonheur qu'elle lui

avait données, il pleurait sans cesse et tant que ses larmes eussent rendu humide une terre aride. Laissons-le ici et revenons à la pauvre femme abandonnée dans le désert.

Après avoir marché longtemps elle rencontra enfin un jeune berger, et lui ayant donné le salam elle lui demanda :

— Au nom de celui qui m'a créée et qui t'a créé, donne-moi un agneau.

Emerveillé par cette inconnue si belle, nue dans ses longs cheveux et qui paraissait si malheureuse, le jeune homme prit à une de ses brebis un agneau de quelques semaines et le lui offrit. Elle le tua et le lui rendit après avoir seulement pris l'estomac qu'elle se mit tout saignant sur la tête pour cacher sa chevelure de femme et avoir l'air d'un teigneux. Elle demanda ensuite au berger une pièce d'étoffe pour s'en faire un manteau, le paya d'un bijou, et partit entre les mains de Dieu.

Elle arriva près d'un figuier au pied duquel elle se reposa après avoir mangé quelques figues. Elle rêvait à son triste sort quand elle vit arriver deux siouanats, deux colombes-fées, dont l'une dit :

— Tu ne sais pas, ma sœur ? Tu ne sais pas la nouvelle ?

— Non, ma sœur, dis-la moi :

— Eh bien, ma sœur, voici ce qui est arrivé au Sultan des ghouls à cause des sœurs de sa femme

qui ont fait telle et telle chose... Et il s'est mis en colère contre sa femme croyant qu'elle avait voulu le tuer.... et il a envoyé son nègre au désert pour la tuer... Et il est toujours bien malade.

— Que pourrait-on faire, ma sœur, pour guérir Perle dans sa Branche?

— Oh! ma sœur, il n'y a qu'un moyen. Il faudrait prendre des feuilles de ce figuier et nous prendre nous-mêmes (loin le malheur de moi et de toi, ma sœur, et le meilleur des saluts!) nous égorger, mettre notre sang dans des tubes de roseaux, et prendre des plumes de notre aile droite. Avec cela on le guérira en pilant le tout dans un mortier.

Entendant cela, la jeune femme évita de faire du bruit, et, la nuit venue, monta au figuier, tua les deux siouanats, cueillit des feuilles de l'arbre et mit le tout dans un petit couffin qu'elle confectionna sur-le-champ avec des feuilles de palmier nain. Puis, s'étant barbouillée la figure de boue pour s'enlaidir, elle reprit son chemin et arriva un jour au pays des ghouls. Il y avait là sept maisons à la suite l'une de l'autre et qu'on pouvait toutes traverser sans ressortir dans la rue.

Elle entre dans la première disant :

— Je suis un médecin hakim qui guérit le malade en une nuit.

— Comme tu tombes bien, ô médecin, ô hakim, dit une femme qui habitait cette maison. Voici ce qui est arrivé à mon frère...

Et elle raconta l'histoire de Perle dans sa Branche.

Les maisons étaient en effet celles des sœurs du Sultan des ghouls. Sa femme, déguisée en médecin magicien, les traversa donc toutes, prenant avec elle dans chacune une des sœurs, et arriva au palais de Perle dans sa Branche qu'elle se fit montrer, couché sur son lit, dans un état pitoyable. Elle le regarda longtemps en silence, sans laisser voir ses sentiments, puis ordonna de faire chauffer un bain, d'y égorger un mouton, de préparer un fourneau, des œufs, des baguettes, un matelas, des oreillers, des couvertures, etc... Mais elle fit promettre au Sultan qu'il accorderait toute grâce qui lui serait demandée au nom du médecin qui l'aurait guéri.

Elle déshabilla alors Perle dans sa Branche, le fit mettre dans le bain, pila dans un mortier des feuilles du figuier magique et mêla la moitié de la poudre ainsi obtenue au sang des siouanats qu'elle avait recueilli dans des tubes de roseaux. Elle enduisit alors avec du sang de siouanats le corps du malade sorti du bain, le saupoudra de sa poudre, et le mit dans la peau chaude encore du mouton égorgé. Puis, avec les baguettes, elle tapa adroitement sur cette peau, de façon à y faire entrer peu à peu les morceaux de verre qui se trouvaient dans le corps du blessé. Et en effet on retira de cette peau une quantité d'éclats qu'il fallut balayer. Elle recommença trois fois ce traitement jusqu'à ce que tous les morceaux de verre fussent sortis, et enduisit

alors tout le corps de l'onguent formé par le mélange du sang et de la poudre.

Elle fit ensuite rhabiller le patient qui, passant dans la *guelsa* du hammam, s'étendit sur un moelleux matelas, fut massé doucement, mangea une crème aux œufs réconfortante, et rentra chez lui, après que le médecin l'eut fumigé en faisant brûler ce qui restait des plumes des siouanats.

Comme on la félicitait de cette cure merveilleuse en lui demandant de quel prix elle désirait être payée.

— Je ne veux pas de récompense, disait-elle. Je ne suis qu'un médecin hakim qui guérit un malade en une nuit.

Elle soigna huit jours encore Perle dans sa Branche jusqu'à ce que ses plaies fussent complètement cicatrisées; et le huitième jour elle lui fit prendre un nouveau bain.

Or le petit nègre qui la servait naguère l'avait reconnue sous son déguisement d'homme teigneux et de vieux savant barbouillé. Il était à la fois joyeux et inquiet; très content de la revoir en vie, il se demandait comment le Sultan auquel il avait dit l'avoir tuée, prendrait la chose.

Un jour le Sultan des ghoul, complètement guéri, vit tomber à ses pieds une femme soigneusement voilée qui lui demanda une grâce.

— Demande ce que tu as à demander, dit-il.

— Pardonne-tu à ta femme, au nom de celui qui t'a guéri?

— Je le dois, dit Perle dans sa Branche, car j'ai promis au hakim d'exaucer toute prière qui me serait faite en son nom.

— Eh bien! je suis ta femme, et je suis aussi le hakim qui t'a soigné! Et Dieu t'a guéri.

Perle dans sa Branche se réjouit fort de retrouver celle qu'il n'avait pas cessé de pleurer, et sa joie fut à son comble en apprenant qu'elle était complètement innocente du mal qu'avait fait sa sœur. Il pardonna au petit nègre d'avoir désobéi d'une façon si opportune et fit célébrer des fêtes solennelles.

— Mais tu ne verras plus jamais tes méchantes sœurs, dit-il, ce sera là leur punition.

La jeune épouse du Sultan des ghoulis rentra donc dans l'ancienne maison des voleurs où elle vécut heureuse désormais.

LE SOU PERMIS ET LE FRANC DÉFENDU

DERHEM AHLAL OU MITHQAL AHRAM

Grim. B. II 265

IL y avait une vieille femme qui avait pour métier de carder la laine et habitait seule dans une maison avec sa fille unique. Lorsqu'elle sortait pour aller acheter la laine ou pour la revendre, elle laissait sa fille au logis, de sorte que la petite ne connaissait rien du dehors et ne s'amusa pas beaucoup.

Un jour la jeune fille demanda à sa mère de l'emmener avec elle. La vieille femme y consentit et toutes deux sortirent et arrivèrent au Souk où elles trouvèrent un homme qui criait : « *Derhem ahlâl ou mithqâl ahrâm*. Un derhem légitime et un mithqâl défendu. » Et cet homme offrait à qui voulait de l'argent de cette façon. La petite pièce que l'on prenait était légale, légitime, permise; mais la grosse était défendue : l'accepter c'était faire un péché, comme voler.

Comme le mithqâl vaut dix fois plus que le derhem, la jeune fille voulait en prendre un ; mais sa mère lui conseilla de prendre le derhem légitime,

car un derhem permis vaut mieux que dix défendus.

La jeune fille prit donc un derhem, puis acheta à un paysan une petite poulette; et elle rentra chez elle avec sa mère, très contente de son acquisition. Elle mit la poulette dans une cage sur la terrasse de leur maison dans un coin abrité du soleil. Bientôt la poulette se mit à pondre et c'était chaque jour une émeraude qu'elle pondait, de sorte que sa maîtresse eut bientôt une grosse provision de pierres précieuses dont elle ne savait que faire. Elle était même très mécontente de ne pas avoir d'œufs, et elle trouvait que des œufs eussent été plus utiles que ces boules de verre vertes. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'aimer la petite poule; et faute de mieux elle caressait gentiment l'oiseau ou s'amusait à jouer aux billes avec les pierres brillantes.

Un jour elle eut l'idée de les offrir à un Juif qui allait de rue en rue pour acheter et pour vendre. Profitant de son ignorance, le Juif lui en acheta tout un paquet pour quelques sous, et s'en alla, jurant dans sa barbe, par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'il perdait au marché...

Etant montée un autre jour sur la terrasse avec sa mère pour que celle-ci lui peignât et tressât les cheveux, la jeune fille ouvrit la porte de la cage de roseau où vivait sa chère poulette, et voici que l'oiseau se sauva, courut sur le toit, sauta sur le mur, et voletant de terrasse en terrasse, s'enfuit loin de la maison. Sa maîtresse aussitôt se mit à sa pour-

suite de toit en toit, mais cette diablesse de poule ne se laissait pas attraper et lui fit traverser ainsi plusieurs quartiers de la ville. La jeune fille arriva enfin sur la terrasse d'une grande maison qu'elle ne connaissait pas, et trouva sa poule tout tranquillement couchée dans le creux d'un pot de fleurs où elle venait déjà de pondre une émeraude.

Or cette terrasse était celle de Dar el Makhzen, le palais du Sultan.

S'étant penchée sur la cour intérieure du palais, la jeune fille aperçut Sidna en train de mettre ses habits pour aller à la prière du vendredi et qui semblait en même temps se disputer avec sa femme.

Après le départ du Sultan et de sa suite pompeuse vers la mosquée, la Sultane s'écria d'un ton méchant :

« Lahla ieraddek! Que Dieu ne le fasse pas revenir! » et, tirant une clef de sa poche, ouvrit avec elle une trappe qui se trouvait derrière le battant droit de la porte de la chambre royale; et de cette trappe sortit un nègre tout furieux dont le premier geste fut de donner un soufflet à la Sultane en lui disant d'un ton brutal :

— Tu t'es occupée de lui, et à moi tu ne penses qu'en dernier lieu!

Et ce nègre terrible entra avec la Sultane dans la chambre que venait de quitter le Sultan. Les esclaves vinrent aussitôt leur apporter le plateau pour le thé, un réchaud plein de braises rouges, de la

menthe fraîche, puis baissèrent sur eux le rideau.

La jeune fille penchée sur la halqa de la terrasse, avait assisté à toute cette scène. Elle ne voyait plus maintenant le nègre et la Sultane, mais elle les entendait parler.

— Tu me dis toujours que tu vas le tuer, disait le nègre, et tu ne l'as pas encore fait. Je ne veux pas attendre plus longtemps. Voici une poudre : c'est un poison. Lorsqu'il rentrera, il te demandera à boire, tu mettras ce poison dans son verre et le lui donneras. Si tu ne le fais pas, je te tuerai!

Et la jeune fille entendit la Sultane répondre à voix presque basse :

— *Ouakha*. C'est entendu.

Le nègre alors retourna à sa demeure souterraine et quelques instants après le Sultan arriva, entra dans la chambre dont le rideau avait été relevé, enleva ses habits de cérémonie, s'assit sur un coussin et dit :

— J'ai soif.

La Sultane se leva aussitôt pour aller elle-même chercher un verre d'eau, avec tant d'empressement que son mari remarqua tout haut qu'elle semblait de meilleure humeur qu'avant son départ et qu'il la trouvait maintenant très gentille.

Or, après avoir rempli le verre, la Sultane ouvrit le petit paquet de papier remis par le nègre et en versa le contenu dans l'eau en tournant le dos à son mari, qui ne s'apercevait de rien.

Puis elle offrit la boisson au Sultan.

Alors la jeune fille eut l'inspiration de lancer de toutes ses forces contre le verre l'œuf d'émeraude que venait de pondre sa poule. Le verre vola en mille morceaux dont l'un entra dans l'œil de la méchante Sultane, qui s'évanouit moins de douleur que de terreur.

Quant au Sultan, ayant ramassé la pierre précieuse, il ne faisait plus attention qu'à elle seule. Il n'en avait jamais vu d'aussi grosse, d'aussi belle, et de forme aussi parfaite.

Il fit venir une vieille 'arifa, habituée à faire ses commissions et lui ordonna d'aller partout chercher qui pourrait en avoir la pareille.

— Je le ferai riche, promit-il, autant que Dieu l'a fait riche. Et quel qu'il soit, je lui donne l'aman.

Et voilà pour eux.

Aussitôt après avoir lancé l'émeraude, presque instinctivement, la jeune fille, toute apeurée, était retournée chez elle, avec sa poule sous le bras, aussi vite qu'elle avait pu. Sa mère venait justement de pétrir leur pain; elle lui dit de poser la planche à pain devant la porte et de se mettre elle-même derrière celle-ci pour guetter le *tarrah* et lui dire de la porter au four.

Ce qu'elle fit. Mais dès que le porteur de pains fut passé, la vieille envoyée par Sidna vint à se présenter et lui demanda, ainsi qu'elle venait de faire inutilement dans un grand nombre de maisons, si elle

n'avait pas une pierre semblable à cette émeraude.

— Mais oui, répondit la jeune fille, j'en ai beaucoup comme celle-ci.

Et comme la vieille lui exposait le désir du Sultan.

— Je veux bien, dit-elle, les donner à Sidna (qu'Allah protège ses jours et exalte son règne!) mais à la condition qu'il vienne lui-même.

En apprenant cette réponse, le Sultan fut étonné et déclara :

— Cela ne se fait pas. Le Sultan ne se dérange pas.

La vieille revint donc dire que la condition était impossible.

— Il est pourtant indispensable, répondit la jeune fille, que Sidna vienne ici. C'est une chose de la plus haute importance, et je te prie d'insister auprès de l'émir des croyants. S'il veut, qu'il se déguise, qu'il s'habille en femme, pour venir ici. Mais qu'il n'en parle à personne.

Intrigué, le Sultan consentit, revêtit des habits féminins et se rendit à l'humble maison de la jeune fille. Celle-ci le reçut respectueusement, l'invita à s'asseoir et s'assit elle-même sur le grand matelas de leur plus belle pièce, à une distance respectueuse.

Alors elle dit :

— Si tu le permets, ô roi du temps, je te raconterai l'histoire de cette émeraude.

Et elle se mit à narrer comment sa poule enfuie

l'avait conduite sur la terrasse du palais, comment elle avait entendu le Sultan et sa femme se disputer, comment après le départ du Sultan pour la prière, un nègre était sorti d'une trappe dont la Sultane avait la clef.

— Viens un peu plus près de moi, ô jeune fille, dit alors le Sultan, tout ému.

Et la jeune fille, s'étant approchée, continua son récit, expliquant comment le nègre avait souffleté la Sultane en lui reprochant de le négliger, comment ils étaient entrés ensemble dans la chambre, comment les serviteurs avaient descendu sur eux le rideau...

— Viens encore plus près de moi, dit le Sultan.

Ayant obéi, la jeune fille dit quelles paroles horribles elle avait entendues du haut de la terrasse où elle écoutait, pétrifiée d'horreur, les menaces de mort des deux traîtres contre l'émir des croyants, comment le nègre était rentré dans son trou derrière le battant droit de la porte, après avoir laissé à sa complice terrorisée une poudre fatale.

— Plus près de moi... dit le Sultan. Et il pouvait toucher la jeune fille en étendant un peu la main. Et la jeune fille lui dit :

— Je t'ai vu rentrer, tu as demandé à boire, ta femme est allée elle-même remplir ton verre, et elle y a versé...

C'est dans le giron même de la jeune fille que le Sultan apprit comment elle lui avait sauvé la vie en

lançant l'émeraude contre le verre qui contenait le breuvage empoisonné présenté par la félonne épouse.

— Reste ici et attends mes ordres.

Rentrant aussitôt au palais, il alla trouver la Sultane, lui prit la clef dans sa poche, décrocha son sabre, se dirigea vers le battant droit de la porte, ouvrit la trappe.

A ce moment même, le nègre qui s'imaginait que la Sultane avait été retardée par la mort de son mari, entendant la clef dans la serrure, crut qu'elle venait le chercher, et sortit aussitôt en criant :

— Gare à toi ! Tu m'as fait bien longtemps attendre !

Mais à peine eût-il fini sa phrase que le sabre du Sultan trancha sa tête maudite, qui vint rouler, sanglante, aux pieds de la Sultane terrifiée.

— Je ne souillerai pas davantage mon sabre d'un sang impur, dit le sultan, qu'on écartèle cette femme.

Et il envoya en grande pompe chercher la jeune fille qu'il épousa le jour même.

La vieille mère fut revêtue d'habits de rois et de fils de rois et les fêtes durèrent sept jours entiers.

Le règne du Sultan, grâce à l'intelligence et à la bonté de sa nouvelle épouse, fut heureux et aimé du peuple entre tous les règnes, car la jeune fille savait maintenant qu'une action juste porte toujours d'heureux fruits et qu'une chose légitime vaut toujours mieux, malgré toutes les apparences, qu'une chose défendue.

'ATTOCHE ET FADHEL

IL y avait deux frères qui s'aimaient tendrement et étaient inséparables. Chacun avait une boutique à la Kissaria. Ils s'étaient mariés le même jour et leurs femmes conçurent en même temps dès le premier mois. Le neuvième, les deux frères commencèrent à faire des projets et convinrent que si l'un avait un fils et l'autre une fille ils les mariaient ensemble.

Un jour une esclave vint annoncer au premier : « Tu as une fille », tandis qu'une autre esclave accourait dire au second : « Tu as un fils ». Ils déclarèrent aussitôt que les deux enfants étaient fiancés et mirent la convention par écrit. Le fils fut appelé Fâdhel et la fille 'Attoche. Ils étaient élevés ensemble et à cinq ans furent envoyés au msid. Ils ne se séparaient jamais, s'asseyaient à côté l'un de l'autre, apprenaient ensemble leur leçon. Un jour le maître jugea bon de les séparer. Vers douze ans la fille cessa d'aller à l'école. Plus tard le père du garçon mourut dans un pays étranger où il était allé faire du commerce, et le fils partit pour réunir les biens de son

père. Il échangea auparavant sa bague contre celle de sa cousine.

Or il arriva que la fille du Sultan de ce temps-là s'ennuyait et eut le caprice de se promener en ville. Ordre fut donné de laisser ouvertes toutes les boutiques. Mais aucun homme ne devait y rester ni circuler dans les rues à ce moment. Toutes les jeunes filles de la bourgeoisie furent conviées à accompagner la princesse. 'Attoche fut de ce nombre. Mais en rentrant chez elle après avoir accompagné la fille du Sultan jusqu'à Dar-el-Makhzen elle laissa tomber une de ses babouches qu'une 'arifa du palais trouva et montra au Sultan. « Il faut que j'épouse celle qui porte cette *msakhra*, se dit celui-ci. » Et il envoya ses 'arifats essayer la babouche à tous les pieds féminins de la ville. 'Attoche seule eut le pied assez fin.

Le Sultan envoya donc demander la jeune fille en mariage à son père qui refusa, disant : « Je me suis engagé envers mon frère (que Dieu répande sur lui ses bénédictions) à donner ma fille à son fils. » Le Sultan insista et l'exigea de gré ou de force. Le père finit par céder, car sa femme lui faisait remarquer qu'il était fou de refuser l'émir des croyants pour gendre, et de prendre un pauvre homme comme Fâdhel.

'Attoche épousa donc Sidna, mais secrètement. Ses parents ayant tué un mouton et l'ayant mis dans un cercueil annoncèrent que leur fille était morte et célébrèrent les funérailles.

A la porte de Dar-el-Makhzen, un des concierges s'appelait justement Fâdhel. 'Attoche, une fois mariée, apprit cette particularité, et conçut pour cet homme une grande affection à cause de ce nom chéri.

Quant au vrai Fâdhel, lorsqu'il revint de voyage, on lui dit : « Ta cousine est morte. » Il voulut voir son tombeau. On lui montra l'endroit où était enterré le mouton, et il s'y rendait tous les jours pour pleurer. Sa mère ne lui disait rien, par crainte du Sultan.

Un jour que Fâdhel était assis mélancoliquement sur la tombe, une vieille femme vint à passer et lui dit :

— Comment toi, un jeune homme intelligent et sage, tu es assis sur un tombeau où il n'y a que les os d'un mouton!

Il se leva à ces mots, tira son épée et s'écria :

— Je jure par Dieu, et que le Prophète (sur lui les grâces et la bénédiction!) en soit témoin! Si tu ne me dis pas qui t'a appris cela, je te couperai la tête!

— Je les ai vus de mes propres yeux égorger un mouton et l'enterrer ici, dit la vieille.

Fâdhel immédiatement se rendit chez lui, fit préparer de la *tchicha* bien chaude et menaça sa mère de lui plonger les mains dedans, si elle n'avouait pas la vérité. Quand elle lui eut tout raconté, son fils lui dit :

— Tu ne me verras jamais plus avant que je ne

revienne avec 'Attoche; ou je mourrai pour elle.

Elle lui fit ses adieux et lui donna sa bénédiction en viatique. Il partit et, à force de chercher, de se renseigner partout, il finit par découvrir le portier Fâdhel, se lia avec lui et devint son meilleur ami.

Un jour, cet homme tomba malade et mourut. Ce fut notre Fâdhel qui le remplaça. 'Attoche eut la même affection pour le nouveau portier dont elle apprit le nom, et, sans l'avoir vu, elle devina que c'était son cousin. Un jour, Fâdhel demanda, par l'intermédiaire d'une esclave, une soupe à la Sultane; et celle-ci eut l'idée de mettre dedans la bague que son cousin lui avait jadis donnée, afin de voir si c'était bien lui. Quand il but la soupe, il vit au fond du bol le bijou qu'il prit et changea contre celui qu'elle lui avait remis autrefois, en le cachant dans un reste de liquide.

— Celui-là est mon cousin, j'en suis maintenant sûre, se dit la Sultane en reconnaissant sa bague.

Or ce jour-là était un vendredi d'entre les jours de Dieu, et le Sultan était allé à la prière. 'Attoche en profita pour faire entrer Fâdhel, et tous deux pleurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, si bien qu'ils oublièrent l'heure et que Sidna les surprit à son retour.

— Voilà ce que tu oses, ô Fâdhel! dit le Sultan.

— Pour ma cousine, répliqua-t-il fièrement, j'oserai encore davantage.

— Je te donne, dit Sidna qui comprit tout, un délai de trois jours pour nous battre en duel.

Le jour venu, le Sultan et Fâdhel ayant pris des épées, chevauchèrent jusqu'au lieu du tournoi. 'Attoche les fit suivre par une vieille femme, en lui recommandant d'accourir aussitôt à elle au cas où Fâdhel serait tué.

Mais en chemin, les deux cavaliers virent une rose d'un rouge extraordinaire.

— Gloire à Dieu! quelle rose! s'écria le Sultan. Je n'ai jamais vu de ma vie rose plus rouge qu'elle.

— J'ai vu et j'ai vu, dit Fâdhel. Mais la joue de 'Attoche est mieux que cela.

— Fâdhel, ô Fâdhel, dit Sidna. Assez d'orgueil. Tu verras que mon oiseau vaincra ton oiseau, et tes fils passeront la nuit orphelins.

— Et Sidi passera la nuit dans le regret, répliqua Fâdhel.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent une fleur d'orange très blanche. Le Sultan dit à Fâdhel :

— As-tu jamais vu de ta vie rien de plus blanc que cette fleur?

— J'ai vu et j'ai vu; mais la blancheur de 'Attoche est mieux que cela.

— Fâdhel, ô Fâdhel! Assez d'orgueil! Tu verras que mon oiseau vaincra ton oiseau; et tes fils passeront la nuit orphelins.

— Et Sidi passera la nuit dans le regret.

Plus loin encore, ils voient des raisins d'un noir extraordinairement brillant.

— As-tu jamais vu, dit le Sultan, rien de plus brillant que cette grappe?

— J'ai vu et j'ai vu; mais la prunelle de 'Attoche est plus brillante encore.

— Fâdhel, ô Fâdhel! Assez d'orgueil! Tu verras que mon oiseau vaincra ton oiseau, et tes fils passeront la nuit orphelins.

— Et Sidi passera la nuit dans le regret.

Ils rencontrent ensuite un corbeau aux plumes merveilleusement noires.

— As-tu jamais vu rien de plus noir que ce corbeau!

— J'ai vu et j'ai vu; mais les cheveux de 'Attoche sont encore plus noirs.

— Fâdhel, ô Fâdhel! Assez d'orgueil! Tu verras que mon oiseau vaincra le tien et tes fils passeront la nuit orphelins.

— Et Sidi passera la nuit dans le regret.

Enfin ils voient, au bord d'une source claire, un svelte bambou à la tige flexible et mince.

— As-tu jamais vu, dit Sidna, rien de plus flexible, de plus mince, de plus svelte et plus gracieux?

— J'ai vu et j'ai vu, dit Fâdhel, mais la taille de 'Attoche est mieux encore que cela.

— Fâdhel, ô Fâdhel! Assez d'orgueil! Tu verras que mon oiseau vaincra ton oiseau, et tes fils passeront la nuit orphelins.

— Et Sidi passera la nuit dans le regret.

On était arrivé à l'endroit choisi pour le combat. La vieille les suivait toujours en se cachant derrière les arbres.

Dégainant leurs épées et poussant de l'éperon leurs coursiers, ils s'élancèrent l'un contre l'autre, et se battirent longtemps.

Le Sultan finit par tuer Fâdhel.

La vieille accourut porter la nouvelle à la désespérée 'Attoche qui aussitôt sortit en courant de toutes ses forces, alla se jeter sur le corps de Fâdhel et rendit l'âme.

Le Sultan les fit enterrer tous deux.

Un myrte poussa sur chaque tombe, et ces deux plantes en grandissant s'inclinèrent l'une vers l'autre et s'attachèrent tendrement.

Le Sultan les fit couper. Mais deux basilics poussèrent et se penchèrent l'un vers l'autre pour s'unir par la cime. Le Sultan les fit couper.

Deux palmiers surgirent alors de terre, grandirent, se courbèrent et vinrent unir étroitement leurs branches qui chantaient : « L'amour, l'amour, jusqu'à l'amour du Bien-Aimé! »

'ATIQ ET LA FILLE DU SULTAN
DU SAHEL

204

Il y avait un Sultan, riche et puissant, mais malheureux de n'avoir pas encore eu d'enfants bien que son harem renfermât de nombreuses concubines. Il ne pouvait se consoler de cette disgrâce et la pensée de mourir sans laisser comme héritier du trône un fils né de ses moelles, empoisonnait sa vie qui eût pu être toute de bonheur et de délices.

Un jour qu'il réfléchissait encore plus mélancoliquement que de coutume à sa destinée, le Sultan sortit tout seul dans la campagne, errant au hasard dans les endroits les plus déserts. Il faisait fort chaud et au bout de quelques heures le marcheur eut grand'soif. N'ayant avec lui qu'une orange, faute de mieux, il se prépara à l'ouvrir avec son couteau. Mais à peine le fer avait-il touché le fruit, qu'un lion aux yeux rouges et rugissant se présenta et dit :

— Qu'as-tu donc, ô jeune homme qui ne mérites pas les soucis?

Et comme le roi lui expliquait la raison de sa tristesse.

— Prends ces deux pommes, poursuivit l'animal mystérieux, et ces deux baguettes. Fais manger la première dès que tu seras rentré chez toi à la meilleure jument de tes écuries après lui avoir donné la bastonnade afin de la mettre en chaleur. Donne l'autre à la femme de laquelle tu désires avoir un enfant, après l'avoir battue aussi. Et que le salut soit sur toi.

De retour au palais, le Sultan exécuta de point en point ces prescriptions. Son épouse favorite, ne comprenant pas ce qui se passait, commença par pleurer sous les coups que son mari lui administrait, la mort dans l'âme; mais quand elle eut appris que c'était pour avoir un fils, elle se réjouit fort et son sourire sécha vite ses larmes.

Neuf mois passèrent, et un fils naquit au Sultan radieux. Cet enfant lui était si précieux qu'il décida :

— Je veux qu'il n'ait pas d'autre nom que celui qu'il se donnera lui-même.

Il égorgea donc cent moutons et donna au nouveau-né cent prénoms, ce qui revenait à n'en porter aucun.

De son côté la jument avait mis au monde un poulain, le meilleur de tous les poulains, le plus joli, le plus fin, le plus rapide, mais si ardent qu'aucun jeune prince n'arrivait à le monter.

Or le fils du Sultan était très fort. Un coup de

poing de lui pouvait tuer un de ses camarades. Tous les vizirs, tous les gens du Makhzen et de la ville se plaignaient de sa brutalité à l'égard de leurs fils. Il jouait souvent au ballon le soir près de Bab el Hamra avec ses camarades. Avec ardeur il donnait de grands coups de pied dans la balle et parfois aussi dans les jambes des autres enfants. Une vieille femme qui habitait non loin de là dans une pauvre petite *nouala* de branchages, témoin des brutalités du jeune garçon, eut l'idée d'aller proposer aux vizirs et aux autres parents des enfants maltraités un moyen de calmer l'orgueilleux. Et le lendemain elle installa la marmite où elle faisait cuire sa maigre soupe, devant sa chaumière, tout près de l'endroit où jouaient les garçons turbulents. Ce qu'elle avait prévu ne manqua pas de se produire : le jeune prince lança son ballon en plein dans la marmite et quand il vint le chercher la vieille lui cria très fort :

— Va-t-en, ô toi qui ne sais même pas ton nom!

Sans trouver rien à répondre, le garçon partit tout ému, des larmes de honte aux yeux et la tête en révolution.

A chacun il demandait :

— Quel est mon nom? Par Allah, dis-moi comment je m'appelle?

Et chacun répondait :

— Tu t'appelles Moulay Ahmed, Moulay Idriss, Fatmi, Taïeb, Mohammed, Abdelkebir, Abdelqader, Abdelkerim, Abdennebi, Abdelouahad, Abdes-

selam, etc. etc... En vérité et somme toute, tu as cent noms, et tu n'as pas de nom.

Bouleversé, le jeune homme alla trouver sa mère qui lui dit ce qu'il en était et que le Sultan avait déclaré : « Je veux que mon fils n'ait pas d'autre nom que celui qu'il se donnera lui-même. »

— Eh bien, dis à mon père, s'écria d'un ton décidé le jeune garçon, d'ordonner que l'on fasse demain même ma *tasmia*.

Le lendemain donc, un grand repas fut préparé pour cette « fête du nom ». Des musiciens furent conviés, on égorgea le mouton et le petit prince déclara devant tout le monde :

— Je m'appelle 'Atiq-à-Dieu-il-croit-ne-boit-pas-les-verres-de-vin-et-les-gazelles-ne-le-troublent-pas-il-prend-la-fille-du-Sultan-du-Sahel-dans-la-mer-qui-est-au-fond-du-monde-et-s'il-ne-la-prend-pas-avec-son-argent-il-la-prendra-à-la-force-de-son-bras-et-s'il-ne-la-prend-pas-avec-son-bras-il-la-prendra-avec-une-ruse-d'entre-les-ruses-des-hommes.

(C'était la vieille femme mystérieuse qui l'avait engagé à choisir ce nom étrange).

Or le Sultan du Sahel avait justement une fille nommée 'Aïcha, d'une beauté incomparable (Louange à Celui qui la créa et la modela!) Une fille qui était en vérité la lune elle-même en son quatorzième jour, à laquelle il avait fait bâtir un palais dans une île lointaine. Un tunnel sous-marin conduisait de ce palais jusqu'à celui du Sultan. Il vint à apprendre



le nom que le fils du Sultan de Fès s'était donné lui-même, et l'inquiétude étant entrée dans son cœur, il se mit à chercher un moyen de se débarrasser de l'orgueilleux 'Atiq. La première chose qu'il fit fut d'envoyer au Sultan la lettre suivante :

Alhamdoulillahi ouahdahou. La louange à Dieu seul et le salut sur le très puissant souverain de l'Empire Fortuné. Nous avons appris que tu avais un fils, sur lui soit la bénédiction! Cela nous a fait beaucoup de plaisir et notre contentement serait à son comble et nous nous réjouissons à la limite de la réjouissance si le prince venait nous voir en notre palais. *Ouassalam.*

Quand le père de 'Atiq reçut cette lettre son cœur s'alarma et il résolut de ne rien faire, de ne rien répondre et il n'en parla à personne, pas même à sa femme. Mais quelques mois après une autre lettre contenant la même invitation lui parvint. La nuit venue, comme ses réflexions l'empêchaient de dormir, il avoua à sa femme :

— Je t'ai fait un secret; mais il faut maintenant que je te dise tout. J'ai reçu deux lettres du Sultan du Sahel qui désire voir notre fils, sans doute pour le tuer.

— Loin le malheur! s'écria aussitôt la Sultane. Que dis-tu là?

— J'ai lieu de redouter un piège, continua le roi et ne veux point répondre. Ce qui importe par-dessus tout c'est que notre fils 'Atiq ne se doute de rien

Or 'Atiq, selon son habitude, couchait dans la même chambre que ses parents, sur un matelas voisin moins élevé que leur grand lit, et à ce moment-là il ne dormait pas complètement. Il avait entendu ce qu'avait dit son père. Aussi le lendemain matin, dès qu'il se trouva un instant seul avec sa mère, il lui dit d'un ton ferme et décidé :

— Ma mère, moi, je veux aller chez le Sultan du Sahel.

Aucun argument ne put le convaincre. Le Sultan lui-même n'arriva pas à le dissuader. Et le jour même, 'Atiq ayant fait ses adieux à ses parents et ceint son sabre, partit sur le chemin d'Allah, monté sur le poulain conçu en même temps que lui et dont lui seul pouvait dompter la fougue.

Le Sultan du Sahel lui fit un accueil pompeux. L'armée et le peuple étaient allés à sa rencontre. On le traita comme un Sultan et on lui présenta, selon l'antique tradition des Arabes, en signe d'hospitalité, du lait et des dattes : mais ces aliments étaient traîtreusement empoisonnés.

Avant de les prendre le jeune prince, debout, à haute voix, dit son nom avec pompe :

— Je suis 'Atiq-à-Dieu-il-croit-ne-boit-pas-les-verres-de-vin-et-les-gazelles-ne-le-troublent-pas-il-prend-la-fille-du-Sultan-du-Sahel-dans-la-mer-qui-est-au-fond-du-monde-s'il-ne-la-prend-pas-avec-son-argent-il-la-prendra-à-la-force-de-son-bras-et-s'il-ne-la-prend-pas-avec-son-bras-il-la-pren-

dra-avec-une-ruse-d'entre-les-ruses-des-hommes.

Puis il mangea les dattes et but le lait. Et le Sultan du Sahel le couvrait de son regard haineux, s'attendant à le voir chanceler sous l'effet du poison. Mais 'Atiq était invulnérable. La fête se prolongea tard dans la nuit. Le Sultan fit alors conduire le jeune homme dans une chambre dont le lit avait été arrosé d'un poison foudroyant et il appela hypocritement le bonheur sur sa soirée, la bénédiction sur sa nuit. 'Atiq dormit à merveille dans le lit empoisonné et se réveilla le lendemain frais et dispos, pour aller saluer le Sultan devant toute sa cour en répétant :

— Je suis 'Atiq-à-Dieu-il-croit-ne-boit-pas-les-verres-de-vin-et-les-gazelles-ne-le-troublent-pas-il-prend-la-fille-du-Sultan-du-Sahel-dans-la-mer-qui-est-au-fond-du-monde-s'il-ne-la-prend-pas-avec-son-argent-il-la-prendra-à-la-force-de-son-bras-et-s'il-ne-la-prend-pas-avec-son-bras-il-la-prendra-avec-une-ruse-d'entre-les-ruses-des-hommes.

Il ne perdait pas une occasion de répéter son nom, le faisant le plus solennellement, le plus haut possible, comme un défi orgueilleux. Furieux de cette provocation continuelle, le Sultan finit au bout de sept jours par le provoquer en duel.

Le jour fixé pour la joute, le Sultan s'avança avec toute son armée contre le héros 'Atiq monté sur son merveilleux poulain. 'Atiq s'élança sans trembler, donna de grands coups de son sabre de tous côtés,

ivre de sa force indomptable, et mit en déroute l'armée entière. Le soir, le Sultan lui offrit un festin merveilleux, comme à l'hôte le plus illustre et le plus cher. Et le lendemain, il envoya contre lui une autre armée que le héros vainquit pareillement à lui seul. Cela dura plusieurs jours. Chaque matin, 'Atiq mettait en déroute une armée nouvelle levée par le roi, qui chaque soir dînait avec lui, chevaleresquement, et causait, tard dans la nuit fraîche, au chant merveilleux des meilleurs musiciens.

Enfin, un matin, 'Atiq se rendant au combat habituel, son cheval trébucha. Il baissa les yeux et vit une grande dalle contre laquelle avait heurté le pied de sa monture. Intrigué, il souleva la pierre et découvrit sous elle les premières marches d'un long escalier. Ayant descendu sans hésiter celui-ci, puis suivi un long couloir, il arriva au centre d'un palais merveilleux. Le couloir aboutissait en effet à un autre escalier couvert d'une dalle qui se trouvait au milieu d'un massif de fleurs. 'Atiq l'ayant soulevée et étant sorti à l'air libre était donc caché derrière cet écran parfumé et apercevait une cour intérieure aux minces allées de zellijes de diverses couleurs qui séparaient d'autres massifs et se réunissaient au centre devant une vasque de porphyre où chantait sans se lasser un jet d'eau pure. Tout autour de ce riadh étaient disposés des colonnades gracieuses, des galeries aux murs ornées des faïences les plus tendrement nuancées, des boiseries et des plâtres

les plus délicatement sculptés, dentelles blanches et dentelles noires où les louanges d'Allah clément et miséricordieux s'étendaient dans les enlacements des plus pures arabesques. Et des portes s'ouvraient sur des chambres où l'on devinait dans l'ombre fraîche des matelas moelleux, des plateaux de thé, des brûle-parfums et des coussins brodés, et comme une paix éternelle.

Devant l'une de ces portes, au milieu de la galerie centrale, des jeunes filles délicieuses étaient assises sur des matelas. Les unes chantaient en frappant rythmiquement sur des tarijas; d'autres jouaient du tambourin; d'autres préparaient le thé, cassant le sucre avec des petits marteaux d'argent, disposant les tiges de menthe fraîche dans la théière et les verres sur le plateau. Et au milieu de ces lunes adorables, il y avait une adolescente dont la beauté suffisait à faire disparaître la beauté de chacune d'elles.

Quand il eut admiré plusieurs minutes, à travers les branches fleuries qui le cachait, la merveilleuse jeune fille, il entendit celle-ci lui crier :

— Avance sans crainte, ô étranger et que le salut soit sur toi : c'est toi, n'est-ce pas, qui t'appelles 'Atiq-à-Dieu-il-croit... ainsi que je l'ai lu dans *Ej-Jafriyat*, le livre magique qui contient tous les secrets de l'avenir?

Comme le jeune homme acquiesçait, elle l'invita à s'asseoir près d'elle, lui expliquant qu'elle était

la fille du Sultan du Sahel qui avait bâti pour elle ce palais dans une île inaccessible.

Après avoir bu le thé parfumé et s'être réjouis au chant des musiciennes, les deux jeunes gens reconnurent que leur union était écrite dans leur destin. 'Atiq prit un papier et écrivit : « Allah cadî, ses Anges témoins et 'Atiq notaire, 'Aïcha consent à épouser, suivant le droit d'Allah et la tradition du Prophète, 'Atiq, qui de sa part, consent aussi. » Et il fit ce qu'il fit avec elle.

Le lendemain, il reprit le couloir sous-marin pour aller combattre l'armée du Sultan puis revint au palais de sa bien-aimée. Puis chaque jour de même, il allait se battre le matin et revenait passer la nuit au palais inaccessible.

Au bout de neuf mois un enfant naquit, à la grande joie de ses parents. Cependant le père de 'Atiq écrivit au Sultan du Sahel demandant à revoir son fils. 'Atiq l'apprit et comprit que ses parents souffraient cruellement de son absence et se consumaient d'inquiétude à son sujet.

Il était brutal, mais avait bon cœur.

— Je dois m'en aller quelque temps au royaume de mon père, dit-il à sa jeune épouse. Il me faut revoir mes parents et leur présenter notre fils.

— Je pars avec toi, dit-elle.

Sans que le Sultan du Sahel s'en aperçut, ils s'en allèrent, envoyant un messenger annoncer leur venue

et bientôt, Allah leur ayant écrit la sécurité, ils arrivèrent devant Fès, dont le Sultan, père de 'Atiq, envoya des armées et des armées à leur rencontre, et fit célébrer pour leur mariage des fêtes magnifiques.

Le Sultan du Sahel écrivit alors pour réclamer sa fille, et envoya des armées pour la reprendre. Mais le héros 'Atiq les vainquit toutes; puis il envoya au vieux roi un messenger porteur du contrat signé dans l'île lointaine : « Allah cadi, ses Anges témoins, et 'Atiq notaire, 'Aïcha consent à épouser, selon le droit d'Allah et la tradition du Prophète, 'Atiq, qui de sa part consent aussi. » Cela radoucit le Sultan du Sahel qui finit par donner son consentement et sa bénédiction à leur mariage.

MHAMMED ED-DERRAZ
OU TRANCHE LA TÊTE,
LA DISPUTE SERA TRANCHÉE

IL y avait un homme qui s'appelait Mhammed ed-derraz (le Tisserand), et était un grand voleur.

Un jour comme il se trouvait devant la boutique d'un *baqqal* où il achetait de l'huile, et qu'il y avait près de lui un homme avec une bourse dans le capuchon de sa djellaba, il s'empessa de voler cet argent.

Un autre jour, il vola une sacoche au souk el Khemis, en coupant la cordelette qui la supportait. Tout cela, et personne ne s'en rendait compte. Il volait dans les maisons, et dans les souks, jusqu'au jour où on le prit la main dans une sacoche. On le mena devant le pacha.

Le pacha lui dit :

— C'est toi qui as volé cet homme et qui as mis la main dans sa sacoche?

— Oui, dit-il.

Le pacha voulut alors lui faire avouer ses vols antérieurs. Mais il niait toujours. Le pacha pensa lui faire donner la bastonnade, mais il se dit : « Je

vois à sa mine qu'il est un grand voleur très habile. Je vais remettre son affaire à la fin de l'audience. »

Quand l'accusé repassa, seul devant lui, il lui dit :

— Je suis moi-même un grand voleur, et si tu me garde le secret, je te raconterai toutes mes prouesses et je te promets de ne te faire aucun mal. Et toi, tu me raconteras tout ce que tu as fait.

Ils se racontèrent donc leurs histoires. Puis le pacha fit emprisonner Mhammed ed-derraz aux yeux du monde; mais il le faisait venir chez lui où il le nourrissait secrètement, et après un certain temps le libéra. Ils se rencontrèrent alors chaque nuit pour aller voler ensemble.

— Tu es un homme sur qui je puis vraiment compter, et de même tu peux avoir confiance en moi, lui disait souvent le pacha.

Et il était si intime avec lui qu'il lui montrait même sa femme.

Tous les soirs, Mhammed le voleur arrivait chez le pacha, montait avec lui sur la terrasse, une esclave noire leur ouvrait la porte et les attendait jusqu'à ce qu'ils rentrassent de leur expédition.

Or un jour, ils firent un trou dans le *Bit-el-Mal*, dans la chambre même où se trouvait le trésor du Sultan. C'était ce jour-là au tour de Mhammed ed-derraz de jouer le rôle actif. Il entra donc par le trou, prit une grosse partie du trésor royal, et tous deux retournèrent par les toits.

Le lendemain le Sultan apprit le vol. Il se demandait, ainsi que chacun, comment tant de vols considérables pouvaient se commettre tous les jours. Et voici que les coupables avaient l'audace de venir jusqu'au palais! C'était intolérable.

Il fit venir un juif et lui demanda conseil :

— Qu'on apporte une grande marmite pleine de goudron près du trou. Celui qui est venu hier, va revenir aujourd'hui. Mais que le secret soit tenu et qu'on se garde de dire que le Sultan a appris le vol.

Le soir, le pacha revint avec Mhammed et c'était à son tour d'entrer. Lorsqu'il voulut pénétrer dans le Bit-el-Mal, il tomba dans la marmite bouillante et se sentit perdu.

Il cria à son complice :

— Tranche la tête, la dispute sera tranchée.

Car il voulait éviter d'être reconnu.

Mhammed tira son épée, coupa la tête et l'emporta de toit en toit jusqu'à la maison du pacha où il trouva l'esclave qui attendait. De son épée encore rouge, il trancha la tête de la pauvre négresse, la jeta et descendit avec la tête du pacha et le corps de l'esclave. Il raconta tout à la femme du pacha, laquelle était au courant de leurs équipées.

— Crie, pleure, lui dit-il, et annonce que le pacha est mort. Lave le corps de cette femme, cache-le dans un linceul, rapproche-z-en la tête de ton mari en prenant soin que tout le monde la voie au moment où tu coudras le linge funèbre.

Ainsi fut enterré le pacha brigand. Pour ce qui est du Sultan et du juif, ils trouvèrent dans le gou-dron un corps sans tête et devinèrent la ruse du voleur. Le Sultan voulait enterrer le corps, mais le juif s'y opposa, disant :

— Exposons-le plutôt, à Bab Ftouh, par exemple, en le faisant secrètement garder jour et nuit. Ainsi nous saisirons peut-être le complice qui viendra chercher le corps.

Mhammed avait des intelligences à Dar-el Makhzen et apprit tout cela. Il acheta trente ou quarante chèvres, soixante ou quatre-vingt bougies, enfonça sur chaque corne des bêtes une bougie allumée et lança ce troupeau fantastique la nuit venue du côté de la porte où était exposé le corps.

Affolés à cette vue et croyant que c'étaient des djnoun ou des revenants du cimetière voisin, les gardes se sauvèrent, tandis que Mhammed ed-derraz s'emparait du corps, qu'il eut soin d'ensevelir honorablement.

Apprenant par les gardes ce qui s'était passé, le Sultan et le juif furent fort perplexes.

— O Moulay, dit le juif, fais fabriquer une boule d'or, et invite tout le peuple à une fête de trois jours. Sans doute le voleur viendra-t-il.

Averti de nouveau par ses espions, Mhammed ed-derraz se rendit au Mellah et demanda à un juif de lui fabriquer une boule identique à celle du Sultan, mais en cuivre. Puis il se rendit avec cette boule à

la partie de plaisir annoncée. Quand ce fut à son tour de jouer, il substitua prestement la boule d'or à la sienne, la cacha sous ses vêtements et joua avec la fausse. Le Juif fut très content de voir qu'on avait changé la boule; il savait que celui qu'il cherchait était là. Tous les invités restaient en effet coucher au palais. Il chercha donc partout, fouilla chacun, et finit par trouver la boule d'or sur Mhammed endormi. Il n'eut garde de le réveiller, mais lui rasa la barbe pour le reconnaître.

Le matin venu, le Juif alla trouver le Sultan et lui dit :

— Sois tranquille, ô Moulay. Le voleur est trouvé.

Pour ce qui est de Mhammed ed-derraz, il s'était réveillé la nuit, et ayant passé la main sur sa figure, il avait senti qu'on l'avait rasé. Devinant la ruse, il s'était mis aussitôt à raser tout le monde, même le Juif et même le Sultan encore endormis.

Or, au moment où le Juif, le matin venu, vint trouver le Sultan, un des invités passait dans la pièce.

— Le voilà! le voilà! s'écria le Juif.

— A quoi le reconnais-tu?

— A ce qu'il est rasé, ô Moulay.

— Mais toi aussi, tu es rasé...

Et le Juif s'aperçut du fait, et que le Sultan était rasé lui aussi, et que tout le monde était rasé. Il comprit qu'il avait été joué une fois de plus.

Le Sultan devint plein d'admiration pour les ruses de ce voleur habile.

— Cet homme m'est indispensable, se dit-il, je veux l'avoir à mon service.

Il fit alors proclamer partout qu'il s'engageait, en prenant Dieu à témoin, à ne pas punir l'homme s'il venait se déclarer, et même à lui donner la moitié de son royaume.

Entendant cela, Mhammed ed-derraz vint à Dar-el Makhzen, raconta toute son histoire, devint l'ami du Sultan, reçut la moitié du royaume, et se maria avec la veuve du pacha.

ILS PLEURENT ET SE LAMENTENT

2213/

(Chantre V. 242-244)
VII, 1471

Il y avait un homme très pauvre, chargé d'enfants. Comme il était sorti un jour pour leur chercher de quoi vivre, il rencontra un vieillard qui lui dit :

- Veux-tu venir travailler avec nous?
- Et en quoi consiste ce travail?
- Tu iras simplement acheter tous les jours de quoi manger, et pour cela tu seras payé autant que tu voudras.

Il suivit le vieillard qui le conduisit dans une maison où il y avait une assemblée de vieillards qui ne faisaient que pleurer et se lamenter. Ces gens semblaient très riches, car toutes les chambres étaient pleines d'or, d'argent, de pierreries.

— Tu peux, dit le vieillard, prendre tout ce que tu voudras dans ces chambres, sauf dans celle-ci que je te conseille de ne jamais ouvrir.

Et il retourna pleurer et se lamenter avec les autres vieillards. Quant à l'homme, il se mit à les servir, allant chaque matin leur acheter à manger. Il avait envie parfois d'entrer dans la chambre

interdite, et demandait des explications; mais le vieillard lui disait toujours :

— Je te le dirais bien, mais ce n'est pas ton intérêt. Si tu savais, cela te porterait malheur.

Ces vieillards se mettaient à mourir l'un après l'autre. Notre homme lavait alors le cadavre et prenait soin des funérailles, pendant que les autres continuaient à pleurer et à se lamenter.

Le dernier qui mourut fut le vieillard qui l'avait fait venir, et dont le dernier mot fut :

— N'ouvre pas la chambre.

L'homme rendit les derniers devoirs au mort et resta seul dans la maison. Mais il ne lui suffisait pas d'être riche, la curiosité le dévorait, et il finit par ouvrir la fameuse porte.

Il se trouva près d'une mer dans un pays ravissant. Une petite barque en or venait, conduite par de jeunes femmes très jolies, qui l'accueillirent gracieusement, lui disant :

— Monte, ô notre roi!

Trônant sur un siège d'or il traversa les flots et arriva dans un palais où une reine attendait depuis des jours et des jours le mari qui devait venir par la porte merveilleuse. C'était une femme d'une extrême beauté. Il vit venir trois vieilles femmes respectables qui lui dirent :

— Nous sommes les trois Cadis de la ville et nous venons consacrer ton mariage avec la reine. Tu n'auras rien à faire. Tu es dans un pays où c'est les

femmes qui travaillent, qui gouvernent, qui font la guerre; et les hommes ne font que semer et labourer la terre.

C'est ainsi qu'il devint roi de la terre fortunée où les hommes ne font que semer et labourer la terre.

Son bonheur était inexprimable. Tout ce qu'il désirait il l'avait en abondance. Ses vêtements, sa nourriture, son logis, tout dépassait les plus beaux rêves. Et il n'avait rien d'autre à faire que jouir de cette vie merveilleuse, à se promener dans des jardins féeriques, à écouter des musiques qui faisaient s'arrêter les oiseaux dans le ciel. La reine, son exquisite femme, qu'il chérissait tendrement, le déchargeait de tous les soucis du pouvoir. Car dans ce pays, les femmes faisaient tout et les hommes n'avaient qu'à semer et labourer la terre.

Après sept années de ce bonheur sans mélange, la reine lui dit :

— Nous avons tous les sept ans une guerre contre un peuple voisin qui vient nous attaquer, et je dois partir à la tête de mon armée. Voici les clefs de toutes les chambres. Tu peux les ouvrir toutes, voir et user de tout ce qu'il y a dedans. Mais celle-ci, je te conseille de ne pas l'ouvrir, cela te porterait malheur.

Il promit de s'en abstenir et fit ses adieux à sa chère épouse, qu'il vit bientôt partir en tête d'une armée de femmes.

— Si en ouvrant la première porte, se dit-il en

soi-même une fois seul, j'ai trouvé cela, qu'est-ce que je trouverai dans celle-ci... Je vais tout de suite l'ouvrir.

Et ce disant il mit la clef dans la serrure. A peine les battants s'étaient-ils écartés, un vautour fondit sur lui, l'emporta dans ses serres et le posa à l'endroit même où il avait ouvert la première porte.

Il en resta toute une journée ahuri. Puis il se réveilla, entra dans une chambre et se mit à pleurer et à se lamenter.

Nous le laissons manger du fer et nous allons manger du *thrid*.

'AÏCHA RMADA

cp 13 2, 181

IL y avait une fois une petite fille très douce et fort jolie qui s'appelait 'Aïcha. Ses parents l'envoyaient chaque jour chez une maîtresse pour apprendre à filer de la laine. Elle travaillait fort bien et grandissait par le jour et la nuit, la mèche et la lampe.

Sa mère vint à mourir. La maîtresse, qui était ambitieuse et rusée, chercha aussitôt à se servir de son influence sur l'enfant et lui dit :

— Dis à ton père, ô 'Aïcha, qu'il ne peut rester toujours veuf, sans femme pour tenir son ménage et demande-lui de se marier avec moi qui suis femme d'expérience et qui t'aime bien, ma petite 'Aïcha.

Thevye 77n

— Oui, volontiers, dit la petite, par timidité, plus que par conviction.

Le soir même, rentrant à la maison, elle dit à son père qu'elle serait heureuse de lui voir épouser l'intrigante.

— Je ferai cela, répondit-il, lorsque tu seras assez grande pour fermer au verrou les deux battants de la porte.

Entendant cette réponse la rusée maîtresse se dit : « Il faut le prendre au mot » et conseilla à la petite de placer plusieurs coussins l'un sur l'autre et de monter dessus pour atteindre le verrou de la porte.

Ce qu'elle fit, et le père consentit à se marier.

La nouvelle épouse avait une fille d'un précédent mariage. Comme 'Aïcha était plus jolie que toutes les jeunes filles de la ville, sa marâtre était jalouse et commença à la maltraiter quand le père n'était pas là. Cette haine augmenta de jour en jour, car les *Khattabas* qui venaient s'occuper d'arranger des mariages n'avaient d'yeux que pour la belle 'Aïcha, qui devenait la plus désirable des adolescentes, et négligeaient complètement l'autre fille. Furieuse, la marâtre délaya de la cendre dans de l'eau et enduisit de cette boue sale le beau visage de 'Aïcha, qui devint ainsi la pauvre '*Aïcha Rmada*, 'Aïcha aux cendres.

Mais Dieu, qui sert de père aux orphelins, ne laisse aucune de ses créatures sans appui. Une *djinnia* prit en pitié la jeune fille. Or, ce jour-là, le Sultan de ce temps avait besoin de fileuses et, à son ordre, une vieille femme parcourait la médina pour en rechercher. Quand cette vieille arriva devant la maison de 'Aïcha Rmada, la marâtre cacha celle-ci, et partit au palais du Sultan avec sa fille, qu'elle avait revêtue de ses plus beaux habits, non sans avoir donné à la pauvre orpheline l'ordre de nettoyer

la maison, de laver les planchers, de faire les chambres et de préparer la cuisine.

Mais dès qu'elles furent sorties, la djinnia qui avait pris en amitié 'Aïcha Rmada accourut du fond de l'espace et se mit à accomplir un clin d'œil tous les durs travaux à sa place. Quand tout fut en ordre, elle s'approcha de la jeune fille, lui sourit gentiment, caressa ses beaux cheveux, essuya quelques larmes qui tombaient de ses yeux de gazelle, lava les cendres qui ternissaient ses traits exquis, puis la revêtit d'habits merveilleux dignes de rois et de fils de rois et la chaussa des plus ravissantes babouches dorées que pieds de femmes eussent jamais portées. Puis elle lui montra le chemin du palais et la fit entrer dans la salle où filaient les fileuses.

Quand sa demi-sœur l'aperçut elle la fit remarquer à sa mère.

— Comment veux-tu que ce soit 'Aïcha, dit celle-ci. C'est absolument impossible. Elle est à la maison couverte de haillons, la figure pleine de cendres et occupée à nettoyer. Elle a bien trop à faire pour avoir le temps de venir ici. *Kiitha oua khli darha*. O sa brûlure et la désolation de sa maison.

Or 'Aïcha filait mieux et plus vite que n'importe qui. Tout le monde était en admiration devant elle, tant à cause de son adresse qu'à cause de sa beauté. Elle eut fini sa tâche avant toutes les autres fileuses et partit la première. Mais en sortant elle laissa

tomber une de ses babouches dorées dans sa hâte, car il lui fallait rentrer à la maison, reprendre ses haillons et ses cendres avant l'arrivée de sa marâtre.

Or la babouche était tombée dans un bassin et en avait bouché l'orifice. L'eau ne coulant plus, on fit venir des ouvriers pour déboucher les tuyaux et on avait trouvé la charmante chaussure dorée. Elle était si jolie, cette babouche, qu'on la montra au fils du Sultan pour le distraire. Dès que celui-ci l'eût vue, il tomba éperdument amoureux de celle qui l'avait portée et déclara qu'il voulait à tout prix l'épouser.

Une vieille femme fut chargée de parcourir la ville et d'essayer la babouche à tous les pieds. Elle parcourut les trois quarts de la médina sans en trouver un seul qui fût assez fin pour y entrer. Enfin elle arriva à la maison de 'Aïcha Rmada, et frappa à la porte. La marâtre l'ayant vue venir et sachant de quoi il s'agissait résolut de cacher 'Aïcha et roula celle-ci dans une natte d'osier qu'elle plaça près de la porte du toit, ainsi qu'on le fait fréquemment.

La vieille entra donc, essaya la babouche sur le pied de la sœur de 'Aïcha, constata qu'elle n'allait pas et demanda s'il n'y avait pas d'autre jeune fille à la maison.

— Non, dit la marâtre.

— Eh bien! que la paix soit sur vous, dit la vieille en s'en allant.

Au moment où elle sortait de l'impasse, la vieille

rencontra une femme qui lui donna le salam et lui dit :

— Dans la maison d'où tu sors, il y a une autre jeune fille que tu n'as pas vue, car on l'a reléguée près de la porte du toit. Il te faut y retourner, et lui essayer la babouche dorée, si tu veux exécuter l'ordre royal.

Cette femme n'était autre que la djinnia protectrice de la pauvre 'Aïcha.

La voix de l'inconnue était si assurée, si ferme que la vieille ne put se dérober à son invitation, elle revint sur ses pas, demanda à visiter la maison et à monter sur la terrasse. Arrivée à celle-ci, elle ne vit aucune jeune fille, mais simplement une vieille natte d'osier roulée dans un coin. Elle allait se retirer en grommelant contre celle qui l'avait fait revenir, quand elle eut l'idée de voir ce qu'il y avait dans cette natte. Et 'Aïcha en sortit, à la confusion de sa marâtre et de sa demi-sœur, qui furent encore plus consternées quand la vieille eut constaté que la babouche allait exactement au pied de l'orpheline. 'Aïcha Rmada fut aussitôt conduite au palais et devint l'épouse du prince.

SANS SAUTERELLE
OISEAU NE SERAIT PAS PRIS
LAOULA JARADA MA HACEL BARTAL

22061 *Bartal p. 112*
Il y avait au palais du Sultan une servante attachée spécialement aux femmes du harem et qui faisait leurs commissions. Elle s'appelait Sauterelle (*Jarada*), et elle avait un mari nommé Oiseau (*Bartal*).

Un jour qu'elle passait par les jardins, elle vit une gazelle apprivoisée avaler un collier de perles que la fille du Sultan avait laissé tomber par mégarde. Elle ne dit rien et laissa tout le monde chercher le collier. Puis elle déclara que son mari Bartal, habile magicien, serait capable d'indiquer par sa science où se trouvait le bijou perdu. On lui dit d'aller le chercher; ce qu'elle fit, et elle lui raconta tout ce qui s'était passé.

Un peu effrayé d'abord, mais bientôt séduit par l'espoir d'une bonne récompense facilement gagnée, Oiseau obéit à sa femme Sauterelle, vint à Dar el Makhzen avec un calame et une feuille de papier sur laquelle il se mit à tracer des signes mystérieux,

faisant semblant de se livrer à de profonds calculs. Puis il releva la tête d'un air grave et déclara :

— Le collier de la princesse est dans le ventre de la gazelle une telle.

On amena la bête; il l'égorgea, l'éventra et retira triomphalement le collier des entrailles fumantes, devant les assistants émerveillés. Le Sultan lui donna beaucoup d'or et plusieurs caftans d'honneur, et il rentra chez lui très content.

Mais les vizirs jaloux dirent au Sultan que cet Oiseau-là n'était peut-être pas aussi grand magicien qu'on pouvait le croire à première vue, qu'il avait pu réussir par pur hasard ou par supercherie, qu'il convenait, avant de le prendre au sérieux, de l'éprouver davantage et de constater de façon formelle s'il était vraiment capable de connaître les choses cachées et de lire dans l'avenir.

Un jour que le Sultan était assis dans un jardin, voilà qu'un oiseau qui poursuivait une sauterelle tomba avec celle-ci dans son giron; le Sultan, ramenant le pan de son selham, les couvrit tous deux. Voyant cela, un des vizirs s'écria :

— Ya Allah! voici une occasion excellente d'éprouver notre Oiseau, ô émir des croyants! Il faut maintenant le faire venir et lui demander de dire ce qu'il y a sous ton manteau.

— Bon, dit le Sultan, qu'on le cherche.

Un mokhazni alla aussitôt chez le mari de Sauterelle qui, apprenant pourquoi il était mandé, fut

terrifié et furieux contre sa femme. « Comment vais-je me tirer d'affaire? se disait-il. C'est ma femme qui est cause de mon malheur! Il ne me reste qu'à me jeter aux pieds du roi, lui avouer la vérité et implorer son pardon. »

Arrivé en présence du Sultan, dans le jardin, au milieu des courtisans et des vizirs, la première chose qu'il dit, grommelant presque à demi-voix entre ses dents, et d'un ton lamentable qu'on prit pour la gravité d'un grand savant, fut, pensant à son aventure et à sa femme :

— Sans cette Sauterelle, Oiseau ne serait pas pris.

Le Sultan et les personnes présentes, sans penser à la coïncidence des noms, furent émerveillés de l'opportunité de cette phrase et crurent qu'il parlait de l'oiseau et de la sauterelle cachés sous le selham royal. Ils restèrent tous bouche bée d'admiration. Soulevant le pan de son manteau, le Sultan montra les deux petites bêtes, les laissa s'envoler, et fit remettre à Bartal une récompense encore plus grosse que la première.

Les vizirs devinrent de plus en plus jaloux et proposèrent au sultan d'enterrer dans un coin du jardin trois jarres remplies la première de miel, la seconde de beurre et l'autre de goudron. On verrait ainsi si le magicien devinerait ce qui était caché dans le sol. Le Sultan accepta; on enterra les trois jarres et un mokhazni alla chercher le mari de Sau-

terelle. Plein de crainte et de mauvaise humeur, en ayant assez et trouvant que la plaisanterie, la troisième fois, devenait mauvaise, notre Oiseau grogna ce proverbe :

— La première était de *miel*, la deuxième de *beurre*, mais la troisième est de *goudron*.

Il ne pouvait tomber mieux. Tout le monde fut cette fois convaincu. Les vizirs devinrent jaunes d'envie, mais renoncèrent à la lutte; et Oiseau avec sa Sauterelle vécurent heureux, riches des présents du sultan.

Mais voici qu'un jour le trésor royal fut dérobé par de hardis voleurs, qui, ayant percé les murs, emportèrent l'or et toutes les choses précieuses qu'il renfermait. C'était, ou jamais, pensa-t-on, l'occasion d'utiliser les talents divinatoires de Bartal. Convoqué au palais et apprenant ce dont il s'agissait, celui-ci réfléchit en lui-même : « Allah seul est grand. Il n'y a de force et de recours qu'en lui. Mon pauvre Oiseau, c'est maintenant la fin de ta chance. Le hasard, cette fois, ne peut m'aider. Essayons au moins d'obtenir un délai et de nous tirer d'affaire quelques jours. Ce sera toujours cela de gagné. Après quoi, advienne que pourra, ce qui est écrit est écrit. » Et il dit au Sultan qu'il se faisait fort de retrouver le trésor volé, mais qu'il lui fallait pour cela vivre pendant quarante jours dans un palais semblable à celui de Sidna.

— Les chambres de ce palais, dit-il, doivent être

meublées comme tes propres chambres, O Moulay. Il me faut des esclaves en grand nombre de l'un et l'autre sexe, et j'ai aussi besoin de quarante moutons. Le quarantième jour ton trésor sera retrouvé.

Plein de confiance, le Sultan donna des ordres pour qu'on mît à la disposition du grand magicien tout ce qu'il demandait. Oiseau et Sauterelle s'installèrent donc dans un beau palais, superbement meublé, furent servis par une armée d'esclaves et eurent absolument tout ce qu'ils pouvaient désirer. La plus exquise nourriture leur était fournie, et le soir des chanteurs et des chanteuses aux voix ravissantes venaient jouer pour eux leurs plus jolis airs.

— Nous allons vivre quarante jours comme des rois, disait Oiseau. Profitons de notre reste et jouissons de tout ceci. Chaque jour nous tuerons un mouton pour le manger... et le quarante et unième jour on nous tuera.

Cependant les voleurs du trésor avaient appris que le fameux magicien Bartal avait été chargé de le retrouver. Connaissant sa réputation, ils furent fort inquiets et se concertèrent. Ils étaient au nombre de quarante. « Il nous faut, dirent-ils, nous rendre compte des intentions de ce Bartal-là, de sa puissance magique exacte et de ce qu'il peut savoir ou non de nous. » Ils envoyèrent à cet effet l'un d'entre eux épier le palais où le soi-disant devin venait de s'installer. Or justement Oiseau était en train de parler des moutons à sa femme.

— Voici le premier, disait-il. Tuons-le ce soir; et à demain le deuxième.

Croyant qu'il s'agissait de lui et que le magicien avait deviné sa présence, le voleur s'enfuit épouvanté et raconta la chose à ses compagnons. Ils ne le crurent d'abord pas et décidèrent d'en envoyer le lendemain un autre plus courageux et plus intelligent.

Ce deuxième voleur s'approcha le soir venu du palais de Bartal et l'entendit qui disait :

— Voici le deuxième. Tuons-le; et à demain le troisième.

Sans s'attarder davantage notre voleur se hâta de fuir à toutes jambes et de rendre compte à ses complices de la terrible clairvoyance du magicien. Et ainsi de suite. Chaque soir, Oiseau, qui avait eu jusqu'alors la vie dure, se réjouissait d'avoir de quoi festoyer, et se complaisait à l'idée des nombreux moutons qu'il avait à sa disposition, et chaque soir un nouveau voleur envoyé aux écoutes prenait pour lui la menace de mort.

La bande n'attendit point le quarantième jour. Persuadés que Bartal était au courant de tout et les tenait à sa merci, ils l'allèrent trouver et lui offrirent le trésor dérobé, plus une grosse somme pour qu'il daignât ne pas les dénoncer. Notre Oiseau accepta cette bonne affaire, sans s'étonner outre mesure des bienfaits du destin, et envoya le lendemain un de ses esclaves annoncer au Sultan que le trésor était

à sa disposition avant même la fin du délai, les recherches magiques ayant été rapidement couronnées de succès.

Le Sultan envoya des hommes chercher le trésor, et reçut Oiseau et Sauterelle à Dar el Makhzen comme de grands personnages. Et Oiseau fut nommé grand vizir.

Quant aux quarante voleurs, ils quittèrent la ville, où ils ne pouvaient plus vivre.

Nous les laissons manger des pierres et nous venons manger des dattes.

LES POMMES DE LA FÉCONDITÉ

TAFFAH LAHBALA

Il y avait une femme dont la stérilité faisait le désespoir de son mari qui l'accablait parfois d'amers reproches bien que la pauvre n'en pût mais, de sorte que leur vie était bien malheureuse.

Un jour elle entendit un homme qui criait dans la rue : « *Taffâh lahbala*, les Pommes de la Fécondité. » Elle l'appela de sa fenêtre et descendit vite lui acheter, à travers la porte entr'ouverte de sa maison, deux fruits dont elle mangea tout de suite l'un et mit l'autre dans un placard. Mais son mari en rentrant ouvrit l'armoire, vit la pomme et la mangea. Et il devint gros de la jambe qui se mit à enfler petit à petit comme le ventre d'une femme enceinte. Le neuvième mois sa jambe commença à le faire sérieusement souffrir et il ne savait que faire. Un jour, qu'elle lui faisait particulièrement mal, il se rendit à la campagne et arrivé dans un endroit désert, fendit sa cuisse dans toute sa longueur avec son couteau. Et voici qu'il en sortit une petite fille ravissante, le soleil d'un côté, la lune de l'autre et l'étoile entre

les yeux. Effrayé et ne sachant que faire de cet enfant extraordinaire, l'homme retourna aussi vite qu'il le pût à la ville, abandonnant le nouveau-né. Mais le Dieu généreux qui ne laisse aucune de ses créatures sans protection envoya une gazelle qui, voyant l'enfant, la lécha, l'allaita et l'emporta dans sa bouche pour l'élever avec ses autres petits; et la fille grandit par le jour et la nuit sans jamais voir la face de ses semblables. Elle allait tous les jours paître avec sa mère adoptive, jouait avec les autres gazelles, courait comme elles, sautait comme elles et ne savait même pas parler.

Un jour d'entre les jours, le fils du Sultan, étant allé chasser, aperçut la gazelle avec cette jeune fille nue dans ses longs cheveux noirs à côté d'elle, et se mit à leur poursuite, fort étonné. Mais la petite courait aussi vite que les légers animaux avec lesquels elle avait été élevée, et le cheval pur-sang n'arriva point à l'attraper. Le prince rentra au palais de son père, fort soucieux, car il était tombé amoureux de cette belle créature sauvage. Il devint rêveur, mélancolique, finit par tomber gravement malade, et personne ne pouvait le guérir.

On envoyait chaque jour les meilleurs chasseurs et les plus rapides chevaux pour essayer d'attraper celle qui causait ce malheur; mais en vain. A la fin, on vit venir une vieille fertile en ruses qui déclara :

— Ce ne peut être qu'une djinnia ou une humaine. Préparez donc deux plats de couscous, l'un salé,

l'autre sans sel et portez-les à l'entrée de la forêt où se cache cet être mystérieux. Si cette créature mange le plat salé, nous saurons que c'est une humaine; si au contraire elle n'y touche pas et mange le couscous sans sel, c'est qu'elle est djinnia. Car les djnoun et la race des esprits de la terre, tout le monde le sait, ont horreur du sel. Envoyez vos meilleurs tireurs qui se cacheront derrière quelque rocher. S'ils la voient manger le plat fade, ils n'ont qu'à s'en aller. Si elle mange le plat salé, qu'ils se précipitent en tirant des coups de feu en l'air pour lui faire peur, et l'encerclent.

On suivit les conseils de la vieille et ainsi fut capturée la jeune fille, car, alourdie par le couscous qu'elle ne connaissait pas et dont elle mangea beaucoup, elle ne put courir aussi vite que d'habitude. On l'amena aussitôt au fils du Sultan, qui, dès qu'il fut près d'elle, enveloppa sa nudité dans son selham, la prit sur son cheval et partit à toutes brides.

Arrivé au Palais au milieu des acclamations ¹, il ordonna aux esclaves de conduire la jeune fille au bain, de la revêtir d'habits de rois et de fils de rois, et le soir même on commença les fêtes du mariage qui furent célébrées si pompeusement que les vivants frappaient sur la tombe des morts en leur criant : « Venez assister aux noces du fils du Sultan avec la fille de la gazelle. »

1. Mot à mot : les cinquante-cinq frappaient sur lui les tambours.

Or le fils du Sultan était déjà marié une fois. Sa première femme, qui était sa cousine germaine, fut jalouse de la nouvelle épouse et chercha à s'en débarrasser. Elle avait pour elle tous les esclaves qui étaient déjà habitués à lui obéir, tandis que la jeune princesse était inconnue et isolée de tous; et elle cherchait à combiner quelque piège pour la faire disparaître. Une de ses suivantes lui dit un jour :

— Je connais, ô Lalla, un vieux Juif du mellah qui est à coup sûr le plus grand hakim du temps. Il possède l'anneau de la sagesse et n'a qu'à le tourner pour qu'un *'afrits* arrive aussitôt exécuter ses ordres. Il écrit des *jedouils* qui guérissent toutes les maladies. Il a à son service tous les *djnoun* du Sabbat et peut évoquer même les *chayatin*. Il écrit un nom sur la paume de la main d'un homme et lui fait lécher l'encre encore humide pour augmenter sa puissance sexuelle. Il voit l'avenir dans un bol d'encre. Il donne aussi des talismans pour faire retrouver aux femmes l'amour de leur mari ou... pour les débarrasser d'une rivale.

On fit venir ce magicien juif qui leur donna une certaine épingle en leur disant de la mettre dans les cheveux de la personne dont elles voulaient se débarrasser.

Un soir qu'elles prenaient ensemble le frais sur la terrasse, la femme jalouse réussit à fixer l'épingle magique à la longue chevelure de la jeune princesse, qui fut aussitôt transformée en blanche colombe

et s'envola à tire-d'aile au-dessus de la ville.

Le prince fut désespéré de la disparition de son épouse; mais il ne savait que penser. Il ne put rester au palais sans cette belle qu'il aimait tant, et partit en voyage pour essayer de distraire son chagrin.

Or la jeune femme changée en colombe ne pouvait s'éloigner des lieux où elle avait été heureuse et où elle cherchait toujours son mari bien-aimé. Elle venait chaque jour au jardin du palais et chantait :

Les Pommes de la Fécondité
Voici ce qu'elles ont fait de moi :
Ma mère m'a achetée
Et mon père fut enceint de moi,
La gazelle m'a élevée,
Le fils du Sultan m'a épousée,
Et sa méchante de cousine
C'est elle qui est la cause de mon malheur ¹.

Puis elle ajoutait :

— Jardinier, ô jardinier, dis-moi, est-ce que le fils du Sultan est arrivé ou pas encore?

— Pas encore, répondait le jardinier.

— Pleurez, ô arbres, pleurez, ô pierres, pleurez
ô poissons du fond des mers, disait alors l'oiseau; et

1. *Taffâh lahlala*
hada ma 'mal biya
Yamma chratni
baba hbal biya
Laghzala rabbatni
Would es-Soultan dkhal biya
el Kafra dbent ammou
hia elli biya.

en l'entendant ces créatures se mettaient à pleurer.

Enfin le prince revint; aussitôt le jardinier alla lui parler de la mystérieuse colombe et le conduisit au jardin. Le prince entendit l'oiseau chanter :

— Jardinier, ô jardinier, dis-moi, est-ce que le fils du Sultan est arrivé ou pas encore?

— Il est arrivé, dit le jardinier.

— Riez, ô arbres, s'écria-t-elle alors, riez, ô pierres, riez, ô poissons du fond des mers. Et toutes ces créatures se mettaient à rire.

Le prince eut alors l'idée de demander à un autre hakim juif ce qu'il fallait faire pour attraper la colombe.

— Il faut, lui fut-il répondu, faire une cage en or avec une mangeoire d'or et un bassin d'or, puis suspendre cette cage à l'arbre sur lequel vient se percher l'oiseau, en laissant la porte ouverte.

Ainsi fit-on, et le prince eut la joie d'emporter chez lui la jolie colombe, laquelle était bien heureuse d'être dans une telle prison.

Quand la fille de son oncle¹ vit l'oiseau, elle se mit en colère et dit à son mari :

— Tu es vraiment comme un gosse : vas-tu te mettre à recueillir toutes les bêtes que tu trouveras?

Mais sans se soucier de ces reproches, le fils du Sultan caressait tendrement la colombe qui manifestait sa joie en poussant de petits cris. Tout à

1. On épouse souvent à Fès sa cousine germaine, et l'on emploie souvent ce terme pour éviter de nommer sa femme.

coup sa main rencontra un obstacle : sous les plumes de la tête, il y avait la tête d'une épingle. Il tire aussitôt celle-ci et voici que la jeune femme revient à son état naturel!

Ayant ainsi la preuve de leur perfidie, le prince fit brûler sa première femme et l'esclave qui l'avait conseillée, et il termina ses jours dans le bonheur avec la fille de la gazelle.

LE QANDIL DU SULTAN DE GNAOUA
SULTAN GNAOUA MHAREF BILQANDIL

211
Atlas I, 226

UN commerçant Fasi était allé en Guinée pour ses affaires. Il avait à Fès un associé auquel il avait recours pour l'envoi des marchandises.

Page 22 Il lui demanda un jour de lui faire parvenir du sucre *candi*. Mais il écrivit un peu vite et oublia le premier mot, si bien que son associé comprit qu'il s'agissait d'un *qandil* (lampe à huile). Ce qui ne laissa pas de l'étonner; car il se demandait ce que le voyageur pourrait faire de cet objet chez les nègres. Il lui envoya néanmoins une grande lampe en cuivre de forme ancienne qu'il avait.

Lorsque le Fasi de Guinée reçut ce qandil, il se demanda ce qui avait pu se passer. Mais il se décida à prendre la chose du bon côté et se dit :

— Si c'est une perte, je vais essayer de la réparer.

Il prit donc la vieille lampe démodée, la porta au Sultan de Gnaoua et lui en fit cadeau.

— Que fait-on de cette chose? lui demanda le roi nègre.

— Dans mon pays, répartit avec assurance le commerçant, notre maître le Sultan (qu'Allah prolonge ses jours!) met cet objet en bandoulière sur sa noble poitrine les jours de fête quand il siège sur son trône entouré de tous ses vizirs.

Tout heureux et tout fier, le Sultan de Gnaoua accrocha aussitôt le qandil à un cordon et se le passa en bandoulière. Puis il s'assit sur ce qui lui servait de trône et convoqua toute sa cour pour se faire admirer.

Après quoi, il remit au commerçant une grande quantité de poudre d'or.

Quand le Fasi rentra au Maroc, il raconta l'aventure à son associé. Celui-ci sentit sa figure devenir jaune d'envie et se dit :

— Si le Sultan de Gnaoua a donné un si beau cadeau à quelqu'un pour une vieille lampe de cuivre, que ne me donnera-t-il si je lui fais un don de grande valeur?

Il réunit donc des objets d'argent, de verres dorés et de belles étoffes, et partit chez les nègres de Guinée.

Aussitôt arrivé, il se rendit chez le roi et lui offrit le contenu de ses caisses, comptant bien recevoir assez d'or pour en charger au moins plusieurs chameaux.

Le Sultan de Gnaoua fut très embarrassé quand il vit toutes ces belles choses et réfléchit longtemps, se demandant quel cadeau il pourrait faire en échange.

Puis il releva la tête, remercia le Marocain, détacha la vieille lampe qu'il portait sur sa poitrine et la lui tendit, persuadé qu'il ne pouvait rien lui donner de plus beau.

Nous les laissons manger du fer et nous venons manger du *thrid*.

LE COMMERCANT QUI ÉTAIT ALLÉ
EN ÉGYPTÉ VENDRE DES QBAQEBS

Tales and Chiches Annotés n° 138

UN commerçant Fasi s'était moqué d'un confrère qui avait fait une mauvaise affaire. Ce dernier qui voulait se venger partit quelque temps en voyage, et quand à son retour son ami lui demanda d'où il venait :

— D'Égypte, répondit-il, et j'ai fait une très bonne affaire, je te prie de le croire! En Égypte on vend sept livres une paire de qbaqebs (sorte de sandale de bois assez haute qu'on porte dans les villes marocaines quand il y a de la boue).

Aussitôt l'homme se mit à acheter tous les qbaqebs de Fès. Les ouvriers de qbaqebs ne travaillaient que pour lui; toute sa fortune passa en qbaqebs.

Et il partit en Égypte. Arrivé au Caire, il loua une grande boutique et s'assit au milieu, si épanoui qu'on eût dit qu'il avait amené le lion par l'oreille.

Or les Égyptiens ont l'habitude d'envoyer un commissionnaire demander à tout nouveau commerçant des échantillons de ses marchandises.

Quand le commissionnaire vint chez notre marchand, il ne put d'abord en tirer un seul mot. A force d'insistance le Fasi finit par dire :

— J'ai apporté des qbaqeb.

— Et qu'est-ce que c'est que ça, des qbaqeb?

— Tiens, vois!

L'Egyptien éclata de rire et lui dit au revoir. Plusieurs commissionnaires vinrent ainsi et lui dirent tous au revoir après avoir beaucoup ri. Le commerçant finit par dépenser tout son argent et ne vendait toujours rien. Il alla voir un Marocain qui était l'ami du vizir du Khédive et lui raconta l'affaire des qbaqeb. Son compatriote éclata de rire, et notre homme comprit enfin qu'il avait été joué. Il implora son ami, le suppliant de le tirer d'embarras. Après avoir longtemps réfléchi, l'ami déclara :

— J'ai une idée. Je vais essayer de te sauver. Donne-moi une paire de ces qbaqeb.

Muni de ces chaussures, il alla chez son ami le vizir et lui dit :

— Il me faut rendre un service à quelqu'un qui est dans un grand embarras. Aide-moi.

Et il commença à raconter l'histoire du commerçant de Fès. Entendant prononcer le mot qbaqeb et apprenant ce que c'était et combien en avait apporté le marchand, le vizir pouffa se renversant la tête et tenant à deux mains son gros ventre secoué de rires spasmodiques.

— Le Khédive seul peut dénouer cette affaire,

dit-il, et il entra chez le Khédive, auquel il exposa toute l'affaire du Marocain.

— Mais, qu'est-ce que c'est que des qbaqeb? dit Sa Majesté, qui éclata elle aussi de rire après avoir appris la chose.

— Ah! Sidi, que Dieu te bénisse, dit le vizir. Il ne serait pas honorable pour nous qu'un étranger vînt dans notre pays pour faire faillite.

— Nous verrons, dit le Khédive.

Or, il advint qu'une fête fut quelques jours plus tard célébrée. Le Khédive fit proclamer par un crieur public que quiconque, homme ou femme, grand ou petit, viendrait à la fête prier sans qbaqeb aurait la tête tranchée.

Tout le monde se demandait ce que c'était que ces qbaqeb, à quoi servaient les qbaqeb. Chacun demandait à son voisin ou aux gens qu'il rencontrait dans la rue :

— Où donc achète-t-on des qbaqeb? Savez-vous ce que c'est que des qbaqeb?

On finit par découvrir le Marocain et sa boutique.

Celui-ci voyant tant de demandes à la fois augmenta immédiatement ses prix, et fit de très bonnes affaires. Le jour de la fête venu, tous les habitants du Caire vinrent accompagner le Sultan à la Mosquée, les pieds chaussés de qbaqeb, et après cela on les jeta.

Enrichi subitement, le commerçant revint dans

son pays, à Fès, où il rencontra son confrère qui le croyait ruiné.

— Tu as voulu me jouer un tour, lui dit-il, mais Dieu m'a sauvé.

— Je t'ai rendu la monnaie de ta pièce, répliqua l'autre. Maintenant nous sommes quittes.

Nous les laissons manger des pierres et nous venons manger des dattes.

MHAMMED LE MAGICIEN

MHAMMED EL HAKIM 2121

clavier V 68

UN homme avait sept filles qui étaient mariées à des 'afritz dans la partie inhabitée du monde. Il avait chez lui trois fils et il était tellement riche qu'il pensait avoir assez d'argent pour être à l'abri du besoin toute sa vie (mais il n'y a que les bonnes actions qui sauvent du malheur).

Il possédait une caisse toujours fermée. Personne ne savait ce qu'il y avait dedans.

Un jour il dit à ses fils :

— O mes enfants! si vous voulez ma bénédiction, n'ouvrez jamais cette caisse après ma mort.

— O notre père! dirent-ils en lui promettant de ne pas le faire. Que ta malédiction nous soit épargnée, et que ta bénédiction soit sur nous!

Le père mourut. Les trois fils se partagèrent ses biens et laissèrent dans un coin sans y toucher la caisse. Des jours passèrent et d'autres vinrent; et il arriva qu'un des fils, nommé Mhammed tomba dans la misère. Il alla trouver ses frères et leur dit :

— Vous voyez l'état où je suis tombé. Je vais ouvrir cette caisse.

— As-tu donc oublié la défense de notre père? dirent les deux autres?

— Il faut absolument que je l'ouvre, s'obstinait-il.

Il finit par les convaincre et la caisse fut ouverte. On y trouva un coq.

— Tu vois, il n'y a rien qui puisse t'enrichir. Prends ce coq et laisse-nous tranquilles, dirent les deux frères sans se demander comment cet animal avait pu vivre tant d'années enfermé sans manger ni boire.

Mhammed partit et rencontra un Juif qui, voyant le coq entre les mains d'un Musulman, voulut absolument l'acquérir et lui en offrit dix mithqals, somme considérable pour un coq qui ne valait alors généralement qu'un mithqal.

— Cent mithqals, s'écria le propriétaire. Je ne le céderai pas à moins.

Le Juif accepta, paya sur-le-champ et partit avec la bête. Alors Mhammed se dit en lui-même :

— Il faut bien qu'il y ait une vertu dans ce coq pour qu'on me l'achète si cher. Suivons ce Juif.

Il le suivit et le vit entrer dans sa maison et l'entendit qui disait à sa femme :

— Azzouna! j'ai maintenant toute la vertu magique qu'il me fallait.

Et il égorga le coq. Puis il ordonna à sa femme

de le plumer et de le mettre tout entier dans une jarre de terre cuite. Il prit ensuite cette jarre pour la porter au four et la faire cuire. Mais le Musulman le suivit et l'entendit recommander à l'homme du four de ne remettre la jarre qu'à celui qui lui pinçerait le petit doigt.

Quand le Juif fut parti, le Musulman entra chez l'homme du four et lui pinça le petit doigt.

— Elle n'est pas encore cuite, dit l'homme.

— Cela ne fait rien. J'ai oublié de mettre quelques épices. Je vais le faire et te la rapporterai.

L'homme du four lui rendit donc la jarre qui contenait le coq et Mhammed l'emporta aussitôt chez lui. Il fit cuire le coq et le mangea. Mais il trouva dans le corps un anneau. Il le mit à son doigt et l'examina curieusement. Ce faisant, il tourna l'anneau : aussitôt un 'afritz se présenta, dont les pieds touchait les eaux et la tête les cieux, et qui cria d'une voix de tonnerre :

— Ordonne, et j'exécuterai, Monseigneur! Tu m'as brûlé avec le feu ardent! Commande-moi quelque chose tout de suite! Si tu m'ordonnes de t'apporter les trésors de l'Inde, ils seront à toi! Si tu m'ordonnes de t'apporter les trésors de la Chine, ils seront à toi! Si tu ordonnes que les montagnes soient brisées, elles le seront.

— Je t'ordonne, dit Mhammed, de me bâtir un palais dans tel endroit, aux murs d'or incrustés de pierres précieuses, et de m'y transporter.

Le 'afritz obéit. Quand le lendemain matin, le muezzin de cet endroit, montant au minaret de la mosquée pour appeler à la prière, vit ce splendide palais surgir en une nuit là où il n'y avait rien la veille, il se mit à bafouiller. Le Sultan l'entendit qui prononçait les formules tout de travers et envoya demander s'il était devenu fou. Mais le messenger ne revint pas. Il en envoya d'autres; aucun ne revenait. Il finit par y aller lui-même et fut stupéfait de voir le palais merveilleux.

— Le propriétaire de ce palais, se dit-il, doit être un magicien puissant; et il va s'emparer de mon trône. Il faut que je me le concilie en lui donnant ma fille.

Le Sultan se rendit donc au palais avec ses ministres et toute sa cour.

Mhammed le Magicien accepta la fille du Sultan et les noces furent immédiatement célébrées dans le palais d'or. La princesse était très jolie et très bonne. Ils vécurent très heureux. De temps en temps il lui passait au doigt le bel anneau pour le lui faire admirer. Elle en ignorait la puissance. Nous les laissons dans le bonheur et notre conversation retourne à la prière pour le Prophète.

Pendant ce temps le Juif était retourné au four chercher sa jarre. Il pinça le petit doigt de l'homme qui lui dit :

— Mais tu ne vas pas passer toute ta vie à me prendre le petit doigt! Une fois suffit.

— Comment? s'écria le Juif.

— Si ce n'est toi, c'est ton envoyé.

— Je n'ai envoyé personne.

— Un Musulman est venu l'autre jour, m'a pincé le petit doigt comme nous avons convenu et je lui ai donné la jarre.

Le Juif rentra chez lui furieux et dit à sa femme qu'il allait partir et ne reviendrait qu'après avoir retrouvé ce qu'il avait perdu.

Il se déguisa en colporteur, emportant divers petits objets à vendre aux femmes, et partit. Après avoir longtemps voyagé il arriva dans la ville où était Mhammed le Magicien et vit le palais d'or incrusté de perles.

— Sans doute que l'anneau magique est là-dedans, se dit-il; car les hommes ne peuvent bâtir des palais d'or incrustés de perles.

Il approcha du palais, tourna autour en criant :

— Colporteur! Colporteur! le Khol! les peignes, les colliers!

La princesse l'entendit et voulut acheter quelque chose. Mais elle n'avait pas d'argent sur elle et son mari était absent.

— Veux-tu me donner telle chose en échange de cette bague? *Narr II 201 (p 393)*

— Oui, dit-il.

Prenant d'un geste avide l'anneau de la sagesse, il le mit à son doigt et le tourna.

Aussitôt le 'afritz se présenta. Le Juif lui ordonna

de prendre le palais avec tout ce qu'il contenait et lui-même, et de le poser dans la partie inhabitée du monde.

Le génie obéit.

Quand Mhammed revint, il ne vit plus rien que la terre nue. Le Sultan fut fort mécontent et crut qu'il avait été joué.

— Qu'as-tu fait de ma fille? Où est ma fille? dit-il à Mhammed.

Et comme celui-ci ne pouvait répondre, il le fit mettre en prison. Mhammed réussit à s'enfuir et marcha longtemps. Rencontrant un berger, il échangea avec lui ses habits et poursuivit sa route. Il arriva enfin dans le pays désert où étaient ses sœurs, les épouses des génies. Chacun de ceux-ci était d'un rang supérieur à l'autre.

Mhammed mendiait de porte en porte. Il arriva devant la maison d'une de ses sœurs qui l'entendant s'étonna fort, car elle n'avait jamais entendu dans ce pays la voix d'un homme. Elle sortit et lui dit :

— Qui t'a amené dans ce pays, ô homme? Si le 'afritz arrive, il va t'effacer et effacer la terre sur laquelle tu marches...

— O Lalla, dit-il, n'as-tu pas vu un palais passer par ici?

— Oui, dit-elle. J'en ai vu un voler à travers les airs.

— Je suis, dit-il, de telle ville, et je suis un tel fils d'un tel. Et il lui raconta son histoire.

Elle le reconnut pour son frère et l'embrassa en pleurant.

— Comment ferai-je, dit-elle, pour que le 'afritz ne t'aperçoive pas? Entre dans la maison. Je vais t'y cacher.

Lorsque le 'afritz arriva, il s'écria :

— Je sens l'odeur de l'homme dans la maison.

— Mais il n'y a personne, lui dit sa femme.

— Si tu ne m'apprends pas ce qui se passe, menaçait le génie, je t'effacerai et effacerai la terre sur laquelle tu es!

— Si tu me promets de ne rien me faire, dit-elle, je te dirai.

— Je te le promets, si tu dis la vérité.

Alors la femme lui raconta tout.

— Comment! s'écria le 'afritz. Tu as un frère! Montre-le moi.

Il interrogea Mhammed et vit que ses déclarations concordaient avec celles de sa sœur. Mhammed lui demanda s'il n'avait pas vu le palais traverser les airs.

— Oui, dit le génie, qui accepta d'aider Mhammed. Je puis te conduire et te protéger dans les limites de ma domination; mais pas plus loin; sinon le mari de ma belle-sœur, qui est d'un rang plus élevé que moi, m'effacerait et effacerait la terre sur laquelle je marche. Mais sois mon hôte trois jours, et je te mènerai aux limites de mon domaine.

Ainsi fit-il. Quand Mhammed fut sorti des



domaines du 'afritz son beau-frère, il entra sur ceux de l'autre, alla mendier à la porte de sa seconde sœur qui le cacha de même et le recommanda à son mari, lequel consentit à le porter jusqu'aux limites de sa domination. Et les choses se passèrent de même sept fois.

Le septième 'afritz apprit à Mhammed le Magicien que c'était le Juif qui s'était emparé par surprise de l'anneau et avait emporté le palais, où il habitait avec la femme de Mhammed, tuant tout ce qui en approchait, homme, génie ou animal marchant sur terre ou volant dans l'air.

Mhammed se mit à pleurer et à supplier son beau-frère de l'aider.

— Par amour pour ta sœur et par amitié pour toi, dit le 'afritz, je vais me changer en colombe et porter à ta femme une lettre de toi.

Mhammed écrivit une lettre qui aurait fait pleurer les cœurs les plus durs, racontant à sa femme tout ce qui s'était passé et lui conseillant de s'emparer de l'anneau du Juif, de le tourner sur son doigt et d'ordonner au génie de l'anneau d'aller le chercher, lui Mhammed.

Le 'afritz, changé en colombe, prit la lettre dans son bec, emporta aussi un soporifique, et partit à tire-d'ailes. Arrivé au-dessus du palais, il jeta immédiatement cette substance sur le Juif qui tomba dans un profond sommeil et ne put le tuer. Continuant à voler, la colombe alla porter la lettre à la fille du

Sultan prisonnière et lui remit en même temps un autre paquet de poudre soporifique pour qu'elle le fit prendre à nouveau au Juif en cas de nécessité.

La princesse ayant lu la lettre de son mari fut un peu consolée et renaquit à l'espoir. Elle se rendit près du Juif, qui était encore endormi. Elle lui prit l'anneau qu'elle mit à son doigt et tourna. Le 'afritz, serviteur de l'anneau, s'étant présenté, elle lui ordonna d'aller chercher Mhammed. Celui-ci étant arrivé, mit la bague à son doigt, tourna l'anneau et dit au génie de prendre le Juif, de l'élever jusqu'au ciel et de le laisser tomber par terre pour le mettre en pièces. Puis il lui fit reporter le palais à sa première place.

Quand le Sultan vit revenir le palais à travers les airs, il fut tellement étonné et épouvanté à l'idée de la vengeance possible de son gendre que la respiration lui manqua et qu'il exhala sa vie dans un râle. Alors les tambours battirent et les trompettes sonnèrent pour célébrer l'avènement de son successeur, Mhammed le Magicien.

MOULAY EN-N'ASS

IL y avait un Sultan dont la vie entière s'était passée en vaines prières pour avoir un fils. L'Octroyeur des destinées ne l'exauça qu'une fois parvenu au seuil de la vieillesse. Le vieux roi fut alors si heureux de voir un enfant de sa chair qu'il voulut lui donner le plus merveilleux de tous les prénoms. Aucun ne lui semblait assez joli. Il réunit tous ses vizirs, hommes d'âge et d'expérience, et leur dit :

— O mes vizirs pleins de science, indiquez-moi, je vous prie, le plus beau des prénoms pour que je le donne à ce fils de mon sang, moelle de mes os, prunelle de mes yeux et angle de mon foie.

Chacun donna son avis et le grand vizir finit par dire :

— Je ne trouve rien de plus doux, de plus exquis, de plus charmant que de l'appeler N'âss (Sommeil).

— Il'en sera ainsi, dit le Sultan.

Mais nul n'échappe à sa destinée et il était écrit que la vieillesse du Sultan serait, du fait de son enfant bien-aimé, assombrie par d'âpres inquiétudes.

Quand Moulay en-N'âss eut dix ans, une fée *rouhannia* qui, passant une nuit devant la fenêtre, le vit dormir, tomba amoureuse de lui, l'enleva et quelques années après l'épousa. Toutes les recherches furent vaines et le roi se montra inconsolable.

Or il y avait dans la ville un homme qui, devenu veuf, s'était remarié. Et sa nouvelle femme détestait la fille qu'il avait eue de la première. Pour s'en débarrasser, elle la faisait coucher toute seule dans une chambre sombre qui donnait sur la rue. Et la pauvre jeune fille était très malheureuse. Elle pleurait sans cesse sa mère morte et ne s'habituaît pas à la solitude de cette chambre. N'arrivant pas à trouver le sommeil et pour bercer son ennui, elle se mit à chanter d'une voix plaintive.

— Où es-tu, Moulay en-N'âss (Monseigneur le Sommeil?) Je t'aime, Moulay en-N'âss. Je t'aime plus que mes parents, viens près de moi, ô sidi N'âss plus chéri que ma mère.....

Or ce soir-là, le Sultan, déguisé, était sorti dans la ville et, passant sous la fenêtre de cette jeune fille entendit sa plainte : « Où es-tu Moulay-N'âss? » Il crut qu'il s'agissait de son fils et rentra en hâte au palais communiquer ce qu'il avait entendu à sa femme.

— Demandons, dit celle-ci, au père de cette jeune fille de nous donner sa main pour notre fils, et ainsi nous verrons sans doute revenir ce dernier au palais.

Le Sultan suivit ce conseil, envoya chercher le père de la jeune fille et la lui demanda en mariage pour son fils Moulay en-N'âss.

— Sur ma tête et mes yeux, dit l'homme, en embrassant la terre devant le roi.

On fit donc venir la jeune fille, on la conduisit au hammam, on la parfuma, on l'habilla d'habits de rois et de fils de rois, et on la fit entrer dans la chambre nuptiale ornée de la façon la plus splendide.

Elle y resta seule; mais hélas, aucun mari ne se présenta. A la fin de la nuit on l'entendit seulement répéter, comme à l'habitude, pour faire venir le sommeil : « Où es-tu, Moulay en-N'âss? Je t'aime plus que mes parents. Viens, o Sidi N'âss, plus chéri que ma mère... »

Au bout de plusieurs mois, la *rouhannia*, attirée par le chant où revenait sans cesse le nom de son époux Moulay N'âss, apparut à la jeune fille et lui dit :

— Demain, il faut dire au Sultan de t'envoyer des pommes.

Ce qu'elle fit par l'intermédiaire d'une de ses servantes.

Le Sultan et sa femme lui en envoyèrent de très belles, contents et persuadés que leur bru avait des envies de femme enceinte.

Quelques jours après, la *rouhannia* se présenta et dit :

— Demande demain des poires.

Et ainsi, à plusieurs reprises, elle lui fit demander diverses espèces de fruits. Puis elle lui ordonna un jour :

— Annonce demain que le mois un tel, tu vas accoucher.

La jeune fille obéissait toujours et la fée lui disposait sous sa robe des épaisseurs successives de toiles pour grossir son ventre et lui donner l'aspect d'une femme enceinte. Précisément, alors, la rouhannia était elle-même enceinte pour de bon. C'était d'ailleurs pour la troisième fois, car elle avait déjà eu deux enfants de Moulay N'âss, le fils du Sultan. Et le jour où elle sentit les douleurs de l'enfantement, elle vint au palais dans la chambre de la jeune fille, mit au monde un garçon, l'y laissa et disparut.

La jeune fille se mit à crier de toutes ses forces. La chambre se remplit aussitôt de monde. Le Sultan et sa femme arrivèrent, embrassèrent tendrement le nouveau-né, et furent dès lors certains que leur fils venait dans cette chambre, sans pourtant qu'on pût jamais le voir.

Deux lunes ne s'étaient pas encore écoulées, la rouhannia revint et dit à la jeune fille de demander des pêches. Le Sultan lui fit porter les plus belles de ses vergers; et tout se passa comme l'année précédente: au bout de neuf mois la fée vint mettre au monde un nouveau garçon chez la jeune fille. Des fêtes somptueuses furent célébrées, sur l'ordre du Sultan ravi. Comme son frère, l'enfant fut élevé au

palais. Tous deux étaient tendrement aimés du roi et de la reine qui les considéraient comme les enfants de leur fils, Moulay N'âss, et de sa jeune épouse.

Un jour la fille de l'air vint chez celle-ci et lui conseilla de demander au Sultan d'organiser pour elle une partie de plaisir dans les jardins. Docile, la bru supposée du Sultan envoya son 'arifa lui dire qu'elle s'ennuyait dans sa chambre solitaire et serait heureuse de passer une journée à se réjouir dans les jardins avec des musiciennes et des chanteuses.

Avec joie le Sultan fit organiser une fête splendide dans le plus beau de ses jardins. Et ce jardin était en vérité un lieu de délices renfermant tout ce qui pouvait flatter les yeux et dulcifier les sens. Les vignes grimpantes, lourdes d'énormes grappes, se suspendaient avec grâce aux arbres, épanouissant leurs fruits rouges ou dorés au milieu des verts feuillages, ou formaient des treilles régulières pleines d'ombre, de fraîcheur et de parfums. Les palmes se balançaient doucement au vent tiède, les fleurs multicolores se baignaient dans d'innombrables ruisseaux qui semblaient les abandonner à regret. Et les pommes odorantes, les pêches et les amandes duvetées, les abricots dorés, les figues mielleuses craquelées, les poires d'Alep, les grenades entr'ouvertes surchargées de rubis, les oranges en fête, les bananes à la chair fourrée, suspendues aux divers

feuillages, donnaient un avant-goût du Paradis, tandis que les lourds citrons pendaient comme des castolettes d'or, et que des milliers d'oiseaux chantaient ivres d'amour et de soleil.

La jeune fille qui depuis de longs mois n'était pas sortie de sa chambre s'enivrait elle aussi du grand air, et se réjouissait d'entendre les belles voix des chanteuses ou des musiciens assis au milieu des bosquets.

Se promenant par les allées de ce jardin délicieux, elle aperçut tout à coup deux garçons de cinq ou six ans qui se disputaient âprement et ne tardèrent pas à en venir aux coups de poings, aux coups de pied, aux coups de tête, et s'excitèrent tellement qu'ils tirèrent chacun de sa poche un long canif et se précipitèrent l'un sur l'autre le bras levé. Voyant qu'ils allaient se tuer ou s'estropier irrémédiablement, la jeune fille voulut les séparer et s'efforça de les calmer par de douces paroles et de sévères réprimandes. Mais en vain. Tout ne faisait qu'irriter davantage les deux gamins.

Alors elle prit l'un de force, l'entraîna près d'un arbre et l'y attacha solidement avec son foulard de tête. Puis elle saisit de même l'autre garçon et le lia à un autre arbre avec la cordelette de soie et d'or qui retenait la manche de sa tunique. Au moment même surgit devant elle la rouhannia sous l'aspect d'une Adamite, laquelle voyant les enfants dans cette situation s'écria d'un ton plein de colère :

— Quel est l'impertinent qui a fait cela? Qui a osé attacher ainsi mes deux fils?

Mais la jeune fille essaya de la calmer, s'excusant et expliquant qu'elle n'avait agi de cette façon que pour les empêcher de se tuer mutuellement.

— C'est vrai, dirent les deux frères. Nous nous sommes querellés et battus. Si cette femme ne nous avait pas séparés, nous nous serions tués dans notre rage.

— Que Dieu te récompense! dit alors la rouhani radoucie. Je te remercie de tout cœur et pour te prouver ma reconnaissance, je te donnerai ton mari. Il viendra ce soir même dans ta chambre.

La jeune fille ne comprenait rien à ce discours, mais reprit le chemin de ses appartements. Au moment même où elle arriva devant sa chambre, la porte s'ouvrit, elle vit un beau jeune homme qui la salua gracieusement et lui dit :

— O ma maîtresse, Allah enfin nous réunit. Je suis Moulay en-N'âss, fils du Sultan et ton mari.

De plus en plus étonnée, mais émue dans le fond de son cœur, elle lui rendit le salam, lui disant qu'elle le croirait volontiers quand il aurait été vu par ses parents. Aussitôt mandés, le Sultan et la Sultane serrèrent, pleins de joie, leur fils dans leurs bras, et lui firent raconter son histoire.

De nouvelles fêtes plus somptueuses et plus joyeuses que les premières furent célébrées cette fois pour leur véritable mariage. Les vieux souve-

rains aimèrent de plus en plus leur bru qui avait été, grâce au Maître des sorts, la cause du retour de leur fils bien-aimé, et ils vécurent heureux près d'eux. jusqu'à la venue de la Séparatrice des amis, de la Destructrice des palais et la Constructrice des tombeaux, l'Inexorable, l'Inévitable!

L'HOMME QUI VOLAIT
UNE FOIS PAR AN

IL y avait un homme qui volait une fois par an. A part cela, il était fort honnête.

Le jour de son vol annuel, il se trouvait cette fois au sanctuaire de Moulay Idriss. Il y vit un homme bien habillé qui venait là quotidiennement et passait la journée à prier. Notre homme le suivit le soir venu et le vit entrer dans une maison. Il pénétra dans celle-ci derrière lui et le vit qui se déshabillait et changeait ses beaux vêtements pour des guenilles, mangeait des croûtes de pain, s'éclairait d'une vieille lampe à huile et se remettait à prier.

— Voici un saint homme, se dit l'homme qui ne volait qu'une fois par an. Il vit pieusement et pauvrement. Par Allah je jure que tout ce que je vole-
rai aujourd'hui sera pour lui.

Il sortit de la maison par la porte de la terrasse et se rendit au mellah (quartier juif) où il apprit par hasard qu'un riche commerçant juif allait ce soir-là épouser de force une musulmane.

— Par Allah je jure, se dit-il alors, de sauver

cette musulmane et d'empêcher ce mariage impie.

Il s'embusqua au coin d'une rue sombre et quand vint à passer un juif, il lui donna un grand coup dans le ventre qui l'étourdit, lui prit ses habits, les revêtit, et se rendit, déguisé ainsi en juif, à la maison où l'on célébrait le mariage.

Se mélangeant à la foule et parlant avec l'accent juif, en prononçant les *s* comme des *ch*, il chercha à savoir où se trouvait la musulmane. Il finit par arriver à la chambre où elle se trouvait et l'entendit qui priait :

— O saint Abdelqader el Jilani, sauve-moi de ce mécréant.

Il entra alors et se fit connaître d'elle. La malheureuse lui raconta qu'elle avait été volée dans son enfance et que le riche commerçant juif voulait maintenant l'épouser malgré elle.

— Je vais te sauver, si Dieu veut, lui dit-il.

Et il attendit que tous les assistants fussent ivres d'eau-de-vie et s'endormissent. Alors, il mit la jeune fille dans une grande caisse avec tous ses bijoux et l'emporta par la terrasse. Puis il se rendit à la maison du pauvre homme pieux qui dormait depuis longtemps et y laissa le tout.

Le lendemain matin, les juifs, en se réveillant, se rendirent compte de la disparition de la jeune fille et des bijoux. Ils allèrent se plaindre au Sultan qui donna l'ordre de fouiller toutes les maisons de la ville.

Après avoir cherché longtemps en vain, les gardes arrivèrent à la maison du saint homme.

— Je vous promets que ce n'est pas ici que vous trouverez ce que vous cherchez, leur dit le commissaire du quartier. C'est un saint homme qui habite cette maison; il passe toute la journée à Moulay Idriss et il est incapable de voler. Je vous garantis que cette maison est tout à fait vide.

Les gardes passèrent donc sans perquisitionner et continuèrent à visiter toutes les maisons de la ville. Puis ils revinrent déclarer au Sultan qu'ils avaient cherché partout, sauf dans une maison pour laquelle le commissaire du quartier avait donné sa garantie, et n'avaient rien trouvé.

— Il faut perquisitionner aussi dans cette maison-là, ordonna le Sultan.

Ils retournèrent donc, allèrent chercher l'homme à Moulay Idriss et revinrent avec lui qui était bien tranquille, car il ne s'était encore aperçu de rien.

On ouvrit, on entra et on trouva la femme chez lui avec la caisse et les bijoux.

On saisit le pauvre homme qui n'y comprenait rien lui-même, et on le conduisit au Sultan en emmenant aussi la femme et la caisse.

Heureusement, l'homme qui était la cause de toute cette affaire les accompagna, et expliqua les choses au Sultan.

— C'est moi, dit-il, qui ai enlevé la jeune fille et l'ai portée chez cet homme. Mais la jeune fille est

une musulmane qui avait été volée et qu'on voulait épouser de force.

Le Sultan fut émerveillé et le félicita chaleureusement.

— C'est toi, dit-il, qui épouseras la jeune fille, et tu partageras les bijoux avec le saint homme que tu as voulu enrichir. Quant aux juifs qui ont volé la jeune fille, ils seront punis. Allez en paix.

Nous les laissons manger des pierres et nous venons manger des dattes.

ET-TAHAR FARAJI

OU

LE CHEVAL D'OR

21981

5.05 II 259

Il y avait un bûcheron très pauvre, si pauvre que le jour de la naissance d'une petite fille, la première que Dieu lui envoyait, il n'avait même pas un bol de sauce pour donner à sa femme. Il s'en alla très triste à la forêt chercher du bois.

Mais à peine avait-il donné un premier coup de hache à un arbre, qu'un génie épouvantable en sortit et lui cria d'un ton menaçant :

— Pourquoi me frappes-tu?

— Je suis, dit-il, un pauvre homme et je viens d'avoir un petit bébé. Aujourd'hui comme d'habitude, je suis venu à la forêt chercher du bois pour le vendre et nourrir ma famille.

Le génie lui ordonna d'attendre un instant et revint bientôt avec un cheval en or, incrusté de perles et de diamants qui marchait et galopait comme un cheval vivant.

— Prends ce cheval, dit-il au bûcheron, je t'en fais cadeau. Il ne mange pas de l'orge et de la paille

comme les autres chevaux, mais chaque jour un panier de dattes et un seau de lait.

Après avoir remercié le génie, notre bûcheron se rendit à la ville dans l'intention d'offrir au Sultan le merveilleux animal. Arrivé à la porte du palais, il demanda audience, fut reçu par le Sultan qui admira beaucoup le cadeau et lui donna, en échange, assez d'argent pour être à l'abri du besoin tout le reste de ses jours.

Le Sultan mit le cheval d'or dans une écurie spéciale et ordonna de le nourrir avec soin. Mais comme le bûcheron avait oublié de dire ce que mangeait l'animal, celui-ci refusa de toucher à l'orge et au foin qu'on lui offrait. Il fallut aller chercher le bûcheron qui donna le renseignement et repartit avec une nouvelle somme d'argent.

Un jour le cheval dit à l'esclave qui s'occupait de lui :

— Va chez le Sultan et dis-lui que Et-Tahar Faraji, le cheval doré et incrusté, veut épouser sa fille, Lalla 'Aïcha.

L'esclave fit la commission et en entendant cela le Sultan furieux ordonna de trancher la tête au malheureux en disant : « Les chevaux ne parlent pas ». Et il attacha au service du cheval un esclave nègre, venu tout récemment de Guinée et encore tout à fait sauvage, qu'il jugeait incapable de mentir.

Le cheval d'or dit au nègre les mêmes paroles

qu'au premier serviteur. Le Sultan, en l'entendant faire la même commission de la part du cheval, voulut lui faire aussi trancher la tête.

— Non, Seigneur, non, Seigneur! dit l'esclave. Viens écouter toi-même.

Le Sultan se rendit à l'écurie et s'arrêta derrière la porte pour écouter. Le cheval dit alors à l'esclave :

— Je sais bien que le Sultan est derrière la porte. S'il n'accepte pas de me donner sa fille, s'il ne me l'accorde pas en mariage dans trois jours, je tuerai tout le monde ici.

Intimidé, le Sultan accepta, et trois jours après, la princesse se trouvait, dans la cour du palais, en robe de mariée, à la disposition du cheval d'or, Et-Tahar Faraji.

Ce cheval était un ogre que le génie de la forêt avait élevé. Il prit la fille du Sultan sur son dos et l'emporta dans la maison du génie où il l'installa en la confiant aux soins d'une jeune négresse. Celle-ci servait sa maîtresse, lui préparait ses repas, et le soir elle lui offrait une tasse de thé. Mais dans ce thé, il y avait une poudre qui faisait dormir. Sous l'action du soporifique, la princesse perdait connaissance; sa servante la déshabillait et la portait sur son lit. Alors arrivait l'ogre Et-Tahar Faraji qui prenait la nuit sa forme naturelle et passait toute la journée dans l'écurie du Sultan sous celle d'un cheval.

Après quelques jours, la jeune fille eut un vif

désir de revoir sa famille. Elle chargea la négresse d'en demander la permission à son mari. Et-Tahar Faraji accepta et permit à sa femme d'aller chez le Sultan, son père; il lui donna même de beaux cadeaux pour celui-ci. La négresse recommanda à sa maîtresse :

— Si on te demande ce que tu manges, ce que tu bois, où tu habites et ce que tu fais, ne réponds que par ces mots : « Je ne sais pas ». Et dans trois jours, sois prête à repartir, car le cheval d'or viendra te chercher.

La princesse se rendit donc au palais de son père qui la revit avec joie et lui posa toutes sortes de questions sur sa nouvelle vie. Mais elle répondait toujours :

— Je ne sais pas... je ne sais pas...

Mais on la pressa si bien qu'à bout de patience, elle finit par tout dire.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que tu es bête, mon enfant, lui dit alors sa belle-mère, de vivre ainsi sans même voir ton mari. Mais je vais te donner un moyen de tout découvrir. Prends cette serviette-éponge et quand ta servante t'offrira le verre de thé, jette-le dedans sans qu'elle s'en aperçoive, puis fait semblant de dormir.

Trois jours après, le cheval d'or vint chercher la princesse et l'emporta dans la forêt. La jeune femme suivit les conseils de sa marâtre, jeta dans la serviette le liquide soporifique et se laissa porter

sur le lit, comme si elle dormait profondément. Au bout de quelques minutes, l'ogre son mari arriva sous la figure d'un homme et s'endormit. Alors la princesse alluma la lampe et aperçut une montre sur la poitrine de son mari.

Contes
fasis, 132

Elle trouva la montre très jolie et l'ouvrit par curiosité. Que vit-elle alors? Un escalier, qu'elle descendit jusqu'à ce qu'elle arrivât dans un splendide palais dont toutes les chambres étaient remplies d'objets merveilleux, de beaux meubles, de somptueux coussins, de plafonds sculptés, et partout de l'or, des pierres précieuses et, en outre, un abondant festin composé des plats les plus alléchants. Elle demanda aux gens qu'elle rencontra à qui appartenait tout cela :

— A Lalla 'Aïcha, lui répondit-on, à la fille du Sultan qui a, de sa propre main, détruit tout son bonheur.

'Aïcha était le propre nom de la princesse qui, très effrayée, s'enfuit et remonta l'escalier. Mais au moment où elle sortait, la montre se referma sur ses habits et elle se trouva prise comme au piège. Elle se mit à tirer sur sa robe, ce qui réveilla son mari, lequel voyant tout ce qui se passait, s'écria très en colère :

— Tu ne me reverras plus jamais!

A ces mots, le palais s'écroula, tout disparut; maison, gens, meubles, tout s'anéantit et il ne resta plus autour de la princesse qu'un tas de cendres noires.

La pauvre femme partit, marchant au hasard des lieues et des lieues et finit par arriver devant une montagne toute jaune :

— Pourquoi, ô montagne, dit-elle, es-tu de cette couleur?

— C'est que monseigneur Et-Tahar Faraji est passé près de moi et que ses habits étaient tout jaunes, répondit la montagne.

La princesse poursuivit sa route et passa devant une montagne rouge.

— Pourquoi, dit-elle, ô montagne, es-tu rouge?

— C'est que monseigneur Et-Tahar Faraji est passé près de moi, et que ses habits étaient rouges.

Puis elle vit une montagne noire à laquelle elle demanda pourquoi elle était de cette couleur.

— C'est que monseigneur Et-Tahar Faraji, dit la montagne, est passé devant moi et que ses habits étaient noirs.

Elle passa ainsi devant des montagnes de différentes couleurs qui lui faisaient toutes des réponses analogues; et elle finit par arriver devant une montagne blanche, qui lui répondit :

— C'est que monseigneur Et-Tahar Faraji habite en moi.

— Je t'en supplie au nom de Dieu, s'écria-t-elle dis-moi où il est.

— Promets-moi de ne pas lui dire que c'est moi qui t'ai indiqué sa cachette, dit alors la montagne.

— Je te le promets.

— Eh bien, il est dans cet arbre.

La princesse se dirigea vers l'arbre, vit Et-Tahar Faraji, tomba à ses pieds et le supplia de lui pardonner.

— Je te pardonne, dit-il, mais à la condition de ne plus jamais reparler de ta famille et de ne plus jamais vouloir aller chez ton père.

Ils repartirent ensemble, réconciliés, et Et-Tahar Faraji rentra sous la forme du cheval à l'écurie du Sultan, laissant son épouse dans la maison de la forêt, où il revint désormais la retrouver tous les soirs.

SIDI JERRAR THNOUKOU
LE TRaineur DE Vieilles Babouches

UN fabricant d'étoffes de soie avait quatre ateliers. Il était très riche.

Quelques jours avant la fête du mouton, l'aïd el kebir, il se rendit à sa fabrique pour payer les ouvriers. En montant l'escalier, il entendit quelqu'un qui disait :

— C'est demain la grande fête. Dieu le Donneur va nous donner de l'argent.

Il monta, s'assit, distribua la paye et des avances à son personnel, sauf à celui qui avait parlé, auquel il déclara :

— Puisque c'est Dieu le Donneur, adresse-toi à lui. Moi, je n'ai rien pour toi.

Le pauvre homme sortit en pleurant et raconta la chose à sa femme :

— Dieu te rendra riche sans cet homme, lui dit celle-ci en le consolant.

C'était un très pauvre homme, qui avait beaucoup de peine à gagner sa vie, était vêtu de vieux habits et chaussé de babouches si usées qu'on l'ap-

pelait Sidi Jerrar Thnoukou, le traîneur de vieilles babouches.

Il sortit et arriva sur une place, devant un magasin où il y avait un négociant qui cherchait quelqu'un pour conduire de Fès à Meknès quatre mulets chargés de marchandises.

— Je te donnerai un rial (5 francs) pour chaque mulet. Tu reviendras après-demain.

Le pauvre accepta, conduisit les marchandises, et repartit le lendemain avec les mulets.

A mi-route, la patte d'un des mulets s'enfonça dans un borbier jusqu'au genou. Sidi Jerrar Thnoukou prit la patte de la bête et la retira; et voilà qu'il découvrit une grosse marmite remplie de pièces d'or, dans le borbier. Il prit tout ce qu'il put de ces pièces dont il remplit le sac de l'âne et continua sa route.

Arrivé à Fès, il se rendit directement chez lui, mit une partie de l'argent dans sa sacoche et cacha l'autre soigneusement sans rien dire à sa femme.

Il rendit ensuite les mulets à leur propriétaire et se promena dans la ville. Passant dans les souks, il vit des gens qui vendaient aux enchères une maison avec tout ce qu'elle contenait : meubles, femmes, esclaves. C'était la maison d'un caïd disgracié dont le Sultan avait confisqué les biens.

Jerrar Thnoukou s'approcha et enchérit sur les offres des gens les plus riches de la ville. Tout le monde riait en voyant ce pauvre homme en gue-

nilles proposer de si grosses sommes. Plus on enché-
rissait, plus il offrait. A la fin, tous s'arrêtèrent et la
maison lui fut adjugée.

— Il faut payer comptant, lui dit-on.

Il donna tout de suite des arrhes, et dit qu'il
paierait le reste le lendemain matin.

Le lendemain en effet les hommes d'affaires du
Sultan vinrent encaisser chez lui la somme puis le
conduisirent à la maison dont il devenait proprié-
taire.

C'était un palais magnifique à la cour pleine de
fleurs et de jets d'eau, aux chambres pleines de
sophas soyeux richement brodés, aux plafonds mer-
veilleusement sculptés et peints des plus délicates
couleurs.

De nombreux esclaves des deux sexes attendaient
le nouveau propriétaire.

— Voici votre maître, leur dit-on, en montrant le
pauvre homme aux vieilles babouches usées et aux
vêtements en guenilles.

On chauffa un bain pour Sidi Jerrar Thnoukou
dans un hammam voisin, on le lava, on le massa, et
on lui mit les habits du caïd; et il repartit après
avoir distribué des dinars d'or et recommandé qu'on
reçut honorablement tout à l'heure sa femme.

Il envoya quelqu'un chercher celle-ci qui vint
avec quelques petits chiffons.

Mais lui, envoya quatre beaux esclaves noirs
chargés d'habits magnifiques se mettre à sa dispo-

sition. Elle se déshabilla et aussitôt toutes les baigneuses et les masseuses s'empressèrent autour d'elle. Elle remerciait humblement. Quand elle eut fini, elle demanda à une baigneuse d'aller lui chercher ses vêtements, et on lui apporta les habits neufs.

— Mais vous vous trompez; ce ne sont pas les miens, disait la pauvre femme. Ne me les mettez pas, on me prendra pour une voleuse et on me mettra en prison.

Il fallut les lui mettre de force, malgré ses protestations et ses larmes, et on la conduisit sur un mulet à sa nouvelle maison.

Quand elle vit qu'on voulait la faire entrer dans celle-ci, elle cria encore plus, croyant qu'on voulait l'enlever et qu'elle ne reverrait jamais plus son mari.

On la fit entrer de force, puis on lui offrit une excellente collation pour réparer ses forces après le bain. Et c'est alors qu'elle vit entrer son mari dans les habits du caïd et qui ne traînait plus ses vieilles babouches.

Elle ne le reconnut que lorsqu'il eut enlevé son turban.

Le lendemain était le jour de la grande fête. On égorgea huit moutons bien gras dans la maison de Sidi Jerrar Thnoukou et les cuisiniers en firent quantité de mets différents tous plus succulents les uns que les autres.

Quant à l'ancien patron de Jerrar Thnoukou, au

fabricant de soieries, il envoya son fils porter à son ouvrier, à l'occasion de la fête, un peu de résidu de farine toute noire et l'estomac d'un mouton. Mais personne ne vint ouvrir au jeune homme et les voisins lui dirent :

— Jerrar Thnoukou n'habite plus ici.

Il se rendit à la nouvelle demeure de Jerrar Thnoukou et vit assis à l'entrée deux superbes esclaves magnifiquement habillés.

Ayant honte des saletés qu'il portait et les cachant derrière son dos, il demanda :

— Est-ce ici qu'habite Jerrar Thnoukou?

— Il faut dire : Monseigneur Jerrar Thnoukou, déclarèrent les serviteurs. Oui, il est le maître de cette maison.

De plus en plus gêné, le fils du fabricant de soieries vit arriver Jerrar Thnoukou lui-même qui le fit entrer, l'invita à s'asseoir, le fit manger, le parfuma, le traita très aimablement et le chargea de souhaiter bonne fête à son père.

Le fils raconta la chose au fabricant qui fut fort étonné. C'était un homme méchant et jaloux. Il voulut faire du mal à son ancien ouvrier. Pour cela, il réunit tout son personnel et annonça que Jerrar Thnoukou était devenu propriétaire d'une belle maison.

— Allez, leur dit-il, lui souhaiter bonne fête, et revenez me dire ce que vous aurez vu.

Sidi Jerrar Thnoukou reçut ses anciens cama-

rades aussi bien qu'il avait reçu le fils de son patron. Malgré ses gentillesse, ils repartirent très jaloux, et revinrent trouver le fabricant qui leur dit :

— Je vais aller dire au Sultan dont je suis le fournisseur que j'ai été complètement ruiné par ce Jerrar Thnoukou. Vous me servirez de témoin et attesterez qu'il m'a volé.

Ils acceptèrent et montèrent sur-le-champ au palais du Sultan, qui entendant cette plainte envoya deux gardes chercher Sidi Jerrar Thnoukou.

— Tu as donc volé ton patron, lui dit le Sultan.

Sidi Jerrar Thnoukou protesta de son innocence et raconta tout ce qui s'était passé.

— Si l'on ne me croit pas, ajouta-t-il, qu'on aille sur la route de Meknès : on trouvera dans un boubier une marmite où il reste encore quelques pièces d'or. Vous verrez qu'elles sont de la même frappe que la mienne.

Des notaires et des experts se rendirent aussitôt à l'endroit indiqué et constatèrent la vérité des dires de Sidi Jerrar Thnoukou.

Alors le Sultan fit clouer à un mur, les bras étendus, le méchant fabricant, dont tous les biens revinrent à celui qu'il avait calomnié, et les faux témoins furent jetés en prison.

Nous les laissons manger du fer et nous venons manger du *thrid*.

L'ANDOUS VERT
EL ANDOUS EL AKHDAR

Cherwin VIII 581

IL y avait un jardin dans une ville. Quiconque y entraît et y passait la nuit, le lendemain matin on le trouvait mort. Un jour un commerçant arriva dans cette ville et s'installa dans ce jardin avec toutes ses marchandises. Il y passa la première nuit, la seconde et la troisième et il était toujours vivant. Le matin du troisième jour, il était assis à la porte du jardin, lorsqu'une vieille passa près de lui et dit :

— Allah! ô jeune homme qui ne mérites pas le malheur, que fais-tu à la porte de ce jardin? Ne sais-tu pas que quiconque habite ici y trouve la mort?

— C'est le troisième jour que j'y passe, et je suis toujours en vie.

— As-tu visité le jardin tout entier?

— Non, en vérité.

Et la vieille partit sans rien ajouter.

Intrigué, le commerçant se mit à visiter le jardin dans tous ses recoins. Il arriva près d'un escalier

qu'il gravit, puis à une fenêtre qui donnait sur un autre jardin. Il se pencha et vit une jeune femme si belle qu'un troupeau qui l'aurait aperçue aurait cessé de brouter.

Il tomba évanoui.

Le lendemain la vieille repassa et ne trouvant pas le jeune homme, elle entra dans le jardin, chercha partout et finit par trouver le commerçant étendu à terre près de la fenêtre. Elle le ranima et lui dit :

— Que me donneras-tu si je t'amène celle que tu as vue?

— Je te donnerai tant et tant.

— Je ne te l'amènerai que si tu me donnes un rouleau d'andous vert.

— Ouakha. Entendu, dit-il.

Mais il eut beau chercher dans toute la qissaria de boutique en boutique, il ne trouva aucune pièce d'andous vert. C'est que cette étoffe ne se trouvait que chez le mari de la jeune femme du jardin.

Le lendemain il continua ses recherches et finit par arriver à la boutique de ce marchand qui lui dit :

— Il ne me reste qu'un rouleau de cette étoffe, et je ne puis te la vendre qu'à un prix très élevé.

Le commerçant paya tout ce qu'on lui demandait et porta la pièce d'andous vert à la vieille.

On appelait celle-ci la *Derqaouia*, du nom de la célèbre confrérie pieuse, et l'on avait pour elle un grand respect dans la ville, où tout le monde la prenait pour une sainte femme. Elle fréquentait les

meilleures familles, se promenait à petits pas par les rues de la ville, une sejjada de palmier nain sous le bras et entrait sous prétexte de prier dans les maisons.

Tout le monde l'aimait et la priait d'intercéder auprès des saints. Si ce qu'on désirait arrivait, on ne doutait pas que cela fût dû à sa baraka et on lui donnait une récompense qu'elle emportait avec componction.

La vieille fit un trou à une extrémité de l'étoffe, mit celle-ci sous son bras et partit chez la jeune femme.

— O mes petits enfants, dit-elle, aurez-vous une petite place propre pour que je fasse ma prière?

— Tout est propre, lalla ed-Derqaouia, lui dit-on; mais entre plutôt dans la chambre de sidi.

Après avoir prié sur sa sejjada, elle cacha sous l'oreiller du mari le rouleau d'étoffe, et sortit.

Quand le mari rentra, il s'étendit sur son lit, posa sa tête sur l'oreiller et entendit le crissement de l'étoffe. Apercevant le rouleau, il le reconnut pour celui qu'il venait de vendre, et une brûlure se fit dans son cœur. Il se leva, appela sa femme et lui dit :

— Va-t-en chez ta mère!

La pauvre femme fut très étonnée, car il l'aimait beaucoup et ne la laissait jamais sortir.

Laissons-la en train de mettre son haïk et son voile et revenons à la rusée Derqaouia.

Celle-ci était allée directement chez la mère de la

jeune femme. Quand celle-ci arriva à son tour toute en larmes, sa mère l'interrogea. Elle lui dit que son mari était revenu tout changé et lui avait ordonné de sortir, elle ne savait pourquoi.

— *Ouili ya bniiti!* ô ma petite fille! fit la vieille je viens de chez toi, et tu n'avais rien du tout.

— Qu'as-tu donc pu faire? ô ma pauvre fille, dit la mère en gémissant.

— Donne-moi ta main, dit alors la vieille à celle-ci. Par ces dix (doigts), continua-t-elle en lui serrant la main, ceci est la promesse de Dieu. Je te promets que ta fille retournera chez elle honorablement et dans la joie.

— Eh bien! qu'il en soit ainsi, fit la mère, ô khalti (tante) ed-Derqaouia. Je te récompenserai si ta baraka nous sauve.

La vieille se rendit alors chez le jeune commerçant.

— La chose est faite, lui dit-elle. J'ai tout arrangé et je vais t'amener la jeune fille.

Revenant alors chez la mère de celle-ci, elle consola les deux femmes et proposa à la jeune de l'emmener chez elle.

— J'ai, dit-elle, chez moi, les *hadharats*¹, et

1. Compagnie de femmes qui exécutent des musiques magico-religieuses : au cours de ces séances de chants et de danses des femmes entrent en communication avec les génies, sont possédées par tel ou tel Djinn, changeant alors de voix, indiquent des prescriptions et des remèdes. Ces séances ont lieu souvent sept jours de suite. On prépare alors des plats spéciaux, ayant des vertus magiques, qu'on envoie à

demain les *derqaouiats*, puis les *hamadcha*, puis les '*Aissaoua*, puis les '*arbiats*, puis les *gnâoua*, puis les *haddaoua* ¹. Cela te distraira pendant sept jours, il y aura beaucoup de jeunes femmes de bonnes familles; tu oublieras tes soucis. D'ici là, celui qui dirige les affaires du monde ouvrira.

— J'ai peur, objecta la mère, que son mari ne l'envoie chercher.

— Eh bien, j'y veillerai. Je ne m'absenterai de ce soin ni une heure ni une petite heure. Je viendrai tout le temps voir ici s'il y a du nouveau et si son mari l'appelle, je la lui conduirai sur-le-champ.

La jeune femme se peigna, se coiffa, mit ses plus beaux habits et partit chez la vieille.

— Mon âme n'a confiance qu'en toi, disait la mère, ô Lalla ed-Derqaouia, en leur disant au revoir.

Mais la vieille entremetteuse mena sa proie directement au jardin du commerçant.

— Est-ce ici que tu habites?

— Entre, et ne dis rien.

Le jeune homme vint à leur rencontre, leur souhaita la bienvenue. La jeune femme, un peu choquée d'abord, finit par s'amadouer et passa plusieurs jours chez le commerçant.

certaines personnes. Actuellement à Fès, une femme de quatre-vingts ans, nommée Lalla Mlihia dirige de telles séances, a une influence considérable et un grand nombre d'adhérents, au premier rang desquels un ancien cadi bien connu qui revêt des castans de la couleur du djinn par elle indiqué.

1. Noms de confréries masculines ou féminines.

La vieille allait chaque jour chez la mère pour rapporter à la belle une nouvelle robe comme si elle assistait réellement à la fête des hadharats, des derqaouiats, etc., et donnait à la mère toutes sortes de détails sur les chants et les danses qui étaient censés se passer chez elle.

Après sept jours, elle ramena la jeune femme à sa mère. Il n'y avait toujours pas de nouvelles du mari. Après leur avoir promis que tout finirait par s'arranger, Khalti ed-Derqaouia retourna chez le jeune homme et lui dit :

— Maintenant nous avons fait la blessure, il nous faut la guérir. Fais tout ce que je vais te dire. Va chez le commerçant à qui tu as acheté l'étoffe, assieds-toi dans sa boutique, et même s'il te fait d'abord mauvais visage n'y prends pas garde. Moi, je passerai près de vous. Quand tu me verras, sors avec l'air de quelqu'un très en colère, fais semblant de me donner des coups en criant : « Je ne te lâcherai pas, ô voleuse, ô perfide », tout en criant au marchand : « Ne témoignes-tu pas devant Dieu que j'ai acheté chez toi le rouleau d'andous que je voulais donner en cadeau ! » Il te répondra : oui. Dis alors que je suis entrée chez toi pour prier, que tu m'as confié l'étoffe où tu avais fait une brûlure, pour la raccommoder, que je l'ai emportée et que tu ne m'as plus revue depuis.

Les choses se passèrent ainsi : quand le jeune homme eut raconté cette histoire au marchand

d'étoffes, la vieille répondit en faisant mine de pleurer :

— Ya Sidi, moi je suis une femme qui n'a plus ni cervelle ni esprit. Là où me prend l'heure de la prière, j'entre dans la maison devant laquelle je suis et je prie. Ce jour-là je suis entrée avec ta pièce d'étoffe dans une maison et je l'y ai oubliée. Mais je ne puis plus me rappeler quelle est cette maison, et je n'ai plus eu le front de me représenter devant toi.

— Ne maltraite plus cette pauvre femme, intervint alors le marchand. C'est chez moi qu'elle a oublié ton étoffe.

Et il courut pieds nus chez lui pour voir si vraiment il y avait un trou dans le rouleau. L'ayant constaté, il rapporta l'étoffe et la rendit au jeune homme, qui lâcha la vieille. Puis il se fit d'amers reproches d'avoir accusé à tort sa femme. Pour se faire pardonner, il fit une *mchikha* : il réunit plusieurs vieillards respectables, des *chorfa* et des *ulémas*, et les pria d'aller présenter ses excuses à la famille de son épouse.

Quand celle-ci et sa mère virent devant leur porte cette impressionnante assemblée, elles furent convaincues que tout cela était dû à la baraka de la sainte vieille. Celle-ci reçut pour *ouàda* une grosse somme d'argent, et la jeune femme rentra chez son mari.

KHALTI TANNA

UN riche commerçant n'ayant obtenu une fille que dans un âge avancé se dit :

— Moi, je suis riche. A ma mort je laisserai à ma fille des trésors inépuisables. Je vais donc la nommer *El Qalb bla ham*, Cœur sans soucis.

L'enfant grandit par le jour et la nuit, la mère et la lampe, et devint une merveilleuse jeune fille qui disait à la lune : « Brille ou je brille! »

Le fils du Sultan de ce temps-là ayant entendu dire qu'il y avait une jeune fille nommée Cœur sans soucis, se mit dans la tête de lui donner des soucis. Il la demanda en mariage, célébra ses noces avec elle, lui inspira de l'amour, et après sept jours lui déclara qu'il partait en voyage pour quarante-huit heures.

Il l'avait installée dans un palais au milieu de la mer, où elle était absolument toute seule avec les provisions nécessaires.

Les jours passèrent et la pauvre Cœur sans soucis ne voyait pas son mari revenir. Elle passa d'abord ses journées à pleurer, sans avoir le courage de rien

faire, accablée par l'angoisse et par un mortel ennui. Puis elle eut l'idée de façonner avec de l'argile un corps de femme qu'elle habilla joliment et plaça devant elle, se mettant à lui causer comme à une compagne. Elle l'appella *Khalti Tanna*, tante Tanna¹; et pour tout ce qu'elle devait faire, elle lui demandait conseil, faisant elle-même les questions et les réponses.

— Qu'allons-nous faire maintenant, ma chère *Khalti Tanna*?

— Il est l'heure de déjeuner, ma chérie. Allume le feu.

— Qu'allons-nous manger?

— Roule le couscous, fais-le cuire dans la marmite, ajoutes-y ceci et cela.

Ou bien :

— J'aimerais bien manger aujourd'hui une bonne *bastella* avec de la *haloua* comme dessert. Et n'oublie pas de faire le *khali'*, pour cet hiver.

Ainsi l'abandonnée Cœur sans soucis sentait moins sa solitude et se sentait comme protégée et aimée.

Elle s'aperçut un jour qu'elle était enceinte et tomba légèrement malade.

— *Khalti Tanna*, ya *Khalti Tanna*, comment allons-nous faire dans ce grand souci?

— Ne te tourmente pas! Il n'y a pas de quoi. Cela arrive à toutes les femmes. Quant à ton malaise, il

1. Qui cause de l'inquiétude, des soucis; désagréable.

passera. Fais-toi du bouillon bien chaud, et repose-toi sur ton lit. Quand tu seras guérie, tu travailleras au trousseau de l'enfant que Dieu t'envoie, pour qu'il ait beaucoup de joli linge.

Quand les douleurs de l'enfantement la saisirent elle recourut encore à la femme d'argile.

— Ne t'effraie pas, se répondait-elle à elle-même, les douleurs vont passer et tu seras bien heureuse d'avoir un beau bébé.

Quand l'enfant fut né :

— Lave-le, emmaillote-le, donne-lui à têter et reste couchée pour ne pas te fatiguer. Tout s'arrangera : Celui qui a fermé ouvrira.

Le septième jour :

— Il faut célébrer aujourd'hui le *saba'* et donner un nom à ton fils.

— Que ferons-nous pour cela, Khalti Tanna?

— Egorge un mouton.

— Quel nom faut-il lui donner, Khalti Tanna?

— Appelle-le Idriss comme son père.

Au bout de trois ans le fils du Sultan se dit :

— Maintenant je vais aller voir si ma femme est encore vivante ou si les soucis ont déjà tué Cœur sans soucis.

Quel fut son étonnement quand il arriva au palais de voir un gentil petit garçon qui accourait lui ouvrir.

— D'où vient cet enfant, et cette femme-là, qui est-ce? dit-il à son épouse en montrant Khalti Tanna.

Et sans attendre la réponse, il tira son sabre et décapita la femme d'argile.

Du corps de celle-ci sortit une multitude de vers : c'étaient les soucis qui étaient passés de l'âme de Cœur sans soucis dans la statue.

Alors le prince emmena au palais de son père son épouse et son fils, fit célébrer de nouvelles fêtes et termina heureusement ses jours avec Cœur sans soucis.

LA PETITE LUNE DANSE
ET LA PETITE ÉTOILE CHANTE

Il y avait à Fès deux frères; l'un était un savant pauvre, et l'autre un ignorant riche. Le premier avait sept filles et l'autre sept garçons.

L'une des sept filles, la plus jeune, était très intelligente, lettrée, plus instruite que toutes les autres, qui l'étaient elles aussi plus ou moins; tandis que les sept garçons étaient tous ignorants et idiots.

Le frère ignorant et riche, qui était en outre très méchant, avait l'habitude, chaque fois que son frère était assis dans une société, de lui crier :

— Lève-toi, ô toi qui as sept objets de malheur, pour laisser s'asseoir celui qui a sept objets de joie!

Ce qui plongeait le pauvre homme dans une grande humiliation et tristesse. Il laissait son frère prendre sa place et partait le cœur gros.

Le riche, loin d'aider son frère pauvre, ne lui aurait même pas donné un verre d'eau. Certains le lui reprochèrent et l'engagèrent à faire quelque chose. Il consentit à donner à son frère chaque matin un seau de lait.

— Va, dit-il à une vieille négresse sa servante, porter cela à ce tombeau oublié.

Le « tombeau oublié » c'était son frère dont il ne parlait jamais qu'en termes méprisants.

Comme la négresse n'était pas très intelligente elle se rendit au cimetière et demanda aux passants où était le « tombeau oublié ». On lui indiqua une tombe mal entretenue, et c'est là qu'elle versa le seau de lait. Ainsi faisait-elle chaque matin.

Les voisins qui étaient allés conseiller au riche d'aider son frère, vinrent demander à ce dernier s'il s'en trouvait bien. Le pauvre homme déclara qu'il n'avait jamais rien reçu. Les voisins retournèrent chez le riche pour lui rappeler sa promesse.

— Mais je lui envoie, tous les jours un seau de lait!

— C'est étonnant! Il dit qu'il ne reçoit rien.

On alla chercher le frère pauvre qui se rendit chez le riche. La plus jeune fille, qui avait entendu, s'y rendit aussi, en sautant de terrasse en terrasse. Du haut du toit de la maison de son oncle elle entendit celui-ci demander à la négresse si elle ne portait pas chaque jour un seau de lait.

— Mais oui, dit la servante.

— C'est à moi que tu le portes? demanda le frère pauvre.

— Non; je le porte au tombeau oublié du cimetière, comme mon maître me l'a dit.

La jeune fille comprit toute l'insolence de son oncle et cria à son père :

— O mon père, Dieu ne t'oublie pas si ses créatures t'oublient.

A ce moment l'oncle éternua.

— Dieu te bénisse! lui dit-on.

L'autre frère éternua aussi.

Personne ne lui dit rien.

Alors la jeune fille cria du haut de la terrasse.

— Dieu te bénisse, mon père! Quant à mon oncle, ce sont ses brebis qui l'ont béni.

Mais le père qui cherchait à amadouer son frère riche lui cria :

— Tais-toi! Laisse-nous tranquilles. Tu vois bien que ton oncle est disposé à nous venir en aide, et tu vas l'indisposer.

Mais la petite répliqua :

— Si Dieu veut nous aider dans sa bonté, sa grâce suffira à nous rendre riches. Rentrons à la maison; il n'y a rien à faire ici.

Quand ils furent rentrés, elle dit à son père :

— Si mon oncle te dit encore des choses humiliantes, réponds-lui : « O toi qui as sept objets de joie, si tu es si fier de ces joies, prépare un viatique pour le plus âgé de tes fils, je ferai de même pour la plus jeune de mes filles; ils partiront ensemble et l'on verra qui réussira le mieux des deux. »

Ainsi fit-il; et l'on prépara tout pour le voyage des deux jeunes gens. Le riche fit pour son fils des pro-

visions, des bagages somptueux, une sacoche pleine d'argent; tandis que la fille du pauvre ne prenait que du pain, des olives noires et une outre d'eau. Le garçon monta sur un cheval magnifique, et elle sur un âne.

Après quelques heures de marche dans la campagne le garçon, qui avait oublié d'emporter de l'eau, eut soif et demanda à boire à sa cousine qui lui dit :

— Si tu veux de l'eau, donne-moi en échange ta sacoche avec tout ce qu'il y a dedans.

Il consentit; quelques jours après, il avait épuisé toutes ses provisions de bouche, qui étaient peu nombreuses, car il comptait sur son argent pour en acheter. Il demanda du pain à sa cousine qui exigea en échange son cheval.

Elle monta donc à cheval, tirant derrière elle l'âne par la bride; et lui, il allait à pied. Ils continuèrent ainsi leur voyage jusqu'à un carrefour d'où partaient deux routes, l'une blanche et l'autre noire.

— Quelle route vas-tu prendre? demanda la jeune fille à son cousin. La blanche ou la noire?

— Qu'Allah fasse noire ta destinée et celle de ta famille! s'écria-t-il. Je ne vais pas prendre une route de mauvais augure. C'est la blanche que je vais prendre.

— Qu'Allah fasse blanche ta destinée et celle de ta famille! répliqua-t-elle. Moi, je vais prendre la

route noire. Mais donnons-nous ici rendez-vous. Quand tu reviendras, attends-moi à ce carrefour jusqu'à tel jour. Si je reviens la première, je t'y attendrai.

Ils se séparèrent, le jeune homme idiot suivit la route blanche, erra çà et là sans rien trouver à faire et eut envie de revenir. Mais comme il voulait rapporter quelque chose en souvenir à sa famille, il se dit :

— Je vais acheter dix pots de chambre, six pour mes frères, un pour mon père, un pour ma mère, un pour le prochain de mes petits frères et un pour moi.

Puis il prit le chemin du retour.

Pendant ce temps la jeune fille intelligente qui suivait la route noire arriva au pays des ogres. Elle monta sur un arbre près d'une montagne et y resta toute la journée en observation.

Le soir venu, sept ogres arrivèrent et dirent à la montagne :

— O montagne, ouvre-toi, par l'ordre de Dieu.

Et la jeune fille vit la montagne s'ouvrir, dans le sein de laquelle entrèrent les sept ogres. Puis la montagne se referma.

Le lendemain matin elle les vit sortir tous les sept. Quand ils furent loin, elle descendit de son arbre, s'approcha de la montagne et lui dit :

— O montagne, ouvre-toi, par l'ordre de Dieu.

Une caverne immense s'ouvrit devant elle, et elle

arriva dans un palais magnifique, plein des plus belles choses du monde, aux murs ornés de faïences multicolores, aux colonnes de marbre incrustées de pierreries, avec des chevaux pur-sang dans des écuries de bois de cèdre, des troupeaux immenses dans des étables et de nombreux esclaves humains des deux sexes.

Ces hommes et ces femmes voyant entrer un être humain, s'approchèrent de la jeune fille, et l'implorèrent en lui disant :

— O notre maîtresse! Protège-nous! Sauve-nous! C'est Dieu qui t'a envoyée ici! On nous maltraite, on nous fait travailler, on nous mange... Sauve-nous!

— Eh bien, dit-elle, préparez tout pour partir. Sellez les chevaux, faites vos bagages, emportez tout ce que vous pourrez de ces richesses.

Quand tout fut prêt, elle dit à la montagne :

— O montagne! ouvre-toi, par l'ordre de Dieu!

Et la montagne s'ouvrit. Puis quand tout le monde fut dehors :

— O montagne, ferme-toi par l'ordre de Dieu!

Et la montagne se referma sur le palais vidé de toutes ses richesses.

La jeune fille revint avec toute cette caravane vers le carrefour où elle avait rendez-vous avec son cousin. Elle recommanda à ses nouveaux esclaves de s'écarter un peu d'elle quand elle s'approcherait de celui-ci, et de faire comme s'ils ne la connaissaient pas.

— Eh bien! cria-t-elle à son cousin quand elle l'aperçut. As-tu trouvé fortune?

— Oui, dit-il. Et toi?

— Non. Rien du tout. Mais toi, qu'est-ce que tu rapportes?

— Un pot de chambre pour moi, six pour mes frères, un pour mon père, un pour ma mère et un pour le prochain de mes petits frères...

Il aperçut alors la troupe qui suivait de loin la jeune fille.

— Oh! regarde, ma cousine, regarde cette grande caravane qui arrive...

— Pressons le pas, dit-elle, pour qu'elle ne nous rejoigne point.

Quelques jours après, ils arrivèrent à Fès, et se séparèrent à la porte de la ville pour se rendre chacun chez soi. La jeune fille, quand son cousin se fut éloigné, revint un peu sur ses pas chercher sa caravane et la conduisit à la maison de son père à qui elle dit :

— Tu te rappelles, mon père, le jour où je t'ai dit que si Dieu voulait nous aider dans sa bonté, sa grâce nous rendrait riche?

— Oui, mon enfant, dit-il. Rendons-lui grâce.

— Eh bien, je veux aujourd'hui que tu demandes à ton frère son boisseau à mesurer le blé pour que je mesure l'or et les pierres précieuses que je rapporte.

Quand le père alla demander le boisseau à son

frère, toute la famille de celui-ci se mit à rire en disant :

— Tiens! voici que notre oncle a quelque chose maintenant à mesurer. C'est bien extraordinaire de sa part. Il faut absolument savoir ce que c'est.

Et ils enduisirent de glu le fond du boisseau.

La jeune fille mesura ses richesses et s'aperçut que deux ou trois louis d'or restaient collés au fond du boisseau. Elle devina la ruse, mais laissa les pièces pour que ses cousins apprissent sa nouvelle fortune. Quand ces derniers vinrent chercher le boisseau, elle le leur donna dédaigneusement.

Ils furent stupéfaits en voyant les louis d'or; et le père dit à son imbécile de fils :

— Idiot! ta cousine a rapporté tant de richesses et toi tu nous rapportes ces pots de chambre! Qu'Allah te les enfonce sur la tête! Eh bien! tu vas retourner et nous chercher aussi de l'or et des pierres.

Le pauvre imbécile alla demander à sa cousine comment elle avait fait, et elle, de bon cœur, lui expliqua tout ce qui s'était produit. Il repartit seul et arriva devant la montagne des ogres. Il les vit entrer le soir et ressortir le matin. Mais il ne prit pas garde de les compter et quand il entra dans la montagne après lui avoir ordonné de s'ouvrir selon la formule, il tomba sur un ogre qui, depuis que le palais avait été dévalisé, restait toujours là pour le garder.

— Ah! tu viens nous voler! dit l'ogre en le saisissant au collet. C'est toi qui as emporté toutes nos richesses l'autre jour. Maintenant nous te tenons. Gare à toi!

— Mais je ne suis pas venu pour vous voler, dit le garçon. Au contraire je viens vous indiquer qui a fait le coup pour que vous puissiez vous venger. C'est ma cousine, la coupable.

— Et comment pourrons-nous la rattraper? dit l'ogre.

— Je vais vous mettre dans des outres sur des ânes, comme si je transportais de l'huile, et je proposerai à mon oncle de laisser ces outres en dépôt chez lui. La nuit venue, vous sortirez à un signal donné pour vous venger.

Les ogres acceptèrent et partirent cachés dans des outres sur des ânes.

Le garçon arriva ainsi à la porte de sa cousine et lui demanda de bien vouloir garder ce qu'il apportait pendant la nuit. Elle accepta avec plaisir, car elle était toujours contente d'obliger même ceux qui se conduisaient mal envers elle. Quant au cousin, il rentra chez lui en se frottant les mains de joie à l'idée que sa cousine, le père et les sœurs de celles-ci allaient être tous mangés par les ogres.

Mais Dieu (qu'il soit béni et exalté!) est avec ceux qui se confient à sa bonté.

Au cœur de la nuit, quand toute la famille dormait, une servante était encore debout dans la

cuisine en train de moudre du blé. La lampe qui l'éclairait commençait à baisser faute d'huile. La servante eut l'idée d'en prendre aux outres qui étaient dans la cour pour s'éviter la peine d'aller en chercher au grenier. Elle prit une broche et fit un petit trou dans une des outres pour en faire couler de l'huile.

L'ogre, sentant la piqûre et croyant que c'était un signal, dit à voix basse :

— Est-ce maintenant que nous pouvons sortir?

La servante entendit et comprit tout. Heureusement elle ne perdit pas son sang-froid et se mit à chanter :

La petite lune danse
Et la petite étoile chante
Madame réveille Monsieur
Pour qu'il ne soit pas trahi cette nuit...

Et elle répéta plusieurs fois ce refrain.

Sa jeune maîtresse l'entendit, par la grâce de Dieu, et comprit l'allusion. Elle se leva, descendit à la cuisine, réveilla les serviteurs, leur fit creuser un grand trou dans la cour qu'ils remplirent de fagots arrosés de pétrole enflammé et où ils jetèrent les ogres encore enfermés dans les outres.

Quand les monstres furent complètement brûlés, on recombla le trou et on rentra se coucher dans la paix.

Le lendemain matin, le méchant cousin se pré-

senta, pensant trouver la maison complètement détruite ou en tout cas vide de ses habitants qu'il croyait dévorés. Quand il vit sa cousine lui ouvrir la porte, il fut fort étonné et dit en balbutiant :

— Je viens chercher l'huile.

— Comment l'huile? dit la jeune fille. Si tu avais vu ce qui nous est arrivé hier, tu aurais été fort étonné. Nous avons entendu un bruit dans la cour et des voix qui criaient : « Allons chez nous, et celui qui y reviendra nous nous vengerons sur lui. » Nous nous sommes réveillés. Nous n'avons vu que des formes étranges qui couraient avec des outres à leurs pieds, et se sont envolées en les laissant tomber sur nous. Nous avons été épouvantés et n'avons rien compris à ce mystère. Nous avons eu si peur que nous n'avons pu nous rendormir.

— C'est étrange! dit le cousin. Je n'ai jamais entendu que de l'huile puisse devenir possédée des démons.

Et il s'en alla tout penaud.

Quant à la jeune fille intelligente, elle vécut désormais dans le bonheur et retourna à la grotte chaque fois qu'elle désirait y prendre des trésors.

SIDI MOHAMMED BOU RJILAT

603154

UN Sultan n'avait pas d'enfant. Se demandant si cela ne tenait pas à sa femme, il en épousa plusieurs autres. A la fin il eut un fils auquel il fit bâtir, pour le préserver du mauvais œil, un palais souterrain. Une esclave s'occupait de l'enfant, qui s'appelait Mohammed. Un maître lui faisait apprendre le Coran par cœur. Puis le Sultan chercha un savant pour lui enseigner la science et la bravoure, à monter à cheval, à se servir de son épée et à se conduire en vrai chevalier. Mais comme il n'en trouvait pas, il mit des habits noirs, monta sur un cheval noir et partit à la recherche de ce personnage idéal. Il chercha partout longtemps et finit par rencontrer un homme auquel il dit :

— Connais-tu la science?

— Oui.

— Connais-tu la bravoure?

— Oui.

— Je te prie d'être le précepteur de mon fils.

— J'accepte, mais à la condition que je puisse aller tous les vendredis prier avec l'émir des croyants



— Entendu.

Cet homme se mit à apprendre au fils du Sultan la science et la bravoure, mais il ne lui parlait jamais des fils d'Adam ni des vulgarités et de la méchanceté du monde. Le petit prince ne voyait personne que ce précepteur et sa servante. Il ne connaissait même pas sa mère.

Un jour, celle-ci trouva en se promenant une porte ouverte qui donnait sur un escalier. Ayant descendu celui-ci, elle arriva dans une pièce où elle trouva une esclave et son fils, qu'elle se mit à embrasser en lui disant :

— Je suis ta mère.

Mais l'esclave inquiète criait :

— O Lalla, O Lalla! Sidi va venir, et va te trouver ici! Va-t-en, va-t-en.

Et la sultane partit laissant le jeune garçon tout en larmes, triste de quitter si vite sa mère. Quand le Sultan arriva, il demanda à l'esclave pourquoi son fils était dans cet état.

— Je ne sais pas, dit l'esclave.

— Dis, ou je vais te tuer, s'écria le Sultan, dégainant son épée.

— Si le mensonge sauve, la vérité sauve encore mieux, dit l'esclave en avouant tout.

— Appelle ma femme, dit alors le Sultan.

La sultane vint, toute contente à l'idée de voir son enfant qu'elle se mit à presser sur son cœur. Mais son mari lui trancha la tête sans pitié. Le fils se

jeta sanglotant sur le corps de sa mère en criant :

— Il me faut absolument quitter cet endroit. Je ne puis plus rester ici.

Et il sortit en courant pour se mettre à errer au hasard. Il revint le soir, mais à partir de ce jour il cessa de se cloîtrer dans son palais et sortit se promener régulièrement.

Un jour qu'il passait dans les rues à cheval en fouettant sa monture de ses brides, celles-ci vinrent toucher la figure d'une vieille femme qui s'écria :

— Quel est cet insolent, fils d'insolent, qui frappe comme un barbare! On dirait qu'il est marié avec la fille de 'Arouaj ben 'Ilaq!

Le jeune prince rentra tout pensif et dit à son père :

— Je ne puis rester ici que si tu demandes pour moi en mariage la fille de 'Arouaj ben 'Ilaq.

— Mais c'est impossible, mon fils. Nous n'avons pas de relations avec ces gens; ils ne sont pas dans notre domaine ni dans le domaine d'aucun autre Sultan.

— Il faut me lever une mehalla, dit le prince, pour m'accompagner; et j'irai à sa conquête.

Le Sultan lui donna donc une armée avec des provisions pour toute une année, lui dit au revoir et rentra au palais tout triste d'être séparé de son fils et regrettant d'avoir tué sa femme.

D'étape en étape, le prince arriva dans les Etats

203
Cognin
C. Ind
147

d'un Sultan voisin. Passant près du palais il vit un jeune homme pendu par les pieds.

— Qu'est-ce que cela! s'écria-t-il. Il n'y a que Dieu qui ait le droit de pendre! Il n'y a que Dieu qui ait le droit de brûler! Comment es-tu dans cette situation?

Et sur ces mots il coupa les cordes; puis demanda au jeune homme qui il était.

— Je suis, dit ce dernier, Sidi Mohammed Bou Rjilat.

Le prince fut arrêté par les gardes et mené au Sultan qui lui demanda de quel droit il avait délivré cet homme.

— Mais il n'y a que Dieu qui ait le droit de pendre. Mais il n'y a que Dieu qui ait de droit de faire brûler! Quand quelqu'un est coupable, il faut l'exécuter sur-le-champ, ou bien le mettre en prison, ou bien accepter pour lui une rançon, mais jamais le supplicier. Tel est le droit.

— Eh bien! rachète-le, dit le Sultan.

— Pour combien?

— Son poids en or.

— Ce n'est que cela. Je donne le double.

Etonné, le Sultan fit peser Sidi Mohammed Bou Rjilat, qui fut libéré quand le prince eut payé son double pesant d'or.

— Je suis ton esclave, dit le jeune homme sauvé du supplice à son bienfaiteur, je te suivrai partout où tu iras.

Guain
DR II
246 R

— Je ne t'ai sauvé que pour l'amour d'Allah.

— Qu'Allah te rende ce bienfait. Mais dis-moi d'abord pourquoi tu es venu dans ce pays.

Or, ce Sidi Mohammed était un *hakim* célèbre : c'est parce qu'il n'avait pas voulu transmettre sa science magique et sa sagesse au Sultan que celui-ci l'avait fait pendre.

— Je suis à la recherche de la fille de 'Arouaj ben 'Ilaq, dit le prince en lui exposant comment il était venu avec son armée.

— Moi, je vais t'aider, dit le jeune magicien; et tu n'as pas besoin de tout cela. Renvoie l'armée à ton père; écris-lui que tu te portes bien, et moi je me charge du reste.

Quand l'armée fut partie, Sidi Mohammed acheta 70 pains avec autant de parts de méchoui de mouton et une outre de vin, dit au fils du Sultan de l'attendre et s'en alla porté par un *'afrits*, génie puissant qu'il avait à son service, jusqu'au pays de 'Arouaj Ben 'Ilaq. Arrivé devant le palais de celui-ci il se mit à dire :

— Qui veut me loger pour une nuit? Je lui offre le boire et le manger.

Sentant l'odeur du mechoui, les portiers du palais de la fille de 'Arouaj ben 'Ilaq le firent aussitôt entrer.

Quand ils eurent bu beaucoup de vin, ils s'endormirent ivres-morts, et le *hakim* passa par les 70 portes. La fille du Sultan avait 70 jeunes filles à sa

droite et 70 jeunes filles à sa gauche. Des plats étaient préparés. Sidi Mohammed les mélangea tous les uns aux autres et sortit sans être remarqué. Il revint par les aïstrouver son ami et lui donna bon espoir. Revenant le lendemain avec deux fois plus d'aliments et de vin, il réussit de nouveau à enivrer les 70 portiers et trouva la jeune princesse endormie avec un chandelier d'or à sa tête et un chandelier d'argent à ses pieds. Sans faire de bruit, il changea de place les deux flambeaux.

La jeune fille à son réveil se dit : « J'ai fait à tort fouetter les cuisiniers hier. Quelqu'un certainement a profané ma chambre. Moi-même je ferai la garde cette nuit. »

Sidi Mohammed Bou Rjilat avait été chercher son ami et acheté de quoi faire un grand festin. Devant la porte du palais il chanta :

— Qui veut nous loger pour la nuit, moi et mon fils? Nous lui offrons le boire et le manger.

Et quand les gens furent enivrés, le fils du Sultan pénétra seul jusqu'à la chambre de la princesse qu'il trouva étendue sur son lit. Sur le conseil de son ami, il s'apprêtait à lui enlever sa bague; mais au moment où il le faisait, elle se leva brusquement et le saisit par la main en s'écriant :

— Es-tu Sidi Mohammed, fils du Sultan?

— Comment le sais-tu?

— Je l'ai lu dans *Aj-Jfar*, le livre où sont écrites toutes les choses à venir. Et j'y ai lu aussi que tu

viendrais dans ma chambre et que nous devons nous marier. Mais mon père a juré de ne donner en mariage qu'à celui qui lui apportera un signe d'entre les signes. Prends donc cette boucle d'oreille, ce bracelet et cet anneau de pied.

Muni des trois bijoux, le fils du Sultan alla retrouver son ami Sidi Mohammed Bou Rjilat et l'envoya demander la jeune fille en mariage à son père.

Mettant les plus beaux habits du monde et montant sur un merveilleux cheval avec une selle splendide et des étriers d'argent, le hakim se dirigea vers le palais de 'Arouaj ben 'Ilaq, demanda audience et déclara au Sultan après l'avoir salué :

— Je viens demander ta noble fille en mariage pour mon maître.

— Toi, tu as un maître! s'écria le Sultan émerveillé de son bel équipement.

— Oui.

— Et comment peut-il faire cette demande? Comment connaît-il ma fille qui est dans un palais aux 70 portes gardées par 70 portiers? D'ailleurs où est-il, ton maître? Qu'il vienne.

Bou Rjilat retourna chercher Sidi Mohammed, qui revêtit des habits plus beaux encore et vint au palais confirmer sa demande.

— Je ne te donnerai ma fille, dit 'Arouaj ben 'Ilaq, que si tu m'apportes un objet lui appartenant.

— J'accepte.

— Et comment peux-tu le faire?

Alors le fils du Sultan tira de sa sacoche d'abord la boucle d'oreille et la montra.

— Celle-là, dit le Sultan, ressemble bien à celle de ma fille; mais les juifs sont capables de faire des imitations encore plus réussies.

Alors Sidi Mohammed tendit le bracelet. Le Sultan fut encore sceptique, mais quand il vit l'anneau de pied il fut fort étonné, car c'était une pièce unique en son genre.

— Comment, s'écria-t-il, as-tu pu arriver jusqu'à ma fille qui est gardée par 70 portiers devant 70 portes?

Le prince lui raconta tout et même que la fille du Sultan avait ludans Aj-Jfâr qu'il lui était prédestiné.

— Soit, dit le Sultan, je te la donne; mais je la mettrai dans une *qoubba* entre sept autres le jour du mariage et tu devras la reconnaître sans ouvrir la *qoubba*.

Le prince accepta, salua le Sultan et partit. Le jour venu des noces, Sidi Mohammed Bou Rjilat commanda à son 'afrits de surveiller dans quelle *qoubba* serait la mariée et de conduire, tout en restant invisible, la main du prince. Quand celui-ci fut en présence de sept *qoubbas* plus ou moins ornées, il mit, grâce au génie, la main sur la plus laide de toutes : et c'était celle où se trouvait la jeune fille. 'Arouaj ben 'Ilaq ne put faire autrement que de la lui donner et Sidi Mohammed fils du Sultan partit avec sa femme et son ami.

Le prince montait le même cheval que sa femme et son ami lui déclara :

— Tant que je ne suis pas dans le domaine propre de mon 'afrits, je te conseille de ne jamais descendre de ton cheval, car alors les génies sur lesquels je n'ai point d'empire pourraient venir enlever ta femme.

A un moment le prince éprouva le besoin de descendre.

— C'est impossible, dit Bou Rjilat. Je ne suis pas encore dans mon domaine. Dès que tu seras descendu, un 'afrits viendrait prendre la fille de 'Arouaj ben 'Ilaq.

— Il faut absolument que je descende, dit le prince.

Aussitôt l'on vit la jeune femme s'envoler dans les airs. Son mari se mit à pleurer.

— Je te l'ai bien dit et je n'y peux rien, maintenant, dit Bou Rjilat. Pourtant, quand je serai dans mon domaine je ferai mon possible.

Ils reprirent donc leur chemin, et quand le hakim arriva aux limites du domaine de son afrits il demanda à ce dernier où était le domaine du 'afrits qui avait enlevé la fille de 'Arouaj Ben 'Ilaq.

Le 'afrits le prit sur son dos, le mena jusqu'à cette frontière et l'y déposa, car il ne pouvait plus avancer, l'autre 'afrits étant plus puissant que lui.

Etant parti à pied, Bou Rjilat rencontra un troupeau de moutons et demanda au berger :

— A qui appartient ce troupeau?

— C'est au 'afrits un tel, qui habite dans un palais et, quand arrive le soir, il fend le mur et rentre chez lui et moi je frappe avec mon bâton la porte qui s'ouvre aussitôt. Alors je trouve une des nouvelles épousées que ce 'afrits vole, qui m'attend pour me faire entrer avec le troupeau. C'est elle aussi qui me fait sortir le matin.

— A-t-il amené tout dernièrement une nouvelle mariée qui est comme ceci et comme cela?

— Oui, et c'est justement au tour de celle-ci de me faire entrer. Et elle est même fort triste et ne cesse de pleurer depuis sa venue.

Le hakim demanda au berger de changer d'habits avec lui et de lui confier les moutons, ce que le berger fit avec grand contentement, les vêtements étant splendides. Arrivé devant le palais, il frappa à la porte qui s'ouvrit et se trouva devant la femme de Sidi Mohammed.

— C'est toi, s'écria-t-elle. Comment as-tu pu venir?

Ils cherchèrent une ruse pour partir.

— Tu vas, dit-il, prendre l'air joyeux, cesser de te lamenter, être aimable avec le 'afrits et lui demander habilement comment il meurt et tu me le diras.

Il alla passer la nuit où le berger avait l'habitude de se coucher, et la femme reçut très joyeusement le 'afrits, ce qui fit beaucoup de plaisir à ce dernier. Elle parvint à lui demander comment il mou-

rait. A cette question, il éclata de rire et déclara :

— Notre mort, à nous 'afarets, est difficile et surtout la mienne. Car mon âme est dans un arbre, et cet arbre est au milieu de la mer; et sur cet arbre est une colombe et sous cette colombe il y a trois œufs dans un nid. Si l'on jette un de ces œufs et le casse par terre, le feu rouge s'empare de mon corps. Si l'on jette le second, un feu bleu me saisit et si l'on casse le troisième, je tombe en cendres.

— C'est impossible d'arriver à cela, et tu es immortel, dit la femme en cessant de parler.

Muni de ce renseignement, Bou Rjilat repartit le lendemain avec le troupeau, remercia le berger, reprit ses habits et rejoignit son 'afrits auquel il ordonna de le porter jusqu'à l'arbre merveilleux. Arrivé au but, le génie lui conseilla de monter à l'arbre, de prendre les œufs dans son turban et de redescendre sans crainte. Ce qu'il fit et aussitôt son 'afrits le transporta jusqu'aux limites du domaine du grand 'afrits.

Comme auparavant, Bou Rjilat y pénétra seul, rencontra le berger, qui lui prêta ses habits, et se rendit au palais du puissant génie. Quand il vit la jeune femme, il jeta à terre le premier œuf et le feu rouge s'empara du 'afrits qui s'écria :

— Allah! qui a dit cela?

Et devinant tout :

— Je te lâcherai, si tu t'arrêtes! Qui a apporté cela? Qui a pris cela?

G. 03
II 440

Mais Bou Rjilat avait déjà jeté le deuxième et le troisième œuf. Le 'afrits tomba en cendres, et toutes les jeunes mariées volées se pressaient autour du vainqueur en lui criant :

— Rends-nous à nos parents! Rends-nous à nos parents!

Ce qu'il promit de faire. Puis, après s'être emparé de toutes les richesses, de toutes les belles choses qu'il y avait dans le palais, il ordonna à son 'afrits de rapporter toutes ces jeunes femmes à leurs maris, non sans en avoir choisi une pour lui-même; et il alla retrouver Sidi Mohammed, le fils du Sultan auquel il fit prendre de nouveau sa femme en croupe.

Ils arrivèrent dans un endroit où tous les gens qu'ils rencontraient leur conseillaient de ne pas suivre la route, car, disaient-ils, ils rencontreraient bientôt deux jeunes filles d'une extraordinaire beauté avec une épée nue à la main et qui coupaient la tête de quiconque voulait passer.

— Toi, tu es un preux, dit Bou Rjilat en entendant cela, au fils du Sultan. Cette question te regarde.

Et ils s'avancèrent sans hésiter. Mais bientôt ils rencontrèrent les deux jeunes femmes dont on leur avait parlé et qui se trouvaient sur un petit pont par lequel passait la route. S'avancant sans crainte, Sidi Mohammed tira son sabre et d'un seul coup trancha le pont. Puis il marcha vers elles, le glaive

à la main. Alors elles jetèrent leurs épées et tombèrent à ses pieds en disant :

— Combien de gens sont morts jusqu'ici à cause de toi que nous attendions jusqu'à ce jour! Prends-nous maintenant avec toi! Nous te sommes prédestinées.

Sidi Mohammed prit une des jeunes filles pour lui et donna l'autre à son ami.

Quand ils arrivèrent enfin chez le Sultan, père du prince, on célébra les quatre mariages. Sidi Mohammed Bou Rjilat retourna ensuite au pays de sa mère.

Quelque temps après, la fille de 'Arouaj ben 'Ilaq fut enceinte. Son mari l'écrivit à Bou Rjilat, lequel répondit à son ami que ses deux femmes étaient extrêmement malades et qu'il en éprouvait beaucoup de chagrin. Cette nouvelle peina beaucoup le prince. Il écrivit quelques mois après pour annoncer la naissance de son fils. Bou Rjilat répondit que ses deux femmes étaient de plus en plus malades et, qu'au dire des médecins, elles ne pouvaient guérir qu'avec le sang d'un nouveau-né. Sans hésiter, le fils du Sultan lui envoya son propre fils.

Mais Bou Rjilat n'avait fait cela que pour éprouver leur grande amitié et voir jusqu'où irait le dévouement du prince. Loin que ses femmes fussent malades, l'une d'elles lui avait déjà donné un enfant.

En recevant le fils de son ami, il éprouva une

grande satisfaction et loua Dieu. Voulant pousser l'épreuve encore plus loin, il écrivit par la suite au fils du Sultan que le remède n'avait pas réussi et que ses femmes étaient toujours malades. Comme le prince venait d'avoir une fille de sa seconde femme, il écrivit cette nouvelle en exprimant ses regrets pour la triste situation de son ami. Bou Rjilat répondit que les médecins promettaient cette fois la guérison certaine si l'on égorgeait un nouveau-né. Le fils du Sultan n'hésita pas à envoyer sa fille. Bou Rjilat fut à la limite du contentement et s'écria :

— Par Allah! je suis heureux d'avoir un tel ami!

Sa seconde femme venait d'avoir une fille, ce qu'il annonça à son ami en l'invitant à la fête du septième jour. Le fils du Sultan fut bien heureux de retrouver ses enfants sains et saufs, et repartit avec eux, content de laisser son ami dans la joie. Plus tard les enfants du prince épousèrent ceux de Sidi Mohammed bou Rjilat.

Et ceci est la perfection de l'amitié ¹.

1. 'Arouaj ben 'Ilaq est dans le folk-lore arabe un géant, qui aurait vécu de Noé jusqu'à Moïse. L'eau du Déluge ne lui arrivait qu'aux genoux. Mécontent d'un village, il le détruit en pissant dessus. Il entre dans la mer, prend un poisson et le fait griller en tendant la main vers le soleil. Le peuple voulant l'habiller, lui donna une étoffe grande comme une ville, mais qui lui servit tout juste de cache-sexe. Moïse, haut de 40 coudées, sautant 40 coudées, n'atteint, avec son bâton de 40 coudées, que le genou du géant.

LA PETITE CHATTE = *Cat-bain*

gmm-B II 49,56

IL y avait un Sultan qui était resté très longtemps sans avoir d'enfant. Enfin dans sa vieillesse Dieu lui donna une fille. Il la fit élever dans un magnifique palais de verre, et la confia aux soins d'une vieille nourrice qu'elle appelait sa *dada*. Celle-ci ne la nourrissait que de pain sans croûte et de viande sans os.

Mais un jour sa *dada* tomba malade et fut remplacée par une négresse qui donna à la petite princesse du pain ordinaire et de la viande avec des os.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda la petite fille.

— Mais c'est du pain, et c'est de la viande. Voici comment il faut la manger. Dans ce gros os, il y a de la moelle qu'on fait sortir en la cognant contre la table.

La princesse ne mangea que la croûte qu'elle trouvait meilleure et elle cogna l'os pour faire sortir la moelle. Mais au lieu de le cogner contre la table de bois, elle le cogna contre le mur de verre où se produisit une petite fissure.

Une mouche entra par ce trou.

— Que viens-tu faire chez moi? lui demanda la petite princesse.

— Je viens te tenir compagnie, répondit la mouche (qui était une djinnia).

— Merci bien, dit la princesse qui se mit à aimer le petit insecte.

Un jour, la mouche dit à la fille du Sultan.

— Pourquoi ton père ne te marie-t-il pas avec un homme?

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda tout étonnée la princesse. Qu'est-ce que se marier? Est-ce qu'il y a des hommes sur la terre? Je n'en ai jamais vu. Que faut-il faire?

— Fais semblant d'être malade. Couche-toi et refuse toute nourriture en disant que tu n'as pas faim. Moi, je t'apporterai à manger en cachette.

Ainsi fit la princesse, et la mouche lui apportait du thé, du café, des sucreries, tout ce dont elle avait envie. Ces choses nouvelles pour elle l'inquiétaient un peu; elle n'osait d'abord pas les manger car elle n'y était pas habituée; mais son amie la mouche lui assurait qu'elle pouvait les prendre.

La princesse refusant tout ce que lui apportait sa négresse, on la crut malade et on lui demanda ce qu'elle avait. Elle dit qu'elle voulait se marier.

La négresse transmit la nouvelle au Sultan qui en fut très content. Il fit faire une pomme en or et annoncer que ceux qui voudraient épouser sa fille

n'avaient qu'à venir. La princesse choisirait elle-même.

De nombreux prétendants se présentèrent de toutes les parties du royaume. Mais aucun ne plaisait à la jeune fille.

Un ogre apprit la nouvelle. Il prit la forme d'un beau jeune homme, vêtu d'habits somptueux, et se présenta lui aussi.

La princesse avait l'habitude d'envoyer son amie la mouche examiner de près, des pieds jusqu'à la tête, les prétendants. Cette fois, la mouche lui rendit compte que le jeune homme était bien vêtu et de bonne mine. Alors la princesse lui jeta la pomme d'or, signifiant ainsi qu'elle l'agréait comme fiancé.

Le Sultan fit venir l'inconnu, lui déclara qu'il l'acceptait pour gendre, mais à la condition qu'il donnât comme dot le poids en or de la jeune fille. L'ogre promit de donner cinq fois ce poids en or. Il revint le lendemain avec une caravane de mulets chargés de sacs d'où l'on retira assez d'or pour faire cinq fois et plus encore le poids de la fiancée, au grand étonnement du Sultan.

On célébra les noces, le marié fut trois mois l'hôte du Sultan, et après cela il déclara qu'il voulait aller dans son pays avec sa femme. Le Sultan leur donna toute une armée pour les escorter.

Quand ils furent à une certaine distance, l'ogre qui avait un grand désir de chair humaine dont il était sevré depuis plusieurs mois se mit à manger

2164
582111

Grimm
58246
II

les soldats l'un après l'autre. Il n'en resta bientôt plus un seul. La princesse ne s'en apercevait pas car elle marchait en tête de l'armée. Mais un jour, sa servante négresse qui l'accompagnait retourna la tête et ne vit plus un seul homme. Elle le dit à sa maîtresse qui demanda à son mari ce que l'armée était devenue.

— Je l'ai renvoyée au Sultan ton père, dit-il. Nous n'en avons plus besoin maintenant que nous approchons de mon pays.

Ils arrivèrent en effet à la maison de l'ogre que la princesse trouva très jolie et pleine de meubles encore plus beaux que chez son père. L'ogre avait toujours la forme d'un beau jeune homme et se comportait très bien sans laisser deviner sa véritable nature. Seule la mouche, qui avait suivi son amie avait deviné qu'il était un ogre, mais elle ne voulait pas le dire à la jeune femme. Elle avait d'ailleurs peur de l'ogre et faisait attention à n'être pas vue par lui.

Un jour, l'ogre rencontra dans l'escalier la négresse. Il se jeta sur elle et la dévora. La fille du Sultan demanda où était sa servante. Le mari déclara qu'elle était repartie. La mouche voulut avertir son amie, mais l'ogre la mangea elle aussi. La pauvre femme n'avait plus aucun soutien; se trouvant toute seule, ne voyant ni être humain ni animal, elle était triste et ne comprenait rien.

Elle eut un petit bébé. Elle demanda à son mari

d'annoncer la nouvelle à ses parents et de les inviter à venir. L'ogre écrivit une lettre au Sultan devant elle, mais au lieu de la faire porter, il la déchira.

— Où sont tes parents à toi? demanda la princesse.

— Ils n'ont pas pu venir.

La pauvre mère était malheureuse de n'avoir personne pour soigner l'enfant. Ce n'était, hélas! pas nécessaire, car l'ogre l'avait mangé.

— Où est notre enfant? demanda la femme. Je l'ai entendu crier tout à l'heure.

— Il vient de mourir, dit l'ogre.

L'année suivante, un autre enfant naquit et l'ogre lui fit subir le même sort. La pauvre mère se résignait à la fatalité, mais ne savait pas encore toute l'horreur de son sort.

Un jour une vieille femme apparut sur la terrasse de la maison, et se penchant sur la cour intérieure cria à la princesse :

— Ma pauvre petite, ton mari est un ogre! C'est lui qui mange tous tes enfants. Mais je puis t'indiquer un moyen de sauver le prochain. Dis-lui que tu es malade et demande-lui de t'apporter des plantes médicinales que tu me montreras.

La fille du Sultan remercia beaucoup la bonne vieille. Elle se dit malade et son mari lui apporta des plantes pour faire des tisanes. La vieille lui indiquait celles qu'elle pouvait boire sans danger; et

quand l'enfant naquit c'est elle qui le recueillit sans que l'ogre sût rien.

Cet enfant était une petite fille belle comme la lune, si belle qu'elle pouvait dire à la Beauté elle-même : « Brille ou c'est moi qui brillerai ! »

La vieille femme charitable l'élevait avec soin et la montrait à sa mère chaque fois que l'ogre s'absentait. Toutes deux aimaient beaucoup l'enfant.

Une fois que la petite était ainsi chez sa mère qui la couvrait de baisers, l'ogre revint à l'improviste et entendit derrière la porte la vieille qui disait à la princesse :

— Donne-moi vite ta fille pour que l'ogre ne la mange pas!

Quand l'ogre entra, la vieille était déjà partie.

— Qui était chez toi? dit-il à sa femme.

— Personne.

— Mais, j'ai entendu quelqu'un parler.

— Cherche toi-même : tu verras qu'il n'y a personne.

Il chercha partout, ne trouva personne et, furieux, s'écria :

— Dis-moi, ou je vais te manger!

— Comment! Est-ce que tu manges les gens?

— Oui, je suis un ogre! Oui! je vais te manger!

A ces mots, il se transforma subitement en ogre énorme et effroyable, se jeta sur elle et la dévora d'une seule bouchée.

Mais au fond, malgré sa nature cruelle, il aimait bien sa femme, et aussitôt accompli il regretta son acte. Plein de remords et de regrets, il se cogna la tête contre les murs et mourut désespéré.

Quand la vieille femme qui guettait cette scène, cachée derrière la porte, revint avec la petite, elle vit le cadavre de l'ogre gisant à terre. Elle lui ouvrit le ventre dans l'espoir d'en retirer la femme. Celle-ci était agonisante. La vieille la lava, lui rendit les derniers honneurs et l'enterra.

Chaque jour, elle tirait un peu, hors de la maison, le cadavre gigantesque de l'ogre qui était fort lourd à traîner et elle creusait un grand trou. Quand l'ogre fut enterré, la petite fille resta avec la vieille qui l'élevait dans la maison de ses parents morts.

Au bout de quelques années, la vieille tomba malade et dit à la jeune fille :

— Quand je serai morte, il faudra me laver, me mettre dans un cercueil et m'enterrer. Puis, je te conseille de ne pas rester ici. Voici une peau de chatte. Tu la mettras sur toi et tu seras transformée en chatte et alors tu pourras t'en aller sans courir le danger d'être mangée par les ogres.

La vieille étant morte, la jeune fille suivit ses conseils, l'enterra pieusement, non sans verser des larmes sur celle qui l'avait élevée et sauvée, prit la peau, fut transformée en jolie petite chatte blanche et partit au hasard devant elle.

Après quelque temps, elle arriva dans un pays

où il y avait des hommes fils d'Adam. Elle rencontra un jeune berger qui gardait les moutons du Sultan de cette contrée.

Voyant cette jolie petite chatte, le berger s'empara d'elle, la caressa, la choya, lui donna du lait et se dit :

— Je vais la donner au fils du Sultan qui me fera sans doute cadeau d'une petite tunique.

Il prit donc la chatte. Sur sa route, il rencontra le fils du Sultan qui voyant l'animal voulut l'acheter.

— Justement, dit le berger, j'allais te l'apporter.

Le prince lui donna en récompense non seulement une tunique mais encore beaucoup d'argent. Le petit berger était très content et le fils du Sultan aussi. Il se mit à aimer passionnément la petite chatte qu'il ne cessait de caresser, il ne pouvait manger sans l'avoir près de lui.

Un jour qu'il allait au bain, il voulut emmener la petite chatte, ne pouvant se séparer d'elle un seul instant. La chatte vint donc au hammam où on lui donna une petite chambre spéciale avec de l'eau tiède, du savon, des serviettes, des peignes, tout ce qu'il faut pour se laver. Elle retira alors la peau de chatte et se retrouva sous la forme humaine avec ses habits de jeune fille. Elle se déshabilla, se lava, savonna, frictionna, sécha, peigna. Puis elle remit ses habits et sa peau, redevint chatte, et alors se mit à patauger dans la cuvette avec ses petites pattes en miaulant. Le prince l'entendit, lui ouvrit la

porte, l'essuya avec des serviettes et la remporta au palais.

Un autre jour, le fils du Sultan eut envie d'aller en partie de plaisir dans un jardin avec la cour. Il voulait emporter la petite chatte dont tout le monde était jaloux en voyant qu'il n'avait d'attention que pour elle, mais on lui dit :

— C'est une chatte sauvage qui vient de la campagne, si elle revoit la campagne, elle se sauvera. Il vaut mieux la laisser à la maison.

Le prince se résigna, partit et la chatte resta seule au palais. Elle se débarrassa alors de sa peau, et se revêtit des plus beaux habits de la Sultane. Puis elle sortit du palais par le toit et se mit à la terrasse d'une maison voisine du jardin où se trouvaient le fils du Sultan et sa suite. Le prince aperçut cette belle jeune fille qu'il admira fort et s'approcha d'elle pour lui parler. Il lui donna même sa bague et lui fit promettre de revenir. Elle s'empressa de retourner au palais avant le prince et de reprendre la forme de chatte.

Le lendemain, le fils du Sultan dit à son père qu'il voulait absolument épouser la jeune fille qu'il avait aperçue. Malgré toutes les recherches on ne put la trouver. Alors le prince déclara qu'il allait lui-même partir à sa recherche.

Voyant faire les préparatifs de départ, la petite chatte se mit à miauler comme si elle voulait, elle aussi, prendre part à la fabrication des pains, des

gâteaux et des provisions de voyage. Pour la faire taire le prince ordonna qu'on lui donnât dans une petite chambre un peu de farine pour confectionner un gâteau.

La chatte retira sa peau, pétrit la pâte, y mit l'anneau du prince; puis redevenue chatte elle griffa le gâteau pour qu'on le reconnût.

Le prince ordonna qu'on fit cuire ce gâteau et qu'on le mit au-dessus de tous ceux qui étaient dans son sac de voyage.

Le lendemain, il partit, laissant la chatte au palais. Au bout de quatre heures de route, il ouvrit le sac, vit le gâteau, l'entama et découvrit l'anneau. Voyant cela, il mangea le gâteau de fort bon appétit, fit distribuer toutes les provisions à son entourage et donna l'ordre de rentrer. Personne ne comprit absolument rien à cette résolution.

La première chose qu'il fit en rentrant fut de demander où était la chatte. Il la trouva toute triste et penaude sous un meuble, car les gens du palais qui la jalousaient avaient profité de l'absence de son maître pour la maltraiter. Il la prit dans ses bras, la caressa pour la consoler, l'embrassa tendrement et dit à son père :

— C'est avec cette chatte que je veux me marier.

Le Sultan fut bien étonné et tenta de dissuader son fils d'une union aussi étrange. Rien n'y fit. Le prince s'obstina et, comme il était très gâté, le Sultan céda et fit faire une petite fête pour le mariage.

Le soir des nocés, resté seul avec la chatte, le prince tira son épée et lui dit :

— Enlève ta peau et redeviens la jeune fille que j'ai vue l'autre jour. J'ai tout deviné. Si tu ne le fais pas, je te coupe en deux avec cette épée.

— Je veux bien, Monseigneur, dit la chatte. Mais si je suis ton épouse tout le monde sera jaloux de moi et voudra me faire du mal. Il vaut mieux que je reste chatte.

— Non, dit le prince. J'exige que tu te transformes en femme et restes ainsi. Si tu es mon épouse, personne n'osera rien faire contre toi.

La jeune fille retira donc sa peau et apparut radieuse, belle comme le jour, parée des bijoux que lui avait laissés sa mère.

Le lendemain matin le Sultan envoya une servante porter le petit déjeuner au prince et voir ce qu'il devenait. Quand la servante entra dans la chambre des mariés et vit la belle jeune femme, elle laissa tomber d'étonnement le plateau qu'elle portait, et courut partout en criant la nouvelle.

Chacun vint voir le phénomène. Le Sultan vint aussi et fut si content de voir sa bru sous forme humaine qu'il ordonna de célébrer de nouvelles fêtes plus belles que les premières.

Il avait un autre fils qui avait une chienne. Celui-ci voyant que son frère avait eu tant de chance en épousant une chatte, se dit qu'il pourrait faire de même et voulut épouser cette chienne.

Pensant qu'il avait pour cela les mêmes raisons cachées que son frère, le Sultan accepta et fit célébrer de très grandes fêtes. Le soir venu, le prince s'enferma avec sa chienne et ouvrit un canif pour l'obliger à se transformer en femme. Mais plus il la taquinait ainsi, plus la chienne aboyait, s'excitait, s'énervait, si bien qu'elle devint enragée, se jeta sur lui et le mordit. Le prince mourut.

Le lendemain matin, le Sultan envoya une servante dans la chambre de son fils. Mais la chienne enragée se jeta sur elle et la tua. D'autres personnes furent ainsi envoyées en grand nombre et toutes subirent le même sort.

— C'est étonnant, se disait le Sultan ne voyant personne revenir. Que se passe-t-il donc? Sans doute cette femme est encore plus belle que la première.

Et il voulut aller voir lui-même. Heureusement quelqu'un l'arrêta en route et l'avertit que la chienne devenue enragée, avait tué tous ceux qui étaient entrés dans la chambre.

Il fit alors tuer la chienne à coups de fusil et l'on enterra tous les cadavres. Le prince devenu seul héritier du trône y monta quelques années plus tard, quand l'Ange de la Mort, qui n'épargne personne et entre aussi bien dans les palais des rois que dans les chaumières des pauvres, eût emporté son père.

MHAMMED LE VAGABOND

MHAMMED ES-SAIEH

IL y avait un homme dont la seule profession était le vol. C'était un *zraouti* ¹, grand coureur de routes. Après sa mort, son fils, qui n'avait appris aucun métier, devint *khammas* ² chez un fermier qui lui confia un terrain, des bêtes, des charrues et des semences et le fit travailler à son profit, lui laissant, selon l'usage, le cinquième de la récolte. Ce jeune homme s'appelait Mhammed Es-Saïeh. Il se mit donc à travailler la terre, labourant, semant et moissonnant, défrichant les palmiers nains et arrachant les mauvaises herbes, surveillant les bêtes des fermes voisines qui venaient manger sur les terres de son patron ³. A la fin de la saison, il venait à la maison de ce dernier apporter sa moisson dont il gardait sa part. Mais cette part n'était jamais grosse, et Dieu ne semblait lui avoir donné

1. De *zerouatat* massue. On donne parfois ce nom aussi aux personnages tyranniques, aux caïds ou pachas despotes.

2. De *Khamsa*, qui veut dire cinq, parce qu'il a le cinquième du revenu.

3. C'est ce qu'on appelle la *falla*.

ni beaucoup de chance ni beaucoup de courage au travail.

Après avoir fait ce métier pendant cinq ans, sans avoir rien gagné, il résolut de le quitter, comme fait tout khammas qui n'a eu aucun profit en cinq ans.

Coqum
C. 395

Coqum
C. 396

Il alla chez sa mère et lui demanda quel était le métier de son père. La vieille femme ne voulut pas répondre. Alors il lui demanda de préparer une *tchicha*¹ et quand cette soupe fut prête il lui prit les mains et les plongea dans le liquide bouillant. La mère avoua aussitôt que son défunt mari avait une *zerouata*, un grand couteau, et qu'il n'avait d'autre métier que de couper les routes. Alors Mhammed Es-Saïeh prit le fer et la massue de son père et partit.

— N'attaque jamais qu'une grande maison, lui conseilla sa mère.

Le jeune apprenti bandit marcha quelque temps et arriva à la Moulouia sur la rive de laquelle il trouva un douar entouré d'un grand fossé. C'était la maison du Cheikh des Arabes. Et sur ce fossé il y avait un pont-levis qu'on retirait la nuit. Mhammed Es-Saïeh ne pouvait non plus entrer en plein jour. Comment faire? se dit-il. L'idée lui vint de voler un mouton qu'il tua et écorcha. Après avoir mangé le *méchoui* il se couvrit de la peau laineuse et attendit.

1. Soupe au blé broyé, au piment, au beurre et au cerfeuil, qui a la propriété d'être extrêmement chaude.

L'après-midi venu, le troupeau du village revint. Il s'y mêla et entra avec lui dans le douar du cheikh des Arabes. On était en hiver, et la fille du cheikh était en train de faire chauffer de l'eau pour les ablutions de son père. Mhammed Es-Saieh l'ayant remarquée, jeta la peau qui le couvrait, cessa d'être mouton et se mit à rôder autour des tentes. La jeune fille le remarqua, vint à lui et lui dit :

— Que veux-tu?

Alors le jeune homme se jeta tout en larmes aux pieds de la jeune fille et lui demanda de le sauver.

— Si l'on te trouve ici, on te tuera, dit-elle. Prends cette belle jument; c'est la meilleure du troupeau et la seule qui puisse sauter par-dessus le fossé. Sauve-toi sur elle. Tu pourras ensuite la vendre un bon prix.

Le jeune homme remercia vivement sa bienfaitrice et courut vers le troupeau de chevaux. Mais il était encore novice dans le difficile métier de coupeur de routes et de brigand, et dans son trouble il se trompa de jument. Impuissante à sauter assez loin, sa monture le laissa tomber dans le fossé. La jeune fille, voyant cela, accourut, enleva sa ceinture et la lui tendit en lui criant de s'y cramponner pour se faire retirer par elle. Mais au lieu de cela elle tomba avec lui dans le fossé.

Or le cheikh des Arabes attendait l'eau de ses ablutions avec impatience.

— Où est ma fille? cria-t-il à son esclave Jama'

المحمدي
سنة 1110
436
المنشور 1110

— Je vais voir, seigneur, dit l'esclave.

Il alla et il vit la fille de son maître avec un homme au fond du fossé, ce qu'il vint rapporter au cheikh.

— Tais-toi là-dessus, dit celui-ci, et fais comme si tu n'avais rien vu.

Le lendemain le cheikh convoqua les habitants du douar et leur donna l'ordre de s'en aller tous. Le pont fut jeté sur le fossé et le soleil ne se coucha point que le village ne fut complètement évacué. Alors le cheikh du douar appelle Jama' et lui dit :

— Va, égorge ma fille et cet homme et brûle leurs corps, et apporte-moi la chemise de ma fille rouge de son sang ainsi qu'une *ja'ba*¹ pleine de son sang.

Jama', qui avait pitié de sa maîtresse, prit une brebis, l'égorgea, remplit une *ja'ba* de son sang, en teignit la chemise de la jeune fille et dit à celle-ci :

— Tu es libre sur le chemin de Dieu.

Mhammed Es-Saïeh partit donc avec la jeune fille. Il voyagea avec elle plusieurs jours, mais il se conduisait honorablement avec elle. Loin de chercher à en faire son plaisir, il évitait la nuit de coucher à ses côtés. Il la regardait étendue, tas d'étoffes claires sur le sable de l'immense désert silencieux, rêvait quelque temps sans rien dire, puis s'allongeait lui-même drapé dans son burnous et s'endormait chastement sous le ciel.

1. Roseau creux.

Enfin ils arrivèrent chez la mère de Mhammed Es-Saïeh. Un des lévriers du cheikh des Arabes les avait suivis, car il était fort attaché à sa jeune maîtresse.

— De quoi allons-nous vivre, mon fils, dit la vieille, et qu'allons-nous manger, maintenant surtout que nous avons une bouche de plus à nourrir?

— *Allah Kerim*. Dieu est généreux, dit-il. Je vais aller aujourd'hui à la chasse sur ton sort.

Il partit avec le lévrier et revint le soir avec un hérisson. Le lendemain il alla chasser sur le sort de la fille du cheikh qu'il avait confiée à la garde de sa mère, et revint avec un lièvre. Le troisième jour, la jeune fille déclara :

— Je vais moi-même aller à la chasse sur mon propre sort.

Elle partit et s'étant enfoncée dans la campagne, elle aperçut un porc-épic à la poursuite duquel elle se lança. L'animal s'étant réfugié dans un terrier, la fille du cheikh des Arabes se mit à creuser la terre à cet endroit et voici qu'elle trouve une caisse remplie de pièces d'or.

Ayant apporté sans rien dire ce trésor à la maison, elle fit un trou dans sa chambre pour le cacher, puis, ayant appelé Mhammed, elle lui remit de l'argent et lui dit :

— Va acheter avec ceci des chevaux, des juments, des mulets, des moutons et des vaches, et aussi des esclaves, hommes et femmes.

Puis elle fit bâtir une maison avec un joli men-

*zeh*¹ donnant sur le plus exquis et le plus frais des jardins. Elle acheta des terres, prit des fermiers et resta sept ans sans rien vendre de ses moissons qu'elle conservait dans des silos. Pendant tout ce temps Mhammed Es-Saïeh continuait à la respecter. Tout en habitant près d'elle, il ne la voyait jamais, et ne parlait avec elle que par l'intermédiaire d'une esclave.

Or la huitième année fut une année de disette. La moisson ne donna rien; et de même la neuvième et la dixième. La famine sévissait dans le pays. Alors elle ouvrit ses silos et se mit à vendre le blé accumulé. De toutes parts on venait lui en acheter. Le Sultan lui-même eut recours à ses provisions. Quant aux pauvres de Fès, elle leur fit distribuer des grains gratuitement.

Son père, le cheikh du douar de la Moulouya, apprit qu'il y avait près de Fès une femme vendant du blé. Il envoya donc son fils et Jama' son esclave, avec des chameaux, pour acheter du blé à cette femme.

Quand ils arrivèrent, la jeune fille était à son menzeh. Elle aperçut la caravane qui soulevait la poussière de la route, et reconnut tout de suite son frère, l'esclave fidèle qui lui avait sauvé la vie, et les chameaux de son père, le cheikh des Arabes. Elle ordonna aussitôt d'immoler des moutons pour rece-

1. Chambre agréable et spacieuse, avec une fenêtre d'où l'on a une belle vue sur un jardin.

voir ces hôtes qu'Allah envoyait. Elle les reçut avec empressement, les garda trois jours et leur donna toutes les céréales dont ils avaient besoin, et quand ils partirent, elle chargea un des esclaves d'inviter de sa part son père, le cheikh du douar, à venir chez elle. Celui-ci ne tarda pas à venir avec ses gens. Elle les reçut avec empressement, les fit nourrir magnifiquement pendant les trois jours de l'hospitalité traditionnelle et leur fit donner à tous de beaux habits.

Puis elle chargea Mhammed Es-Saïeh d'introduire son père chez elle. Le cheikh la salua respectueusement, sans la reconnaître d'abord. Alors, elle se jeta dans ses bras et lui raconta toute son histoire, n'oubliant pas de dire que son honneur était intact.

Le cheikh en fut fort heureux. Mais il fallait trouver le moyen d'arranger les choses honorablement aux yeux du monde. Les gens du douar ne savaient rien de ce qui s'était passé; ils devaient ignorer toujours que la jeune fille était partie avec un homme et avait vécu plusieurs années près de celui-ci.

Le cheikh des Arabes repartit donc avec ses gens pour son douar de la Moulouya, où, quelques jours après, Mhammed Es-Saïeh alla lui demander officiellement sa fille en mariage. Le père accepta, et chargea une de ses esclaves de jouer le rôle de sa fille. Habillée en mariée, assise dans un palanquin sur un chameau entouré d'une escorte, elle se rendit à Fès, où la vraie fiancée la remplaça, et où furent célébrées somptueusement de joyeuses noces.

AICHA, LA FILLE DU DRAGON

'AICHA BENT EÇ-ÇAT

IL y avait et il y avait et il y avait — Allah en tout lieu — aucune terre et aucune place ne sont vides de Lui — et il y avait du basilic et du lys dans le giron du Prophète (sur lui la prière et la paix) — et il y avait un homme veuf qui avait une petite fille nommée 'Aïcha. Il se remaria. Un jour la famille de sa nouvelle femme vint passer quelques jours chez lui en été.

Une fois qu'ils étaient tous à prendre l'air sur la terrasse, ils se penchèrent et virent un beau jardin plein de pommiers, de citronniers, de grenadiers. Les femmes eurent envie d'en manger. Elles dirent à la petite 'Aïcha.

— Toi qui es légère, descends dans ce jardin et remplis-nous ce panier de fruits.

On la fit descendre au bout d'une corde. 'Aïcha cueillit des fruits qu'elle leur fit passer dans le panier attaché à la corde. Mais à la fin, quand elles eurent ce qu'elles voulaient, les femmes retirèrent la corde

et laissèrent la petite toute seule dans le jardin, malgré ses cris et ses pleurs.

En explorant le jardin et la maison dont il dépendait, Aïcha trouva un grand désordre, beaucoup de saletés partout, et dans un coin par terre des poules et des pigeons égorgés. Elle se mit à nettoyer, ranger tout, pluma les volailles, les mit à cuire sur le feu, pétrit du pain, et quand tout fut en ordre, elle monta dans une chambre où elle trouva un métier à broder.

Or justement la petite avait appris la broderie. Elle se mit au travail.

Le soir venu, un bruit formidable se fit entendre : toute la maison trembla, et un dragon (*çat*) entra dans la cour. La petite l'entendit qui disait, en voyant toute sa demeure nettoyée bien en ordre et le repas tout prêt :

— Qui a fait cela ? Si c'est un homme, je le ferai mon frère. Si c'est une femme, je la ferai ma sœur, si c'est un garçon je le ferai mon fils. Si c'est une fille, je la ferai ma fille. Qu'il n'ait pas peur, et se présente.

Confiante en ces paroles, la jeune fille descendit.

— D'où viens-tu ? dit le dragon.

Elle lui raconta son histoire, et le dragon lui déclara :

— Tu es ma fille, je serai ton père.

Elle vécut désormais chez le dragon, dont elle faisait le ménage et la cuisine et qui lui témoignait beaucoup d'affection en reconnaissance de ces soins.

Il lui avait donné les clefs de tous ses greniers en lui disant :

— Tu peux ouvrir toutes les chambres, sauf celle-ci.

Elle se mit à ouvrir les différentes pièces, où elle trouvait toutes sortes de richesses, de pierreries, d'étoffes somptueuses et de belles choses.

Elle résista longtemps au désir d'entrer dans la chambre défendue. Mais un jour la curiosité fut la plus forte; elle tourna la clef et pénétra dans la pièce. Celle-ci était complètement vide : mais il y avait au fond une fenêtre. Aïcha se pencha à cette fenêtre et aperçut un petit mouton, tout blanc, tout propre, très joli, qui, la voyant, lui cria :

— *Lalla 'Aïcha bent eç-çat.* Mademoiselle 'Aïcha, la fille du dragon. Le dragon qui t'a élevée te mangera.

A ces mots la tristesse et le remords saisirent la pauvre fille qui sortit de la chambre, toute angoissée et en larmes. Elle passa toute la journée dans cet état, et le dragon en rentrant la trouva les yeux rouges. Il lui demanda ce qu'elle avait et elle lui raconta ce qui s'était passé.

— N'aie pas peur, lui dit le dragon. Demain tu iras encore dans la chambre et si le mouton te redit la même chose réponds-lui : « Malheureux! C'est toi dont la peau servira de couverture à mon lit, et la chair au repas de mes noces, et c'est le fils du Sultan qui sera mon mari. »

Le lendemain, en effet, les choses se passèrent ainsi. En entendant ces paroles, le mouton fut pris d'un accès de rage, se roula dans la boue et sa belle toison qui était blanche comme la neige devint noire comme du charbon.

Or ce mouton appartenait au fils du Sultan qui l'aimait beaucoup et avait chargé un esclave tout spécialement de veiller sur lui.

Quand le prince vit son animal favori dans cet état, il fit couper la tête de l'esclave négligent, et chargea un autre de le laver et de le surveiller.

Le lendemain, 'Aïcha, la fille du dragon, revint à la fenêtre, et eut la même conversation avec le mouton, qui recommença à se salir dans sa fureur. L'esclave fut condamné à mort comme le premier et remplacé par un troisième. Celui-ci voulant éviter ce triste sort, veilla toute la journée pour voir ce qui se passait, et rapporta à son maître les paroles de Lalla 'Aïcha : « C'est toi dont la peau servira de couverture à mon lit, et la chair au repas de mes noces, et c'est le fils du Sultan qui sera mon mari. »

— Si tu ne me crois pas, dit-il à son maître, tu peux venir voir toi-même.

Le fils du Sultan se rendit donc dans le jardin où paissait le mouton et aperçut la jeune fille à la fenêtre. Il fut ébloui de sa beauté et déclara, en revenant, à son père qu'il voulait épouser Lalla 'Aïcha, la fille du dragon.

— Mais c'est impossible, dit le Sultan, notre

famille ne peut s'allier à celle d'un dragon !

— Il le faut, mon père. Si je ne l'épouse pas, je me tuerai.

Cédant aux supplications du jeune homme, le Sultan fit venir un de ses conseillers, sage vieillard, auquel il exposa l'affaire et lui dit :

— Fais venir, ô Sidna, tous les ulémas, achète six taureaux, et rends-toi avec eux chez le dragon. Devant la porte de celui-ci, tu feras immoler les six taureaux; puis les respectables ulémas et toi, l'émir des croyants, vous demanderez au dragon sa fille en mariage. Il ne pourra vous la refuser.

Quand les taureaux eurent été égorgés devant sa maison, le dragon sortit et commença par manger les six bêtes; puis il demanda au Sultan et aux ulémas ce qu'ils voulaient. Ils exposèrent leur requête qu'il accepta.

— Quand se fera le mariage, dit alors le Sultan, où devons-nous venir chercher ta fille?

— Vous n'avez qu'à préparer et orner une belle chambre pour elle au palais; à l'heure des noces, la jeune fille y sera.

Le Sultan repartit satisfait.

— Ne parle pas à ton mari, recommanda le dragon à sa fille adoptive, avant qu'il t'appelle par ton nom et te dise : « O Lalla 'Aïcha, la fille du dragon je te conjure, au nom du dragon qui t'a élevée, de me parler. » Ne lui dis jamais un seul mot avant qu'il ait prononcé ces paroles.

Le soir des noces, le fils du Sultan trouva sa femme dans la chambre et fut très content. Mais il fut bien étonné quand il constata qu'elle ne parlait pas. Malgré toutes ses prières, elle n'ouvrait jamais la bouche.

Plusieurs jours passèrent ainsi. Le fils du Sultan commença à se fâcher. Rien n'y fit : son épouse restait muette.

— Je vais me marier avec ma cousine, lui dit-il un jour pour la fâcher et l'obliger à parler.

Elle ne répondit pas.

Le prince épousa la fille de son oncle, comme il l'avait dit.

Lalla 'Aïcha avait un pouvoir magique sur tous les objets. Quand elle voulait boire, elle envoyait le verre à la fontaine, et le verre revenait plein d'eau.

Un jour elle mit de l'huile dans une poêle sur le feu. Quand l'huile fut bouillante, elle posa ses mains dans la poêle; et voilà que des petits poissons tout frits en sortirent.

Elle mit les poissons dans un beau plat et ordonna au plat d'aller devant le fils du Sultan, qui se trouvait alors dans une chambre avec sa nouvelle femme. Le prince n'aimait pas beaucoup celle-ci, qui était fort sottre; il ne l'avait épousée que par dépit.

— Regarde, lui-dit-il, en voyant cette merveille, regarde comme ta maîtresse, fille de ton maître, fait sortir des poissons tout frits de ses mains!

— Ce n'est que cela, dit la femme. J'en ferai bien autant.

Et elle ordonna à sa servante de lui préparer du feu, une poêle et de l'huile. Quand l'huile fut bouillante, la sotte y plongea ses mains qui se collèrent à la poêle et furent cruellement brûlées. La pauvre femme en mourut de douleur.

La fille du dragon ne parlait toujours pas.

— Je vais épouser une autre de mes cousines, lui dit alors son mari.

Elle ne dit rien, et le mariage eut lieu.

Un jour, la fille du dragon suspendit un fil de soie à deux balcons et se mit à se balancer dessus.

— Regarde, dit le prince, à sa nouvelle épouse, regarde ta maîtresse, fille de ton maître, regarde-la se balancer sur un fil de soie.

— Ce n'est que cela! dit la femme qui n'était pas plus intelligente que sa défunte sœur. Je vais en faire autant.

Mais elle se cassa les reins.

Lalla 'Aïcha ne parlait toujours pas.

Le fils du Sultan épousa une troisième cousine.

Un jour la fille du dragon enduisit de savon le bord de la terrasse, et se mit à courir dessus en glissant très vite pour s'amuser.

Sans attendre l'observation de son mari, la nouvelle mariée voulut en faire autant : elle se tua en tombant dans la cour.

Le prince se remaria encore. Lalla 'Aïcha posa une

natte au milieu du bassin et s'assit dessus pour broder. Sa rivale fit de même et se noya.

Le prince épousa sa cinquième cousine. Un jour Lalla 'Aïcha prit les habits qui étaient à laver, les jeta dans le puits, et s'y jeta elle-même. Au bout de quelques instants, elle remonta avec les vêtements tout blanchis. L'autre femme ramassa tout son linge sale, heureuse de saisir une occasion de le laver sans se donner beaucoup de mal, et se jeta, elle aussi, dans le puits. Mais elle n'en remonta jamais, et l'on dut en retirer son cadavre.

Quand la sixième cousine du prince fut devenue elle aussi sa co-épouse, 'Aïcha laissa un jour tomber son dé dans le bassin de la cour. Arrachant alors son œil droit avec son aiguille, elle lui ordonna d'aller chercher le dé, ce que l'œil fit docilement; puis il revint de lui-même se placer dans son orbite.

La co-épouse voulut faire de même et ne réussit qu'à s'éborgner; puis elle mourut des suites de sa blessure.

Quand toutes ses cousines furent mortes, le fils du Sultan se dit : « Ah maintenant, je ne me remarierai plus... Qu'il en soit comme Dieu voudra. »

Mais Lalla 'Aïcha persistait à ne point parler. Le dragon lui dit :

— Je vais t'envoyer deux petits seaux, l'un en argent et l'autre en or. Tu les enverras chercher de l'eau à la fontaine. Ils se disputeront à qui se rem-

plira le premier et reviendront chez toi pour te prendre comme arbitre.

Les choses se passèrent ainsi, et quand les deux seaux revinrent se disputer devant la jeune femme, l'un d'eux lui dit :

— O Lalla 'Aïcha, la fille du dragon, je te conjure, au nom du dragon qui t'a élevée, de dire à ce seau de me laisser faire mon travail.

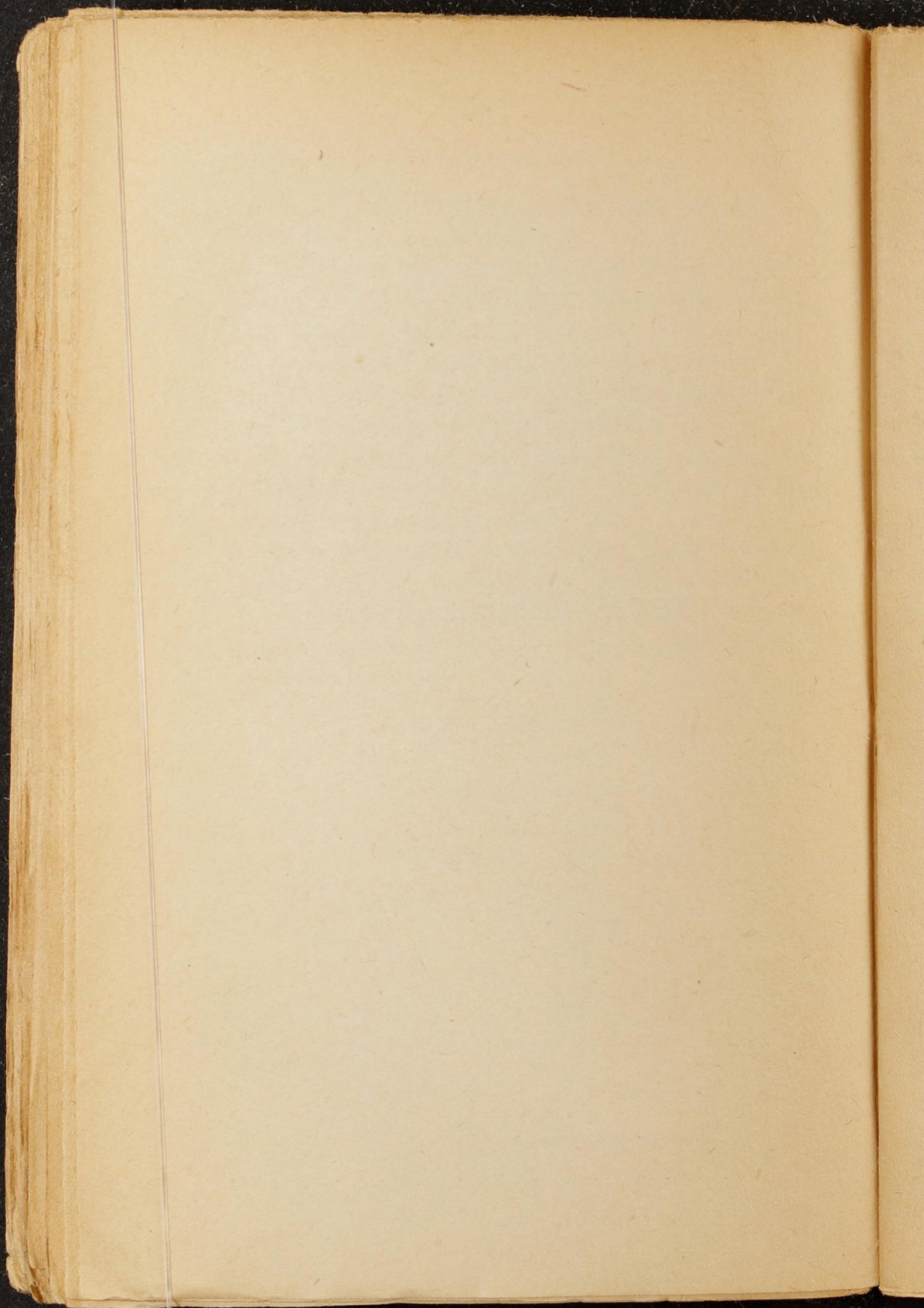
Le fils du Sultan était présent et assistait à la scène. Il entendit l'invocation du seau et s'écria enfin dans les mêmes termes :

— O Lalla 'Aïcha, la fille du dragon, je t'en conjure au nom du dragon qui t'a élevée, parle-moi!

Sa femme lui répondit aussitôt et tous deux vécurent désormais dans le parfait bonheur jusqu'à leur mort.

te
eux
me,
on-
ce
la
ria
on-
vé-
u'à

NOTES COMPARATIVES



NOTES COMPARATIVES

Ces contes ne sont pas seulement marocains mais spécialement fasis. Ils sont tous tirés du folk-lore de la ville de Fès. Ils ont été recueillis et traduits aussi exactement que possible tels que les disent les aïeules à la veillée. Ils font perpétuellement allusion aux mœurs, aux idées, aux institutions, aux métiers, aux détails topographiques de la capitale intellectuelle du Moghreb. Nous en avons publié une série analogue en édition ordinaire et critique (*Contes Fasis*, Paris, F. Rieder et C^{ie}, 1926), et quelques autres doivent paraître en édition de luxe illustrée (*Les Nuits de Fès*).

Des rapports curieux existent, comme cela se produit toujours dans le domaine du folk-lore, entre ces contes et ceux d'Asie, d'Afrique et d'Europe. L'universalité du folk-lore est un témoignage de la communauté des traditions et de l'unité de l'esprit humain. Il n'est pour ainsi dire pas un trait d'un récit soudanais, breton, chinois ou peau-rouge qui ne se retrouve dans une autre partie du monde. On a compté environ cinq cents variantes de *Cendrillon*; nous en donnons ici une fasis sous le titre de *Aïcha Rmada*. Nous avons donné un récit curieusement voisin de l'*Eros et Psyché* d'Apulée et qui fait partie d'un cycle de contes nombreux en Europe et spécialement en Italie, le *Caftan d'amour tacheté de passion*. On trouvera ici-même, une variante du fameux thème du

trésor volé attribué par Hérodote au pharaon *Rhampsinite*.

On sait qu'un grand nombre de contes s'est propagé d'Orient en Occident par l'Afrique du Nord. Le Maroc, Moghreb el Aqça, Extrême-Occident, en est l'aboutissant continental. L'on trouve en effet dans ces contes de Fès plusieurs traits communs aux *Mille et une Nuits* et à ce qu'on connaît du folk-lore syrien, égyptien, algérien. D'autres se rapprochent des contes berbères du Maroc même; mais il est difficile de faire dans ceux-ci la part de ce qui vient de l'Orient et des Arabes, d'une part, de ce qui peut être autochtone et de ce qui se rapporte au folk-lore européen de l'autre, comme l'ont montré les Basset, les Biarnay, les Laoust, etc. Quoi qu'il en soit, dans nos contes de Fès, l'élément oriental et arabe est à coup sûr plus important que le berbère, lequel est lui-même souvent très orientalisé.

Quelle différence d'ailleurs entre les récits des montagnards berbères rudes, anecdotes simplistes et grossières, et le raffinement ultra-civilisé des contes de la vieille bourgeoisie de Fès! Différence qui n'apparaît pas seulement dans la forme et dans l'art, mais aussi dans les idées.

Comme on l'a remarqué, le héros des contes orientaux et arabes, essentiellement fataliste, n'est jamais étonné des caprices agréables ou pénibles du destin. Il reste toujours à la hauteur des circonstances. Il s'adapte sans difficulté aux plus étonnantes fortunes. Toujours racé, l'homme du peuple devient vizir ou sultan sans se trouver mal à l'aise et sans commettre de fautes d'éducation. Le héros des récits berbères arrive, lui, par soi-même, à force de volonté et de persévérance, et ne s'en remet point au hasard. Enrichi ou devenu puissant, il reste le rustre grossier et brutal qu'il était d'abord. Nos contes fasis, soumis à la double influence,

synthétisent pour ainsi dire ces deux caractères, tout en penchant du côté arabe-oriental. Leurs héros sont fatalistes, élégants, distingués, immédiatement adaptés. Mais leur énergie est remarquable. La ruse, l'attrait du danger, le prestige de la difficulté, la tension de la volonté persévérante, jouent dans ces histoires un rôle, dont on pourrait d'ailleurs retrouver l'analogue dans la tradition littéraire orientale. La fidélité des sentiments, la constance dans les épreuves, le *sabr* arabe, sont aussi des traits remarquables.

*
* *

En ce qui concerne les détails, voici quelques analogies qu'on pourrait noter entre nos contes et le folk-lore universel.

Les mêmes entrées en matière reviennent fréquemment. On commence souvent par le trait du vieux sultan qui n'obtient un fils qu'à un âge avancé, d'une manière plus ou moins surnaturelle (*Et-Taïeh bou Garn, Moulay En-N'às, 'Atiq...*), qui l'obtient en même temps qu'un poulain merveilleux est conçu par sa jument favorite (*'Atiq, Et-Taïeh bou Garn*). *Bou Garn* part, déguisé, à la recherche de sa femme, et mieux encore *la jeune fille intelligente*, à la recherche du génie son époux, *Perle dans sa Branche*, comme *Psyché* à celle de l'Amour. Les unions entre génies et mortelles (*Perle dans sa Branche, Et-Tahar Faraji*) ou hommes et fées (*Moulay En-N'às*) sont un des principaux thèmes du folk-lore universel. La poule qui pond des pierres précieuses (*Derhem ahlâl...*) se trouve souvent, ce qui permet, comme dans la *Lampe d'Aladin*, et maint autre conte des *Mille et une Nuits* d'introduire le trait comique de l'ignorant qui n'en sait pas la valeur et les vend pour un prix dérisoire à quelque juif. C'est parfois en heurtant une pierre qu'un héros

trouve l'entrée d'un trésor; la dalle que heurte le cheval de 'Atiq et qui lui fait découvrir la fille du Sultan du Sahel, est une *çaffaha* de granit comme il en existe tant dans les rues de Fès.

7 Le grand conte *Perle dans sa Branche* est évidemment la combinaison, la juxtaposition même, de deux récits, l'un construit sur le thème de la plus jeune fille d'une famille, qui joue des tours à une bande de brigands ou à d'autres ennemis et protège de tout danger ses sœurs (ce récit subsiste d'ailleurs à l'état isolé presque identique dans le folk-lore fasi sous le titre : *La jeune fille intelligente et les quarante voleurs*, et, plus ou moins analogue, dans nombre d'autres histoires), — et l'autre se rattachant au cycle d'*Eros et Psyché*, comme le *Caftan d'amour* que nous avons publié dans le précédent volume.

116 Dans notre conte, cette dernière partie est constituée par les thèmes du mariage avec le génie, de la jalousie des sœurs, de la séparation, de la recherche et de la réconciliation, dont les analogues existent dans le folk-lore asiatique, africain et européen. Le trait caractéristique du mythe de Psyché, l'interdiction de voir à la lumière l'époux mystérieux et la désobéissance, a disparu, remplacé par une action directe de la sœur jalouse. Dans *Et-Tahar Faraji*, où le thème est réduit à sa plus simple expression, on trouve le trait de la lampe allumée et le détail curieux de la montre qui s'ouvre sur la poitrine du génie, avec un escalier et un palais souterrain.

Le soporifique se trouve dans tous nos contes fasis de ce genre.

116 Le père qui part en voyage, laisse ses sept filles et les éprouve en leur donnant des œufs, est une entrée en matière assez fréquente, qui se retrouve plus ou moins identique notamment dans : Desparmet, *Contes populaires sur les ogres*, recueillis à Blida, t. II, p. 222; —

René Basset, *Nouveaux contes berbères*, p. 156; — Des-
taing, *Etude sur le dialecte berbère des Beni Snous*, t. II,
p. 183; — Artin Pacha, *Contes populaires de la Vallée
du Nil*, p. 193. — Notre conte y ajoute le trait bien
connu du père qui demande à ses filles quel cadeau
il doit leur rapporter. La plus jeune indique un nom
mystérieux, qui se trouve être celui du génie qu'elle
épousera, comme dans la *Belle et la Bête*. Cf. le *Saban*,
C. Baissac, *Le folk-lore de l'île Maurice*, 1888, p. 130.
L'idée des coupables marqués au fer rouge devenant
esclaves se voit dans un conte indien, *L'histoire de Devas-
nita*, du *Vrihat-katha* (*Mille et un Jours*, Panthéon Litté-
raire, p. 641). Sur le thème des quarante voleurs, Cf. Chau-
vin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, t. V, p. 79-84,
pour 'Ali Baba. Sur les secrets surpris en écoutant la
conversation d'oiseaux-fées ou de génies, Cf. Chauvin,
Bibl., V, 13-15. Benfey a étudié le cycle de la jeune fille
intelligente : Die Kluge Dirne, dans *Ausland*, 1859.
Cf. aussi Chauvin, VIII, 97 et Stan. Prato, *Giornale della
Soc. Asiatica italiana*, IX, 1895, 229. La recherche du mari
se trouve aussi dans plusieurs contes n'ayant plus de
rapport avec Psyché, notamment dans l'*Oiseau Bleu* de
M^{me} d'Aulnoye. Il est curieux de trouver dans un conte
champoenois n'ayant aucun rapport avec le nôtre le trait
des maisons successives qu'il faut traverser avant d'arri-
ver à celle habitée par le diable. *Revue des Traditions
populaires*, 1891.

*
* *

Dans les *Pommes de la Fécondité*, nous voyons un ⁷⁸¹
fruit dont la manducation cause une grossesse inatten-
due. Des grossesses plus normales, dues à un fruit, une
fleur, une feuille, etc., se trouvent dans de nombreux
contes arabes, berbères, hindous, suédois, hotten-

tots, etc., et dans notre 'Atiq. Cf. Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, V, 43; R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, 335-339; Destaing, *Etude sur le dialecte des B. Snous*, II, 42; R. Basset, *Mille et un contes*, II, 9; Legrand, *Contes populaires grecs*, 161; Doctoresse Légey, *Contes et légendes populaires du Maroc recueillis à Marrakech*, 85.

L'origine de cette idée et du trait de la pomme jetée pour choisir un fiancé a été étudiée par E. Galtier, *Revue des Traditions populaires*, 1889, p. 67, et des sociologues comme Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, IV, 363, et Levy-Bruhl, *L'âme primitive*, *passim*. Cf. notre note dans *Contes Fasis*, p. 152.

La suite de ce conte, où l'on trouve une fille élevée par une gazelle et transformée en colombe par une femme jalouse, n'offre guère de rapport avec l'*Oiseau Bleu*, mais présente des traits communs avec un récit des *Mille et une Nuits* où l'on trouve une épingle magique, et surtout avec un conte berbère marocain publié par Stumme, *Märchen der Schluf' von Tazerwalt*, Leipzig, 1895, p. 4-6, 77-81, et avec un des contes de Marrakech de M^{me} Légey, *op. cit.*, p. 43.



74 L'anecdote qui termine *Sans Sauterelle Oiseau ne serait pas pris* ; la méprise du voleur prenant pour lui le « Tuons-le » qui vise un mouton, a son pendant dans le fabliau *Estula*, dans l'*Heptameron*, 34^e nouvelle, dans une historiette italienne courante (cf Marc Monnier, *Les contes populaires en Italie*, 1880, p. 355), et dans une lettre de Paul-Louis Courier à M^{me} Pigalle, 1^{er} novembre 1807, qui donne cela comme une aventure réelle lui étant personnellement arrivée. Ce conte fasi seretrouve en Egypte moderne (*Garada et Asfour*, Dulac, *Quatre contes arabes*

en dialecte cairote, dans Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire sous la direction de M. Maspéro, 1889, grand in-4^o, p. 89-96) à peu près le même, mais les traits ne sont pas dans le même ordre et les deux héros font délibérément le métier d'imposteurs. M. G. Marchand a publié en arabe parlé un récit marocain analogue, localisé à Marrakech, ne comportant pas le trait final des quarante voleurs (G. Marchand, *Contes et légendes du Maroc*; Rabat, 1924 fascicule I, p. 47). M^{me} Legey, *op. cit.*, p. 148 donne un conte sur le même thème avec les mêmes noms de héros, mais avec des péripéties parfois différentes.

*
* *

Un conte égyptien moderne du type de *Peau d'Ane* recueilli par H. Dulac (*op. cit.*, p. 57), l'histoire de *Gouleida*, présente quelques traits ressemblant plus ou moins à notre conte *Le Qandil* : Un roi veuf veut se remarier et épouser celle qui pourra mettre l'anneau de pied de sa femme défunte; comme le khalkhal ne va qu'à sa propre fille; le tyran veut l'épouser; pour échapper à cette union incestueuse, l'héroïne s'enfuit déguisée en mendicante sous un habit de peau qui l'enlaidit. Elle se réfugie dans les cuisines d'un autre Sultan. Etant sortie une fois dans son état naturel, ornée de tous ses bijoux, elle rend amoureux d'elle le prince auquel elle échappe en lui prenant sa bague qu'elle lui renvoie dans un gâteau. Notre conte fasi est, on le voit, bien plus éloigné du type de *Peau d'Ane* que ce conte égyptien. Il en conserve pourtant des traits essentiels : la menace d'inceste du début, la fuite, la cachette, le prince amoureux; la bague cachée dans un gâteau (ou dans une soupe). Ce dernier trait est même plus voisin dans le conte fasi de *Peau d'Ane* que dans le conte égyptien. Il présente,



comme tant d'autres, un type très soigné, varié, développé, à demi littérisé. Remarquons que de ces trois contes de même type, le conte marocain et le conte français se ressemblent moins entre eux que chacun d'eux ne ressemble au conte égyptien, ce qui se comprend aisément si la source commune orientale, s'est séparée en deux branches divergentes l'une en Europe occidentale, l'autre en Afrique du nord-ouest.

Le trait de l'anneau mis dans un gâteau ou dans un bol, qui se trouve aussi dans *'Attoche et Fâdhel* et dans *la Petite Chatte*, peut se comparer à l'histoire suivante citée par Caussin de Perceval dans son fameux *Essai sur l'histoire des Arabes*, II, 339 : le poète Mouraqqich se meurt d'amour pour sa cousine Esma; le père de celle-ci la marie à un autre; Mouraqqich alors fait mettre son anneau dans le lait qu'un berger porte à Esma, qui accourt recueillir son dernier soupir.

Sur le cycle de *Peau d'Ane*, cf. Saintyves, *Les contes de Perrault*, 1923, 187, 208. Sur celui de *Cendrillon*, pour notre *'Aicha Rmada*, cf. *ibid.*, 113-164.

*
* *

291 De notre *'Attoche et Fâdhel* on connaît une version très courte et simpliste intitulée *Histoire de Sebou et de Moulouia* qui explique l'origine de ces deux fleuves marocains (Biarnay, *Etude sur le dialecte berbère des Bettioua du Viel Arzen*, 156-160). deux beaux enfants sont élevés au même msid (école coranique); on les sépare, ils font un trou dans le mur et continuent à se donner la main en travaillant; le père de la fille, riche orgueilleux qui ne veut pas du mariage, les tue : des ceps de vigne, puis un tremble et un frêne poussent sur leurs tombes et s'enlacent, puis deux fleuves jaillissent. Une chanson chleuh (Justinard, *Manuel de berbère*

marocain, dialecte chleuh, 1914, p. 76), *Histoire de Fâdhel avec la Sultane*, correspond à notre *Fâdhel et 'Attoche* (des *Nuits de Fès*) : Fâdhel est un caïd et passe à cheval devant le palais : la Sultane lui envoie sa négresse qui l'introduit habillée en femme. Il oublie la garniture de son sabre. Le Sultan reçoit dans un jardin et demande si l'on a vu chose semblable à ses fleurs. Ton visage, dit l'un. Tes étriers, dit l'autre. Mais Fâdhel proclame : J'ai vu une femme qui surpasse ces fleurs. Le Sultan le tue. 'Attoche se jeta du haut de la tour. Deux palmiers poussent sur les tombes. Un Juif les coupe, et « l'amitié est bien coupée qui est coupée par un Juif » ; deux sources naissent alors et se rejoignent. Dans une autre variante fasia un Juif joue un rôle analogue. Sur le trait des arbres plantés sur des tombes et dont les branches s'entrelacent cf. Chauvin, *Bibliogr.*, V, 107; Basset, *Contes berbères*, p. 205-208; Bédier, *Les Fabliaux*, 84; *Revue des Tradit. popul.*, X, 111; *Mélusine*, IV, 60, 85, 142, V, 39, X, 168; *Journ. Asiat.*, 1874, II, 266.

*
* *

Le début de plusieurs de nos contes présente le trait de la vieille outragée qui s'écrie : « Que cet insolent aille donc conquérir telle ou telle princesse mystérieuse », trait associé souvent à celui de la soupe extrêmement chaude dans laquelle le héros plonge ou menace de plonger les mains de sa mère (ou de la vieille) pour savoir où se trouve cette princesse (ou telle ou telle chose). On retrouve ces traits notamment dans : Rivière, *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura*, p. 45, 187, 207 et 209; Basset, *Nouveaux contes berbères*, p. 131 (où se trouve le trait du ballon tombant dans la marmite de la vieille, comme dans notre 'Atiq), p. 100 et 301; Destaing, *Etude sur le dialecte berbère des Beni Snous*, p. 89 (où se

trouve aussi le ballon qui tombe cette fois dans la terrine de lait d'une vieille qui apprend au héros que sa sœur a été enlevée par un ogre); Moulièras (*Légendes... de la Grande Kabylie*, p. 129, 431; Socin et Stumme, *Der Dialekt der Houwara*, p. 33, 96; Chauvin, *op. cit.*, V, 72.

48 'Atiq et la fille du sultan du Sahel est une variante de 'Atiq et Edh-Dhahi de notre précédent recueil de *Contes Fasis*. Il ne contient plus le trait du jeune prince introduit chez la princesse dans la gazelle d'or; cette fois le héros accède au palais de la fille du Sultan par un escalier souterrain. Dans l'*Histoire du Griffon des Nouveaux contes orientaux* du comte de Caylus, 1780, I, 290 l'on voit le fils du roi de l'Occident se cacher dans le cadavre d'un chameau pour se faire enlever par un aigle et pénétrer ainsi chez la fille du roi de l'Orient enfermée sur la montagne Qaf. Dans notre *Qandil des Nuits de Fès*, c'est une princesse qui se cache dans une grosse lampe d'or.

Le poète arabe antéislamique Mouraqqich le jeune s'introduit chez Fatima, fille du prince Moundhir, dans un paquet de hardes portées par l'esclave Bint Ajlân. Fatima habitait un palais entouré de sable fin rendu parfaitement uni par des pièces d'étoffes traînées dessus, de telle sorte qu'on discernait les moindres traces de pas. On s'aperçut que les traces de l'esclave étaient plus profondes qu'il n'était normal et l'on comprit qu'elle portait quelqu'un. Caussin de Perceval, qui reproduit cette anecdote dans son *Essai sur l'histoire des Arabes*, II, 341-343, ajoute que Mouraqqich, sans doute fort libertin et ivrogne, fit introduire une fois à sa place un de ses amis chez sa belle, et que Fatima outragée les chassa tous deux. On reconnaît là une des aventures que Mérimée attribue à don Juan dans les *Ames du Purgatoire*.

Sur le trait, tout naturel, celui-là, d'homme introduit chez une princesse en habits de femme, cf. R. Basset, *Mille et un Contes*, II, 265; *Nouveaux contes berbères*, 229.

Le trait de la vieille outragée est lié à celui de la viande sans os et du pain sans croûte dans *Héros fils de Héros*, (Biarnay, *Etude sur les dial. berb. du Rif*, 161), *Mohammed 'Adjddj* (Mouliéras, *Lég. et c. pop. de la Grande Kabylie*, I, 129). Le dernier trait isolé est dans notre *Moulay 'Ali es-Sbani* des *Nuits de Fès* et notre *Et-Taj Ahmed ben Amar* des *Contes Fasis*; ainsi que dans le *prince Ali* de Stumme, *Tunische Maerchen und Gedichte*, Leipzig, 1893, I, 38, II, 57.

*
* *

Sidi 'Ali es-Sbani, véritable chef-d'œuvre de littérature orale, combine divers thèmes dont certains se retrouvent dans les *Mille nuits et une nuit : l'amant et l'amante*, *Ardasir, la fille de Togrul bey* (Chauvin, *Bibliogr.*, V, 125, 127 et 130), *l'Histoire de Kamaralzaman et de la princesse Boudour* (trad. Mardrus, t. V). Dans l'ensemble des trois premiers, l'on a les traits de la princesse qui ne veut pas se marier à cause d'un songe ou du spectacle d'un couple d'oiseaux ou de cerfs, des dents arrachées à l'esclave, du pavillon construit par l'amant, de l'armée du roi. Dans le dernier, on voit, ce qui correspond à la seconde partie de notre conte, un prince séparé de sa femme au cours d'un voyage par un oiseau qui enlève un bijou, cette femme qui se déguise en homme (comme dans les contes du cycle de *Psyché*, *Perle dans sa branche*, etc.), épouse la fille du roi et finit par retrouver son mari évadé d'une ville chrétienne. *Sidi 'Ali es-Sbani* ajoute quelques détails, mais laisse tomber le tableau du songe de la princesse rectifié afin de la faire revenir de ses préventions contre le mariage.

Un conte berbère marocain Beni Snous (Destaing, *op. cit.*, II, 120-132) rappelle plus directement le conte des *Mille et une Nuits*. Dans un conte marocain arabe parlé

non traduit (G. Marchand, *op. cit.*, fasc. I, p. 13) une jeune fille se déguise en fqih prenant le nom de Si 'Ali, (comme dans le *Caftan de l'amour* du recueil précédent) et connaît ainsi un prince qui, éprouvant des soupçons sur son sexe, lui met des fleurs d'oranger sur son matelas pour voir si elles sont fanées, le mène dans un jardin pour voir s'il cueille d'abord des plantes aromatiques (ce qui est censé la caractéristique de la femme) ou bien des roses et des œillets, et enfin l'invite au bain. Mais elle se dit malade et s'en va. Il la retrouve un jour filant de la laine et l'épouse.

*
* *

De tous les contes de ce recueil, celui qui suscite peut-être les plus curieux rapprochements est *Mhammed ed-derraz*, où l'on reconnaît aisément un récit de la famille du *Trésor pillé* dont Hérodote présente la plus fameuse et plus ancienne version écrite : l'histoire du pharaon *Rhampsinite* (I, II, ch. 121).

Le conte de Fès ne provient pas par filiation directe du récit d'Hérodote, mais d'une tradition orale populaire antérieure. En comparant les nombreuses versions (une trentaine) connues, écrites ou orales, de ce conte, Gaston Paris et Gédéon Huet ont déjà prouvé, contrairement à l'opinion de l'Allemand E. Rohde (*Kleine Schriften*, I, 240), que le récit d'Hérodote n'est pas l'origine des diverses variantes. G. Paris émit l'hypothèse d'une source babylonienne, et Maspéro croyait à une origine égyptienne antique. Muni de nouvelles versions, G. Huet conclut que la source, en tout cas très ancienne, puisque le plus ancien texte écrit (Hérodote) est déjà altéré et incomplet, n'est ni occidentale, ni indoue. Il distingue une branche *orientale* (versions indoues, asiatiques, russes, chypriote, africaines, comprenant les anciens récits grecs

et celui d'Hérodote), et une branche *occidentale* (versions d'Europe occidentale, de Ceylan par les Portugais, d'Amérique par les Espagnols et les Français). Cf. Stan. Prato, *La leggenda del tesoro di Rampsinit*; Como, 1882, gr. in-8°. G. Paris, *Le trésor du roi Rhampsinite*, dans *Revue de l'histoire des religions*, 1907, p. 151-187 et 267-316. G. Huet, *Le conte du trésor pillé*, dans *Revue des Traditions populaires*, 1916, p. 208-217 et 261-274, et 1918, p. 1-16 et 253-273.

Ce conte est en effet l'un des plus étendus qui soient : on l'a rencontré dans quatre parties du monde sur cinq ; il est arrivé à l'océan Pacifique à la fois du côté-est (Chili) et du côté ouest (Japon). Les six versions de l'Afrique du Nord et notre conte fasi ne viennent pas de l'Égypte ancienne et d'Hérodote, mais ont dû être rapportées sur ce continent par les Arabes, comme le montre la comparaison de versions.

On connaît une dizaine de variantes écrites depuis le v^e siècle avant Jésus-Christ : Hérodote, Pausanias, Charax de Pergame, *Sept Sages de Rome* (xi^e siècle) *Dolopathes* de Jean de Hauteseille (Lorraine, xii^e), *Berinus*, *Pecorone* de Ser Giovanni (Italie, xiv^e), *de Deif van Brugge*, « le voleur de Bruges » (Flandre, xiv^e), *Somadeva* indou, Kandjour tibétain traduit du sanscrit au xix^e siècle, ainsi que des versions orales d'Allemagne, d'Écosse, de Russie, bretonnes, italiennes, ostiak, chypriote, kirghiz, sibérienne turque, mingrélienne, canadienne, sud-américaine, cinghalaise, arabes modernes d'Égypte, d'Algérie et du sud-marocain, berbères d'Algérie et du sud-marocain...

Les traits du thème complet sont : l'association de deux voleurs, le mur de trésor percé, le piège, la tête coupée, le corps exposé, les larmes répandues devant lui, la délivrance du corps, l'or exposé, la maison marquée, la fête ou la princesse prostituée, la confession du voleur,

la marque qui lui est faite et qu'il fait à d'autres, le triomphe et le mariage du voleur.

Les *deux voleurs associés* sont, dans Hérodote, *Berinus*, Ser Giovanni, et des versions orales d'Occident, les fils de l'architecte royal lui-même. Dans un conte arabe sud-marocain (Socin et Stumme, *Der Arabische Dialekt der Houwara*, p. 107), ce sont deux voleurs qui se donnent des preuves de ruse : l'un vole les œufs couvés par un oiseau sans que l'oiseau s'en aperçoive, et l'autre les lui vole. L'association de deux voleurs se trouve aussi dans un conte algérien kabyle du cycle de Joha (Moulièras, *Les facéties de Si Djoha*, 1852, 95; R. Basset, *Nouveaux contes populaires berbères*, 149-152). Dans notre conte de Fès, il s'agit de deux voleurs remarquables dont l'un est *pacha* et rend à ce titre la justice contre les voleurs. Ce trait original et piquant n'existe à notre connaissance dans aucune autre version.

Le *conseiller du roi* se trouve dans les deux autres versions marocaines (Socin et Stumme, *op. cit.*, et M. de Rochemonteix, *Œuvres diverses*, 1894, p. 441, conte berbère sud-marocain) où il s'agit aussi d'un *Juif*, ainsi que dans les *Sept Sages*, le *Dolopathos*, le *Berinus*, le *Voleur de Bruges*, Ser Giovanni, et des contes oraux occidentaux, russes et asiatiques, mais non dans Hérodote, ni dans les versions indoues.

La *tête coupée* à la demande même de la victime et pour la rendre méconnaissable, est dans le conte Kabyle (Rivière, *C. pop. de la Kabylie du Djurdjura*, 1882, p. 15). C'est un trait primitif qui se rencontre dans les diverses branches du type. Il est associé dans notre conte fasi à un proverbe qui sert de sous-titre à l'histoire.

Le trait des *larmes* de la mère, de la veuve ou du compagnon, qui trouve une ruse pour les justifier, devant le cadavre exposé, est dans le *Somadeva* et les contes russes, ostiak, chypriote, tibétain, et divers occidentaux ainsi

que dans un conte égyptien moderne (*Ali ez Zibag*, Beyrouth, 1866) et le conte arabe algérien (V. Largeau, *Flore saharienne*, Genève, 1879, p. 28). Il ne se trouve ni dans le conte fasi ni dans les deux autres versions marocaines. Annoncé dans Hérodote, il y est oublié, ce qui suffirait à prouver que ce récit d'Hérodote dépend d'un prototype plus ancien.

L'*enlèvement du cadavre*, qui se fait généralement par l'enivrement des gardes, est opéré dans le conte fasi, dans les contes arabe, algérien et berbère sud-marocain, grâce à la ruse des *boucs aux cornes munies de bougies allumées*, que les gardes prennent pour des revenants ou des diables. Dans le conte kabyle, ce trait existe, plus vague : le voleur se fait passer pour l'ange de la mort. Les boucs se trouvent aussi dans deux contes siciliens de Pitré, et là seulement. Ser Giovanni parle d'une mascarade diabolique. Cela montre une fois de plus la parenté des folk-lore marocain et italien.

Les *pièces d'or semées*, qui ne sont pas dans le conte fasi, existent dans le conte kabyle, le conte arabe sud-marocain et le Si Djoha de Constantine (F. Mornand, *La vie arabe*, 1856, p. 123), ainsi que dans le conte sibérien et des versions médiévales. L'*animal* (gazelle ou autruche) paré de bijoux, qui n'est pas dans le conte fasi, se trouve dans le conte kabyle et les contes arabe et berbère sud-marocains, le Si Djoha cité, Ser Giovanni, et des contes oraux d'Asie, de Russie, et d'Occident. Le conte arabe sud-marocain y ajoute, comme les contes allemand, chypriote, sibérien, et syriaque, le trait des *maisons marquées*.

La *fête* se trouve dans le conte fasi, dans les quatre autres versions d'Afrique du Nord, ainsi que dans le *Kandjour*, le conte écossais, etc. La fête est liée à l'exposition de la princesse dans le *Berinus*, le *Voleur de Bruges*, Ser Giovanni, les contes mingrélien, poméranien, de Livourne,

canadien français. On voit l'évolution : la choquante prostitution de la princesse d'Hérodote, conservée dans les contes ostiak, chypriote, kirghiz, et le *Kandjour*, s'est adoucie en simple tentation dans les versions écrites européennes (*Berinus*, Ser Giovanni, *Voleur de Bruges*), et dans le conte écossais où il n'y a plus qu'un simple tour de valse avec la princesse. Dans les versions d'Afrique du Nord et notre conte fasi, il n'y a plus qu'une fête publique offerte par le roi. Le voleur s'y découvre en racontant ses exploits sous l'empire de l'ivresse ou par pure vanité dans le conte arabe algérien, les deux contes marocains du Sud, — ou en montrant son audace et son avidité, soit en essayant de prendre la princesse (versions médiévales), soit en prenant les meilleurs plats (conte kabyle), soit en s'emparant de l'or exposé (contes russes), ou enfin de la boule d'or (conte fasi et conte arabe sud-marocain; mais dans ce dernier l'épisode de la boule d'or n'est pas lié à celui de la fête). Le récit sous l'empire de l'ivresse pendant la fête, correspond à la confession à la princesse prostituée. Sur le trait d'un festin organisé pour retrouver quelqu'un, cf. Chauvin, *Bibliographie*, V, 90 et Cosquin, *Contes lorrains*, II, 70 et 73.

Le conte fasi n'a aucun souvenir du bras coupé laissé par le voleur fuyant à la princesse d'Hérodote et des contes chypriote, kirghiz et sibérien turc. Le voleur s'échappe en faisant à d'autres la *marque* qui lui a été faite. Cette marque qui se trouve dans *Berinus*, Ser Giovanni, le *Voleur de Bruges*, les contes écossais, canadien, est la *barbe rasée*, comme dans notre conte fasi, dans les contes ostiak, russes, arabe, algérien, kabyle, berbère et arabe sud-marocains.

Cette ruse consistant à multiplier un signe pour le rendre sans valeur est fréquente. C'est le principal trait ayant permis de rattacher plus ou moins au cycle du

Trésor pillé, les contes d'*Ali Baba*, de la *Lampe d'Aladin* et du *Palefrenier du roi Agilulf* (*Décameron*, III, 2). Dans un conte rifain d'animaux (Biarnay, *Etude sur les dialectes berbères du Rif*, p. 142; et H. Basset, *Essai sur la littérature des Berbères*, p. 220), le chacal qui a eu la queue coupée par le lion, s'empresse de mutiler de même ses frères, ce qui semble l'origine du Renard de la Fable, lequel n'est plus guidé que par une considération d'amour-propre.

*
* *

Le *Qandil de Sultan des Gnaoua* et *Le commerçant qui était allé en Egypte vendre des qbaqeb*s, sont des contes plaisants d'un genre différent des contes merveilleux et que nous avons introduits dans ce recueil pour en donner une idée. *Sans Sauterelle Oiseau ne serait pas pris* est pour ainsi dire intermédiaire. Ils ne sont d'ailleurs pas tout à fait identiques aux historiottes légères, très nombreuses, qu'on se raconte entre hommes, analogues aux *Histoires Arabes* récemment publiées chez Quignon sous le pseudonyme de Khati Cheghlou.

Notons qu'on trouve dans les *Colloques* d'Erasmus (*Le Repas anecdotique*, t. II, p. 143-145 de la traduction française) une anecdote comparable à celle de la vieille lampe de cuivre donnée par le commerçant fasi au roi nègre et que celui-ci donne à un autre ne trouvant rien de plus beau : un des interlocuteurs du dialogue d'Erasmus raconte en effet que Louis XI jeune et exilé en Bourgogne avant d'être roi, connut un paysan et mangea chez lui des raves; quand il fut monté sur le trône, le paysan lui porta une de ses plus belles raves et reçut mille écus d'or; un courtisan voyant cette générosité et ne doutant pas qu'en faisant un plus beau cadeau il ne recevrait bien davantage, offrit au roi un cheval,

et Louis XI en remerciement lui donna... la grosse rave.

Le conte du marchand de qbaqeb est construit sur une idée assez voisine.

*
* *

295 *Mhammed le Magicien* présente, simplifiée, l'histoire fameuse d'*Aladin*. Il commence par un trait que l'on rencontre assez fréquemment dans le folklore berbère, celui d'objets ou d'animaux (*Chat Botté*, cf. Basset, *Contes populaires berbères*, 229) magiques laissés par un père à ses enfants. Cf. R. Basset *Nouveaux contes berbères*, 138-144, l'anneau magique; et E. Destaing, *Etude sur le dialecte berbère des Beni-Snous*, 1911, II, 60-68, qui présentent aussi le trait de la poule magique achetée par le Juif et reprise par ruse. Le trait de l'anneau (ou de la lampe) magique vendu à un colporteur, qui est le magicien déguisé, pour un objet sans valeur, est repris comiquement dans l'historiette suivante du cycle de *Joha* : Si Djaha, le *Joha* tripolitain, a de l'or dans une vieille outre; sa femme, qui ne le sait pas, donne celle-ci à un pauvre, lequel ne s'en aperçoit pas non plus; Djaha se met alors à parcourir les rues en criant : « Qui veut changer une vieille outre contre une neuve? » et parvient ainsi à recouvrir son bien. R. Basset, *Contes populaires d'Afrique*, 1908, 12-14. Cf. aussi Chauvin, *Bibl.*, V, 68. Sur le trait des objets magiques reconquis, cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, 290-300.

Dans l'histoire racontée par le huitième capitaine, des *Mille nuits et une nuit* (trad. Mardrus, XV, 283), un juif achète par ruse une poule magique et la fait cuire; un enfant mange le cul de la poule, tue le Juif et épouse la fille d'un Sultan. Un autre conte des *Mille nuits et une nuit* combine le thème de notre conte avec celui

des animaux reconnaissants : cf. *Mille nuits...* de Scott, VI, 210; Chauvin, *Bibliogr.*, V, 68. Cf. aussi la *Bague noire*, Chauvin, *ibid.*, IV, 253-289.

Le type du Juif magicien vient-il des Mille et une nuits, comme le dit H. Basset? Quoi qu'il en soit, il est constant qu'au Moghreb on attribue aux scribes Juifs une grande science occulte.

*
* *

La petite lune danse et la petite étoile chante est du type d'*Ali Baba*. Dans *Le lézard et la tortue*, conte yorouba recueilli par R. Basset, *Contes populaires d'Afrique*, 1908, p. 217-220, et sans autre rapport avec le nôtre, la tortue veut prendre trop de nourriture dans la grotte, oublie le mot magique : « Pierre, ouvre-toi! » et se fait tuer. Elle avait trahi le lézard en révélant son nom au maître de la grotte, comme dans *La petite lune*. Celle-ci ne comporte pas la recherche du ravisseur (*Ali Baba*) par le maître de la grotte, chef des quarante voleurs, transformés en ogres, mais on y retrouve, sous une autre forme, et provoquée par la jalousie du cousin, l'introduction de ces ogres, à la place des voleurs, dans des outres. C'est une servante aussi qui les découvre; elle fait connaître leur présence au moyen de la chanson gracieuse qui a fourni le titre du conte. Cf. Chauvin, *Bibliogr.*, V, 86, pour les comparaisons. Sur les hommes introduits dans un coffre, etc. (Cheval de Troie), cf. R. Basset, *Mille et un contes*, II, 301-302).

*
* *

Ils pleurent et se lamentent a été conté par un vieillard qui croyait l'avoir lu « dans un livre ». On y reconnaît *L'homme qui ne rit plus des Sept Vizirs* du cycle de

Syntipas. Chauvin, *Bibliographie*, VIII, 47-48. Sur les Amazones, cf. *ibid.*, 55-56. Sur les portes interdites, cf. Chauvin, V, 203, Cosquin, *Contes lorrains*, II, 60. Sur les rois pris au hasard parmi les premiers venus, cf. Chauvin, *ibid.*, V, 90, 92.

*
* *

Dans le *Qandil* (la lampe), il est fait allusion au 'Achchaq el 'Araïs, « l'amoureux des nouvelles mariées ». Un conte kabyle (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la grande Kabylie*, 1893, p. 421), est intitulé 'Alî Demmou, ou le génie qui enlève les fiancées, le fils du roi et la houri du soleil. Nous retrouvons ce ravisseur surnaturel dans *Mhammed bou Rjilat*. Ce dernier conte ressemble un peu à un conte kabyle (Rivière, *op. cit.*, p. 187), *Mohammad ben Soltan* : un prince redouté pour sa brutalité est envoyé par une vieille à la conquête de Thithbirth. Après diverses aventures incohérentes, il épouse celle-ci à la condition de la reconnaître entre cent autres filles. Il part avec elle et une esclave plus une autre femme et une esclave qu'il donne à un compagnon de route. Un ogre lui enlève sa femme; un berger lui indique la demeure de l'ogre, qui lui dit : « Ma destinée est dans un œuf qui est dans un pigeon qui est dans une chamelle qui est dans la mer. » Il tue l'ogre après avoir pris la chamelle au piège. Rentré chez lui, son père veut le tuer et l'aveugle. Guéri par une feuille, il tue son père et lui succède.

Il y a le trait de la vie dans un œuf et celui de la femme enlevée par un génie dans des contes lorrain, italien lapon, écossais, allemand, norvégien, saxon, islandais, russe, breton, tartare, portugais du Brésil, siamois, indous, orientaux... Cf. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, I, 12, 20, 25, 89, 90, 94, 173-177; II, 131, 239,

356, etc.; Chauvin, *Bibliogr.*, II, 493; Couston, *Popular Tales*, I, 347-351. Ce trait de l'âme extérieure, qui se trouve déjà dans le fameux conte égyptien ancien des *deux Frères* et divers vieux mythes, est assez rare dans le folk-lore marocain et même arabe en général. Il existe dans un conte berbère marocain (et seulement dans sa version chenaoua) *Le frère et la sœur*, recueilli par Laoust, *Etude sur le dialecte berbère des Chenaoua*, analogue à un conte rifain, Kabyle et Beni-Snous (Cf. compte-rendu du livre de Biarnay, *Etude sur les dialectes berbères du Rif*, par H. Basset, dans *Revue des Traditions populaires*, 1908, p. 279); ainsi que dans un conte rifain ibeqqoïen recueilli par Biarnay, *Héros fils de Héros* (l'âme est dans la garde du sabre), lequel ressemble d'assez loin au conte fasi; dans un conte kabyle (Rivière, *op. cit.*, p. 187), et dans deux contes arabes de Marrakech (Legey, *op. cit.*, 66, 124).

*
* *

Ce trait de l'âme extérieure, dont sir James Frazer a donné une énumération fameuse dans le *Rameau d'or*, et dont traite M. Lévy-Bruhl dans l'*Ame primitive*, plonge dans les temps les plus lointains et les croyances les plus anciennes de l'humanité.

Les chefs peaux-rouges, cherokee, par exemple, plaçaient leurs « vies » au sommet des arbres pendant la bataille. Un jour, un chef d'une tribu ennemie, qui connaissait ce procédé, fit tirer des flèches dans les arbres, et le chef cherokee tomba mort.

En Afrique Australe, on cache couramment sa vie dans un objet ou un être, dans une aiguille, dans la tête ou l'ongle d'un ami, l'œil d'un serviteur, au sommet d'un palmier, etc...

Les Australiens voient dans la « graisse des reins »

le siège de la vie, comme on peut le voir dans le cœur, le foie, le cerveau, etc.; mais ils croient en outre qu'un ennemi, un sorcier peut dérober et manger cette appartenance essentielle d'un individu, ce principe vital, et provoquer ainsi la mort. Cela se passe sans qu'on s'en aperçoive, sans opération matérielle, pour ainsi dire, mystiquement. On peut aussi reconquérir magiquement cette graisse des reins, la replacer et ramener ainsi la vie. Même croyance chez les Eskimos.

M. Lévy-Bruhl rattache cela aux appartenances (ongles, cheveux, sueur, excréments, traces de pas, armes, etc.) mais pour ces derniers genres d'appartenances, l'explication suffisante peut être la magie contagieuse. Une appartenance ordinaire (un cheveu par exemple) dérobée par un sorcier, peut lui permettre d'envoûter cette appartenance essentielle, graisse des reins, principe vital, « âme », d'un individu, ou cet individu lui-même directement.

Les Polynésiens pensent que les dieux se nourrissent d'âmes; le corps alors dépérit.

L'âme, ainsi conçue, peut être volée, mangée, rapportée, rapiécée, remplacée; et il existe des méthodes variées pour la reconquérir. Elle peut apparaître sous la forme d'un oiseau, d'un papillon, d'un homunculus, d'un animal quelconque, d'un esprit, d'un souffle.

Les hommes dits primitifs conçoivent le monde comme pénétré de forces mystérieuses, *mana*, *soul-stuff*. qui se manifestent particulièrement dans les charmes. L'homme en est plein. Cette force est répandue dans tout son corps, mais spécialement dans certains organes, cœur, sang, parties génitales... « L'essence de cette force, disent MM. Smith et Dale, dans *The ila-speaking peoples of northern Rhodesia*, II, 163, peut, à l'aide de drogues, être séparée du corps et cachée par précaution, sous forme d'âme extérieure, dans d'autres objets. »

Comme l'auteur ajoute : « D'autre part, du monde des esprits, vient celui qui donne à la personne son identité, son nom, sa position, tout ce que nous entendons par personnalité », il semble qu'on distingue, ici du moins, entre le principe vital et l'âme proprement dite, ou comme certains penseurs, tels Joseph de Maître et les anciens théosophes, entre l'âme et l'esprit. Les Maoris distinguent un principe spirituel (*wairua*) qui peut quitter le corps pendant le sommeil ou l'extase et qui lui survit, que les sorciers peuvent influencer, et un principe vital (*mauri*) source des émotions, qui ne quitte pas le corps et meurt avec lui.

Certains sauvages croient avoir des répliques, un objet qui leur est lié particulièrement. Un mélanésien et son *atai*, « prospèrent, pâtissent, vivent et meurent ensemble ». (Codrington, cité par Lévy-Bruhl, p. 250). Certains hommes de Mota pensent avoir un *tamaniu*, ressemblance, avec un lézard, un serpent, une pierre. « On veillait, dit le même auteur, sur son tamaniu, mais on ne le nourrissait ni ne l'adorait. Les indigènes croyaient qu'il venait quand on l'appelait et que la vie d'un homme était liée à celle de son tamaniu, si c'était un être vivant, ou sinon, à son bon état. S'il mourait ou était brisé, l'homme mourait aussi. En cas de maladie, on envoyait voir si le tamaniu était sain et sauf. » A Aurora, « une femme, avant la naissance de son enfant, imagine qu'une noix de coco, un fruit d'arbre à pain, ou quelque objet de cette sorte, est originellement lié avec lui. Quand l'enfant vient au monde, il est le *nunu* de la noix de coco, du fruit, etc. L'enfant est une sorte d'écho de l'objet » (*ibid.*, p. 251 et 172).

Le principe vital (*mauri*) des Maoris peut être protégé par un *mauri* matériel, objet quelconque où l'on fixe les forces surnaturelles, *manas*, et que l'on cache soigneusement.

Chez les Australiens Arunda, chaque jeune homme a un *tjurunga* de bois ou de pierre sculpté, qui est son « second moi », en même temps que le corps mystique de l'ancêtre totémique. Aussi longtemps que cet objet est en sûreté dans la grotte sacrée, « la sécurité personnelle de l'individu est garantie. S'il est perdu ou détruit, la vie de l'homme est en danger. » (Lévy-Bruhl, 236).

Le thème de l'âme extérieure rejoint ainsi celui de l'objet télépathique : par exemple, ce trait, fréquent dans les contes, d'un arbre planté quand deux amis, deux époux ou deux frères se séparent, et qui sèche si l'absent est en danger de mort, ou si l'épouse est infidèle.

A ce dernier trait correspond d'ailleurs une coutume réelle. Les Arabes antéislamiques avaient en effet l'usage suivant : quand un homme partait en voyage, il prenait une branche d'arbre et y faisait des nœuds appelés *ratm*. Il disait : « Si ces nœuds se défont jusqu'à ce je revienne, c'est que ma femme m'a trompé; sinon, c'est qu'elle m'est fidèle. » (Perron, *Femmes arabes*, 261). Cette pratique subsiste de nos jours en Algérie (Trumellet, *Français dans le désert*, 162; Doutté, *Magie et religion*, 90). Un ancien poète arabe fait allusion à cette croyance dans ce vers : « Est-ce que les nombreuses recommandations et les nœuds *ratm* te serviront à quelque chose?... » (Huart, *Superstitions et rites populaires des Arabes antéislamiques*, 1923, brochure, in-4^o, p. 3).

Les primitifs admettent l'existence d'une grande force universelle, source de vie, individualisée ou non, à laquelle participent l'homme, l'arbre, la pierre, l'animal. Ils craignent parfois d'abattre un arbre, de peur de mourir eux-mêmes. « Si tu abats cet arbre, dit un polynésien, c'est toi-même que tu abats. Quand cet arbre sera desséché, tu mourras. » Un rameau d'un arbre plein de vitalité planté devant la hutte d'un chef africain malade, guérit ce dernier (Lévy-Bruhl, 24, 29).

Il y a donc participation entre l'homme et : 1^o ce que M. Lévy-Bruhl appelle ses appartenances essentielles, âme, graisse des reins, ombre, « vie extériorisée »; 2^o ses appartenances secondaires, ongles, cheveux, traces de pas, sueur, etc.; 3^o sa réplique, son écho, *tamaniu*, *atai*, son « second moi ».

Dans les deux derniers cas, la magie contagieuse ou homœopathique peut agir sur ces objets pour agir sur l'individu. Le sujet change quand son image est modifiée, renversement de l'expérience ordinaire, et inversement, dans le cas de l'objet télépathique (arbre séché). Dans le premier cas, c'est le principe même de la vie, son siège, le centre de la personnalité, qui est en question. Toujours, il y a extension de la personnalité.

*
* *

Cette extension, cette participation, peut amener la *lycanthropie*. Dans ce cas, le corps de l'homme, endormi ou non chez lui, éprouve tout ce qui arrive à son *loup-garou*, à l'animal, loup, panthère, lion, tigre, en qui il est provisoirement incarné. Si on tue la bête fauve, l'homme meurt. Si on la blesse, la blessure apparaît peu après, sur le corps de l'homme, au même endroit.

Nous allons ici trouver la connexion entre le trait de l'âme extérieure et celui de la peau d'animal qui fait le fond de notre conte de *La petite chatte*.

On raconte qu'un noir était atteint de lycanthropie. Les gens de son village, désolés des ravages qu'il faisait sous la forme d'un tigre, voulurent chasser ce dernier tout en attachant dans sa case le corps de l'homme en question. Celui-ci alla trouver le chef européen du district, et lui dit : Ce n'est pas ma faute si je suis tigre de temps en temps. Je dois sous cette forme tuer pour

me nourrir. Si l'on m'attache et tue mon tigre, je mourrai. Ce serait un véritable assassinat.

Fort embarrassé devant une conviction pareillement enracinée dans l'esprit de cet homme comme de ses voisins, le chef blanc déclara qu'il autorisait la chasse dans les conditions demandées, mais que des sanctions seraient prises au cas où l'homme enchaîné mourrait pendant que les autres tueraient le tigre. Les gens du village préférèrent dans ces conditions s'abstenir.

Voici une autre anecdote qui montre bien le lien des deux thèmes :

Un sorcier lycanthrope des Célèbes dormait, tandis que son double, son corps astral, sous forme humaine, donnait à haute voix rendez-vous à une femme. Le mari de celle-ci l'entendit et le lendemain, il suivit son épouse, attirée comme magnétiquement au rendez-vous. A cette heure, le corps matériel du sorcier était au village en train de travailler sur le toit d'une maison. Le mari vit le loup-garou arriver sous forme humaine. Il voulut le frapper, et le vit se changer en *feuille* d'arbre qu'il enferma dans le bambou qui lui servait de bâton. Il revient au village avec sa capture, voit alors le sorcier sur le toit, approche le bambou d'un feu.

— Ne fais pas cela! crie le sorcier terrifié (comme le 'afrits de *Bou Rjilat*). Mais le mari jette le bâton contenant la feuille dans le feu. Aussitôt le possesseur du loup-garou tombe mort du toit (Lévy-Bruhl, 198).

Les primitifs ne posent pas de frontières très nettes entre l'homme et l'animal : tous deux sont interchangeables; un homme peut être un animal et un animal un homme, le même être peut mener à la fois l'existence d'un homme dans son village et celle d'un poisson dans la mer ou d'un tigre dans la forêt; on croit que beaucoup de fauves, de crocodiles, sont en réalité des sorciers.

Il y a une lycanthropie involontaire, comme celle du

noir dont les gens du village voulaient tuer le tigre, et aussi une lycanthropie volontaire, pratiquée couramment par des sorciers et des criminels. Il ne s'agit plus alors d'un dédoublement, d'une bilocation, mais d'une transformation psychique.

Cette pratique est courante en Afrique et ailleurs. Des hommes-léopards, des hommes-panthères, etc., organisés parfois en sociétés secrètes d'anthropophagie criminelle, répandent la terreur dans des contrées entières. Revêtant des peaux d'animal, ils s'attaquent aux hommes, les tuent et les dévorent.

En Guinée, en 1903, un noir endormi est attaqué dans sa case par une panthère; il lutte avec le monstre qui paraît doué d'une force prodigieuse; soudain une peau lui reste entre les mains, et il a devant lui un homme qui ne résiste plus. Cet homme était un chef de province qui avec trois complices, avec lesquels il fut jugé, courait la nuit sous une peau de panthère, et se trouvait ainsi revêtu d'une « force surhumaine » qui l'abandonnait si on lui arrachait la peau. (Arcin, *La Guinée française*, p. 430).

On trouve la même pratique au Cameroun, dans le Sierra Leone, le Loango. « Des hommes cachés sous une peau de léopard attaquaient les gens, les déchiraient et les tuaient. On en acquit la preuve un jour qu'un chasseur courageux en se défendant, contre un de ces monstres, le tua. On avait affaire aux membres d'une société secrète sanguinaire qui, connue jusqu'alors dans la région de l'Ogooué, s'avançait vers le Sud. » Plusieurs, pris sur le fait, furent jugés et exécutés. (Pechuel-Loesche, *Die Loango Expedition*, III, 2, p. 452. Des faits analogues avaient été constatés au Pérou au xvi^e siècle etc.

Ces hommes croyaient, plus ou moins consciemment, être transformés en fauves; ils en ressentaient les ins-

tincts et en avaient la force, dès qu'ils revêtaient la peau. Selon la mentalité primitive, dit M. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 204, «*revêtir la peau d'un animal, c'est, à la lettre, le devenir*. L'homme-léopard de la côte occidentale d'Afrique, quand il s'enveloppe d'une peau de léopard, n'est pas déguisé, comme on le dit, en cet animal; il est véritablement un léopard, sans cesser d'être un homme. »

Nous comprenons alors comment certains personnages des contes de fées se couvrent d'une peau d'animal et ressemblent alors exactement à cet animal. S'ils quittent cette peau, ils perdent en même temps la nature et l'aspect bestial. Si la peau est brûlée (comme la carapace de la tortue des *Mille et une nuits*, trad. Mardrus, XIV, 196-212), la personne ne peut plus se transformer et garde à perpétuité la forme humaine. Cf. l'analyse exhaustive du cycle de la *Belle et la Bête* et de *Riquet à la Houppe*, dans Saintyves, *Les contes de Perrault*, p. 407-457, et sur celui de *Peau d'Ane*, qu'il classe dans une autre catégorie, *ibid.*, 187-208.

« Certains Toradjas, dit A.-C. Kruijt cité par Lévy-Bruhl, 35, se représentent les crocodiles comme des hommes qui, lorsqu'ils viennent à terre, ôtent leur « habit » de crocodile et prennent forme humaine. Un d'eux avait accroché sa peau dans les roseaux. Quelqu'un met le feu et *cette peau brûle*. Le crocodile reste à terre, se marie, et il a une postérité qui possède le pouvoir de faire sortir de l'eau les crocodiles. »

Le mariage avec un animal (notre *Petite Chatte*) avoisine parfois celui avec un génie (nos *Castan d'amour*, *Et Tahar Faraji*, *Perle dans sa branche*). Un conte des *Mille nuits et une nuit* (trad. Mardrus, XIV, 177-195), l'*Histoire du Bouc*, montre une princesse jetant son mouchoir (dans la *Petite chatte*, c'est une pomme d'or) pour choisir un mari; elle épouse ainsi un bouc qui se change la nuit en beau jeune homme. N'ayant pas gardé le

secret, elle voit son mari disparaître. Elle finit par le retrouver dans un palais souterrain où l'on prépare un festin (*Riquet à la Houppe*, nos *Et-Tahar Faraji, Caftan d'amour*) pour quarante boucs qui, quittant leur peau de bouc, deviennent de beaux jeunes gens, puis reprennent leur forme animale.

Dans le conte berbère *Nounja* (Destaing, *Etude sur le dialecte berbère des B. Snous*, II, 88) analogue à une *Lounja* fasis, et qui commence comme notre '*Atiq* par le trait de la vieille insultée, une jeune fille se cache dans la peau d'une chienne qui épouse un homme dont le frère est dévoré par une autre chienne qu'il a voulu, à son exemple, épouser.

Sur les pommes jetées par des princesses pour choisir leur mari, cf. ce que nous avons dit à propos de la *Pomme de la Fécondité*, ci-dessus.

*
* *

Mhammed le vagabond (*Mhammed es-Saïeh*) est la combinaison d'un conte quelconque, récit d'un enlèvement de jeune fille, avec des souvenirs de l'histoire de Joseph, telle qu'on la trouve dans la Bible et le Coran, sourate XII. Le Coran parle aussi d'une tunique teinte de sang (verset 18), de moissons conservées dans des silos (v. 47) sur le conseil de Joseph, qui devient l'intendant vigilant des dépôts d'Egypte (v. 55), d'années de disette (mais il y en a 7 au lieu de 3) suivant sept années prospères (v. 47, 48), de frères reçus, reconnus, pourvus de tout ce qui leur est nécessaire (v. 58, 59), de père retrouvé et invité chez son fils enrichi (v. 93, 100, 101).

*
* *

Entre la publication de nos *Contes Fasis* et celle de ce second recueil, ont paru *Contes et légendes populaires du*

Maroc recueillis à Marrakech et traduits par la Doctoresse Légey (Public. de l'Institut des Hautes-Etudes marocaines, t. XVI, 1926, in-8°). Ces récits ont été contés surtout par d'anciennes favorites du sultan Moulay Hassan. Ce folklore de Marrakech n'est naturellement pas sans présenter d'analogie avec celui de Fès. Nous trouvons dans ce recueil, plus ou moins semblables à nos contes, mais avec d'importantes variantes, plusieurs récits, ainsi que des traits communs dans des récits différents.

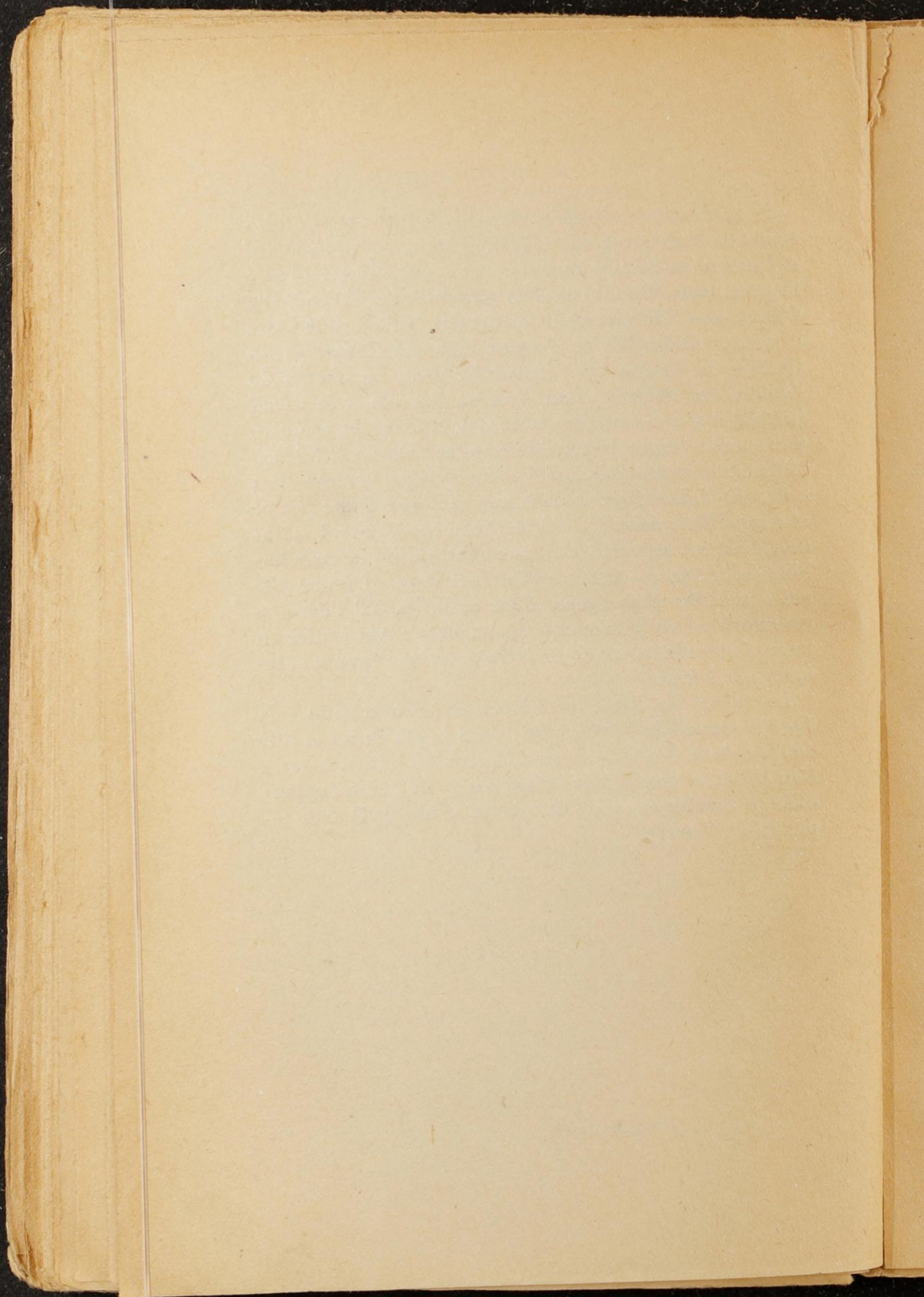
M^{me} Légey donne notamment une '*Aïcha Rmada* (p. 18) dont la première partie correspond à la nôtre. Son *Histoire de la jeune fille qui naquit d'une pomme* (p. 34) ressemble à notre *Pomme de la Fécondité*; ses *Deux frères chez les Ghoules* (p. 118) à notre *Petite lune chante*; son *Bartal et Jerada* (p. 148) à notre *Sans sauterelle...* mais avec des aventures différentes, *Sa jeune fille au chandelier* (p. 206) à notre *Qandil*, (son *Madrier fille du bois* (p. 202) sans rapport avec ceux-ci offre le trait d'une femme de bois creuse).

Son '*Atiq* (p. 211) qui se rapproche de notre '*Atiq et Ed-Dhahi* des *Contes Fasis*, montre que le souvenir de '*Atiq et la Fille du Sultan du Sahel* s'y est mêlé, car on y trouve le nom *Sahi* qui tient à la fois de *Dhahi* et de *Sahel*.

Ses *Moulay Hammam* (p. 104) et *Mgr Petite Tête* (p. 86) peuvent se comparer à *Perle dans sa branche*. Le premier a le même début, les traits du verre brisé, du départ de l'époux et des oiseaux fées; il présente (ainsi que sa '*Aïcha Rmada*, p. 19) celui des graines triées de *Psyché*, et, chose curieuse, le trait de la goutte d'huile chaude qui tombe sur *Eros*, au lieu de se placer avant la brouille, sert à la réconciliation. Le second conte présente une analogie plus lointaine : il s'agit d'un mariage avec une tête sanglante qui se transforme la nuit en beau jeune homme.

Nous trouvons dans le recueil de M^{me} Légey plusieurs mariages avec des animaux. Dans son *Mohammed el Hanach* (p. 24) il y a un serpent épousé dont on brûle la peau; son *Fils du roi et la grenouille* (p. 49) rappelle d'assez loin l'histoire de la tortue des Mille et une nuits et notre 'Aïcha fille du dragon; dans son *Cheval persan* (p. 94), la femme veut brûler la peau de cheval de l'époux qui s'enfuit avec; dans sa *Lounda et le Ghoul* (p. 112), il y a un mariage avec une chienne, et en outre une pseudo-tombe, comme dans notre 'Attoche et Fâdhel, et des montagnes qui changent de couleur, comme dans notre *Et-Tahar Faraji*; dans son *Histoire d'une femme et d'une chatte noire* (p. 61) le thème de l'animal métamorphosé est renversé: c'est une chatte djinnia qui s'habille de temps en temps en femme; dans sa *Jeune fille qui a une tête et une peau d'âne* enfin (p. 52) l'héroïne recommande au prince son époux de ne pas brûler sa peau, sinon elle mourrait; le frère du prince épouse bêtement une ânesse.

Le thème de l'âme extérieure se trouve deux fois dans le recueil de M^{me} Légey: dans *le fils du roi la fille du roi et le roi des Ghoules* (p. 124) qui fait penser à notre *Bou Rjilat*, et dans *Moitié d'homme* (p. 66), sans rapport avec ce dernier, et qui fait partie d'un cycle très répandu en Europe.



TABLE

	Pages
PERLE DANS SA BRANCHE OU LA JEUNE FILLE INTELLIGENTE ET LE ROI DES OGRES. — EJ- JAOUHAR FEGHÇANOUH.	7
LE SOU PERMIS ET LE FRANC DÉFENDU. — DERHEM AHLAL OU MITHQAL AHRAM.	33
'ATTOCHE ET FADHEL	41
'ATIQ ET LA FILLE DU SULTAN DU SAHEL.	48
MHAMMED ED-DERRAZ OU TRANCHE LA TÊTE, LA DISPUTE SERA TRANCHÉE.	59
ILS PLEURENT ET SE LAMENTENT.	65
'AICHA RMADA.	69
SANS SAUTERELLE, OISEAU NE SERAIT PAS PRIS. — LAOULA JARADA MA HACEL BARTAL.	74
LES POMMES DE LA FÉCONDITÉ. — TAFFAH LAH- BALA	81
LE QANDIL DU SULTAN DE GNAOUA. — SULTAN GNAOUA MHAREF BILQANDIL.	88
LE COMMERÇANT QUI ÉTAIT ALLÉ EN ÉGYPTÉ VENDRE DES QBAQEBS	91
MHAMMED LE MAGICIEN — MHAMMED EL HAKIM..	95
MOULAY EN-N'ASS.	104
L'HOMME QUI VOLAIT UNE FOIS PAR AN.	112

ET-TAHAR FARAJI OU LE CHEVAL D'OR.	116
SIDI JERRAR THNOUKOU. — LE TRAINEUR DE VIEILLES BABOUCHES.	123
L'ANDOUS VERT. — EL ANDOUS EL AKHDAR.	129
KHALTI TANNA	136
LA PETITE LUNE DANSE ET LA PETITE ETOILE CHANTE.	140
SIDI MOHAMMED BOU RJILAT.	151
LA PETITE CHATTE.	165
MHAMMED LE VAGABOND. — MHAMMED ES-SAIEH.	177
'AICHA, LA FILLE DU DRAGON. — 'AICHA BENT EÇ- ÇAT	184
NOTES COMPARATIVES	193

116

123

129

136

140

151

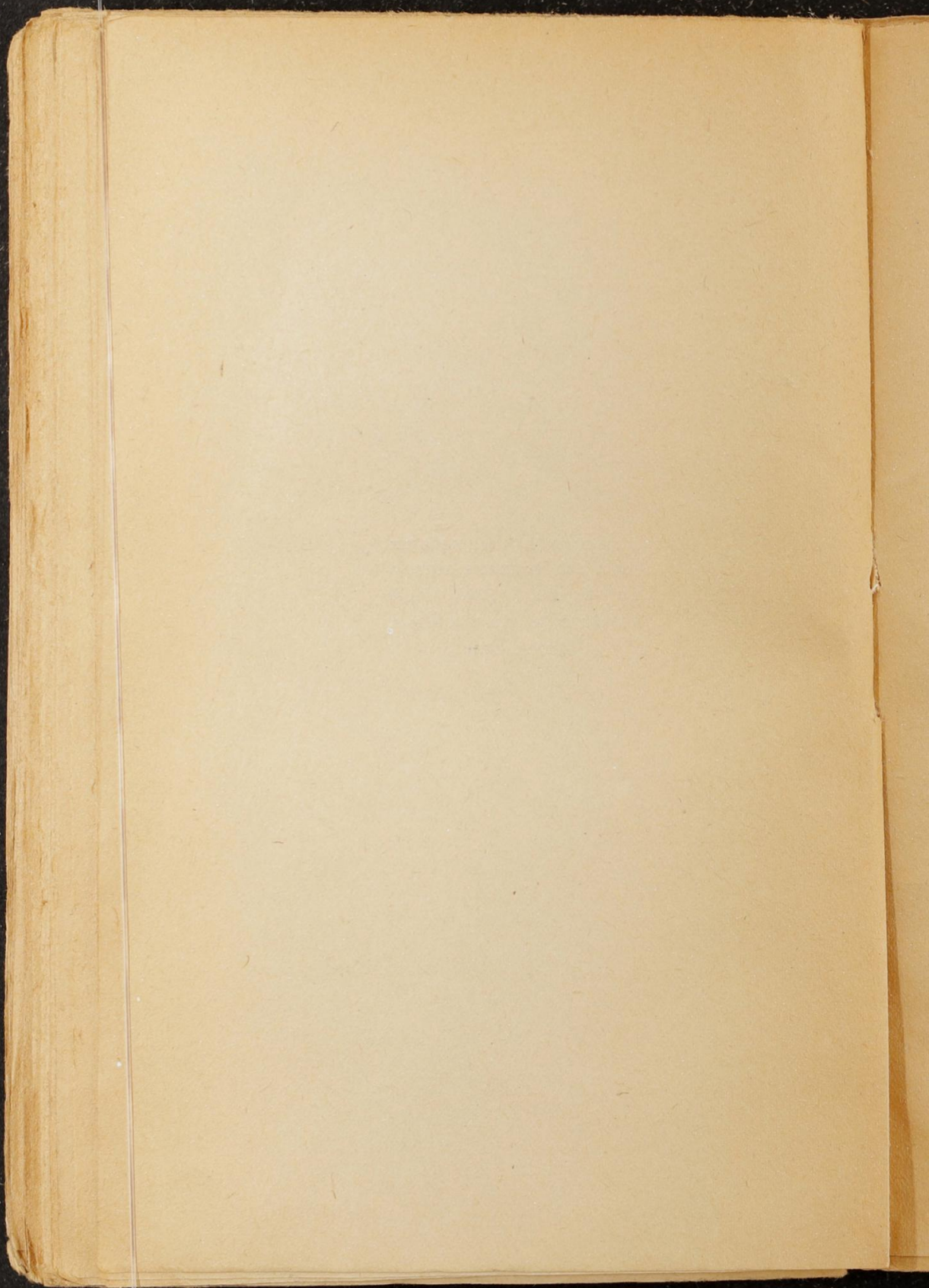
165

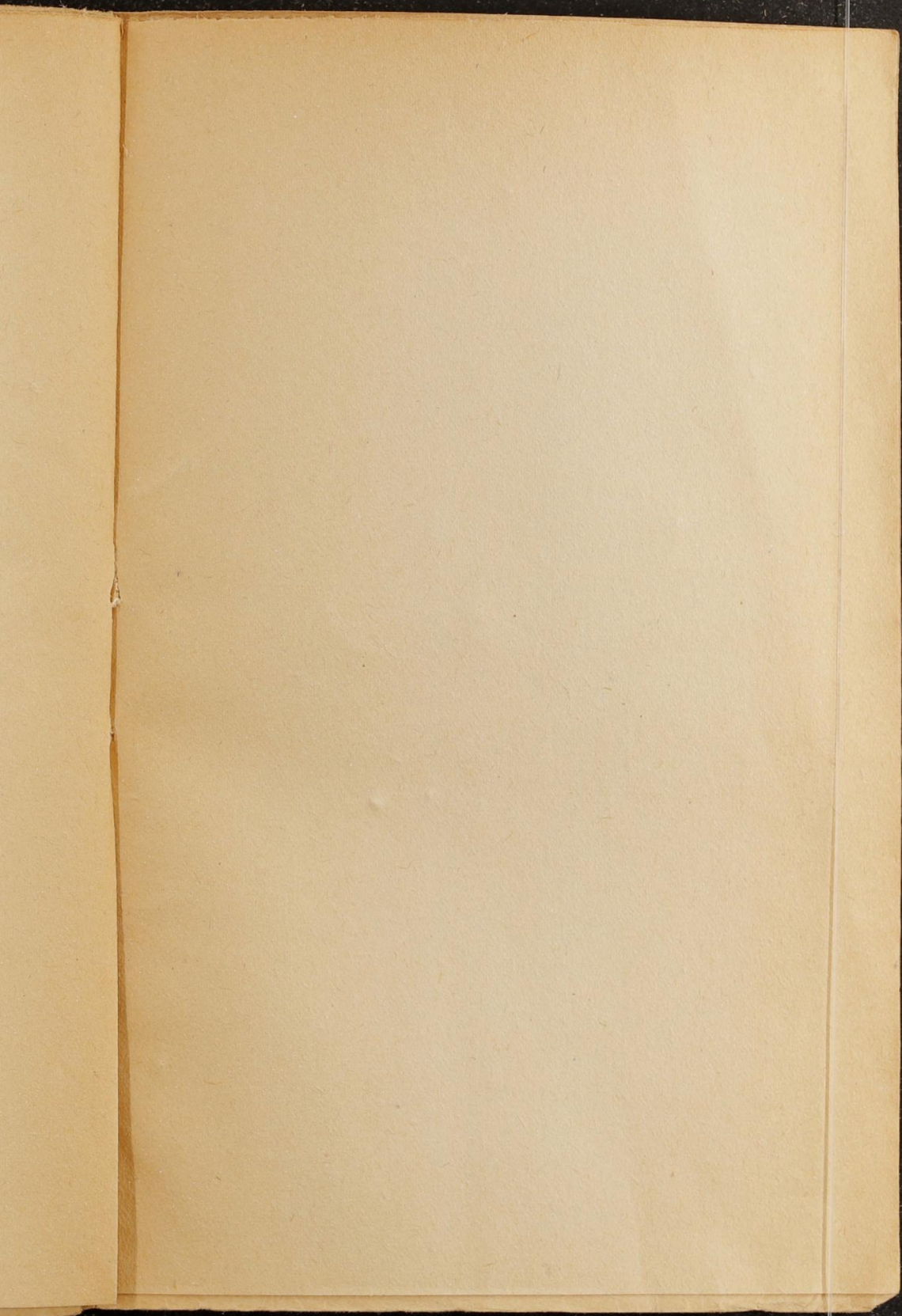
177

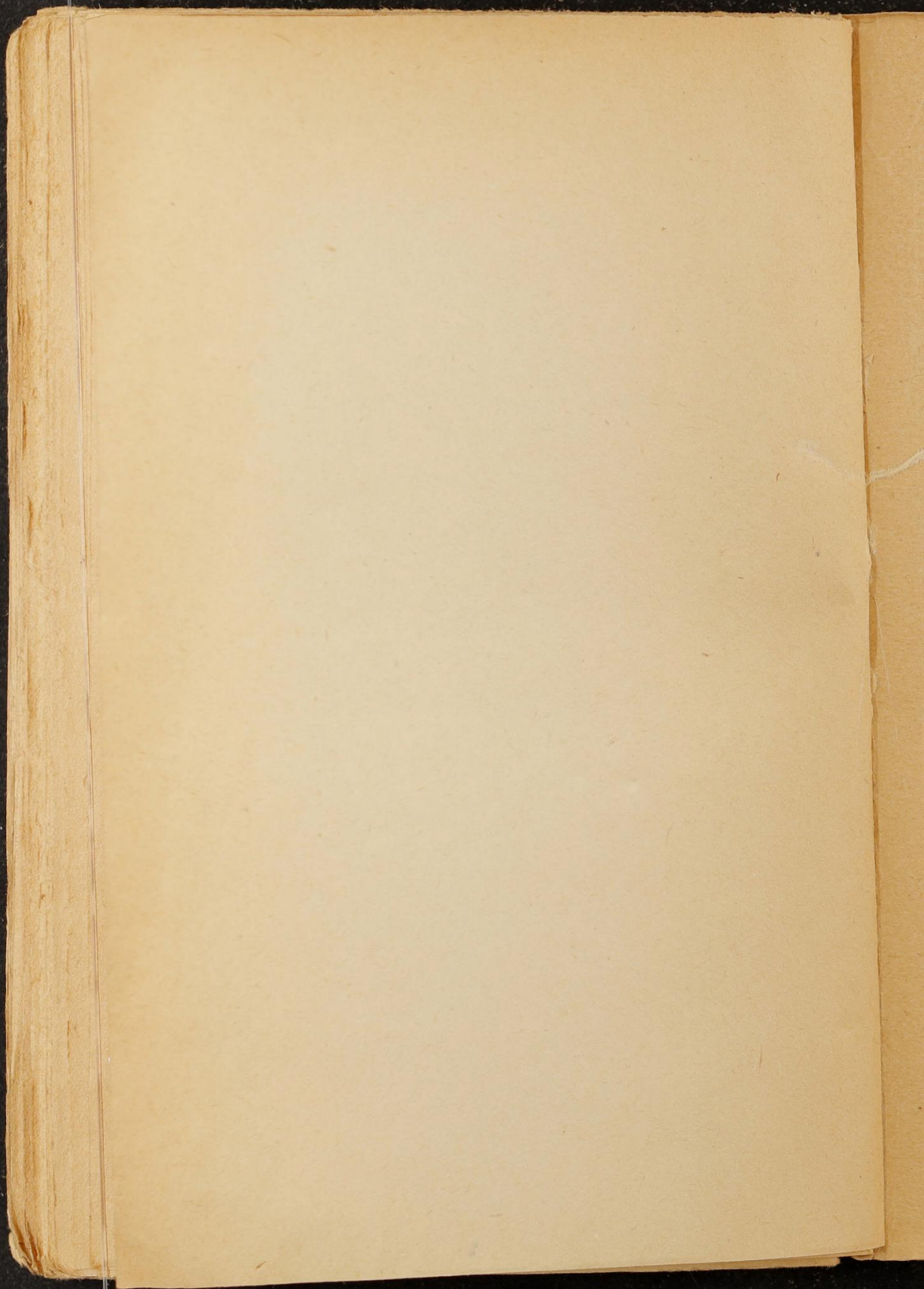
184

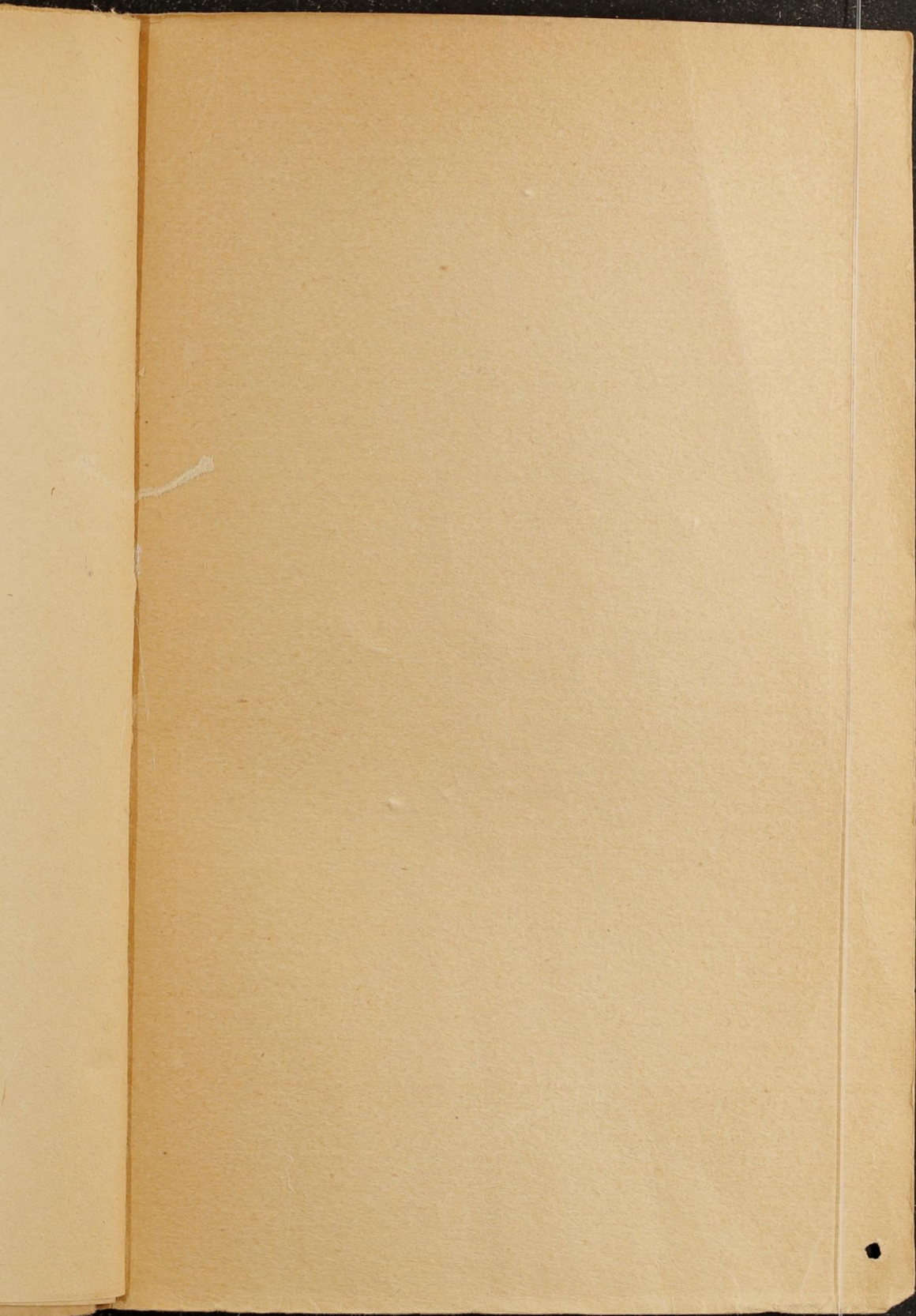
193

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LES ÉDITIONS RIEDER
LE 5 MAI 1928 PAR
FLOCH A MAYENNE
(MAYENNE)









LES ÉDITIONS RIEDER

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

- GABRIEL AUDISIO — TROIS HOMMES ET UN MINARET
FRANÇOIS BONJEAN — UNE HISTOIRE DE DOUZE HEURES
FRANÇOIS BONJEAN *et* — *Histoire d'un enfant du pays d'Égypte*
AHMED DEIF — I. MANSOUR — II. EL AZHAR
A. DUBOIS LA CHARTRE — LES HEURES DE CORFOU
PANAÏT ISTRATI — *Les récits d'Adrien Zograffi*
— I. KYRA KYRALINA
— II. ONCLE ANGHEL
— III. PRÉSENTATION DES HAIDOUCS
— IV. DOMNITZA DE SNAGOV
PANAÏT ISTRATI — *La vie d'Adrien Zograffi*
— I. CODINE (Enfance)
— II. MIKHAIL (Adolescence)
LOUIS LECOQ — CINQ DANS TON ŒIL
LOUIS LECOQ — SOLEIL

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

CONTES FASIS

Recueillis et traduits par MOHAMMED EL FASI et E. DERMENGHEM

TÉMOIGNAGES

- PIERRE BONARDI — L'IMBROGLIO SYRIEN
D. SYLVAIN-LÉVI — DANS L'INDE
LÉON WERTH — COCHINCHINE

JUDAÏSME — ŒUVRES

- SCHOLEM ALEI'HEM — L'HISTOIRE DE TÈVIÉ
LE ZOHAR, *traduit par JEAN DE PAULY*
EDMOND FLEG — LE JUIF DU PAPE
HENRI HEINE — ÉCRITS JUIFS
AIMÉ PALLIÈRE — LE SANCTUAIRE INCONNU
AN - SKI — LE DIBBOUK
CONTES DU TALMUD, *traduits par LÉON BERMAN*

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE ILLUSTRÉE

- MAX MEYERHOF — LE MONDE ISLAMIQUE

LES ÉDITIONS RIEDER

PRIX : 12 fr.